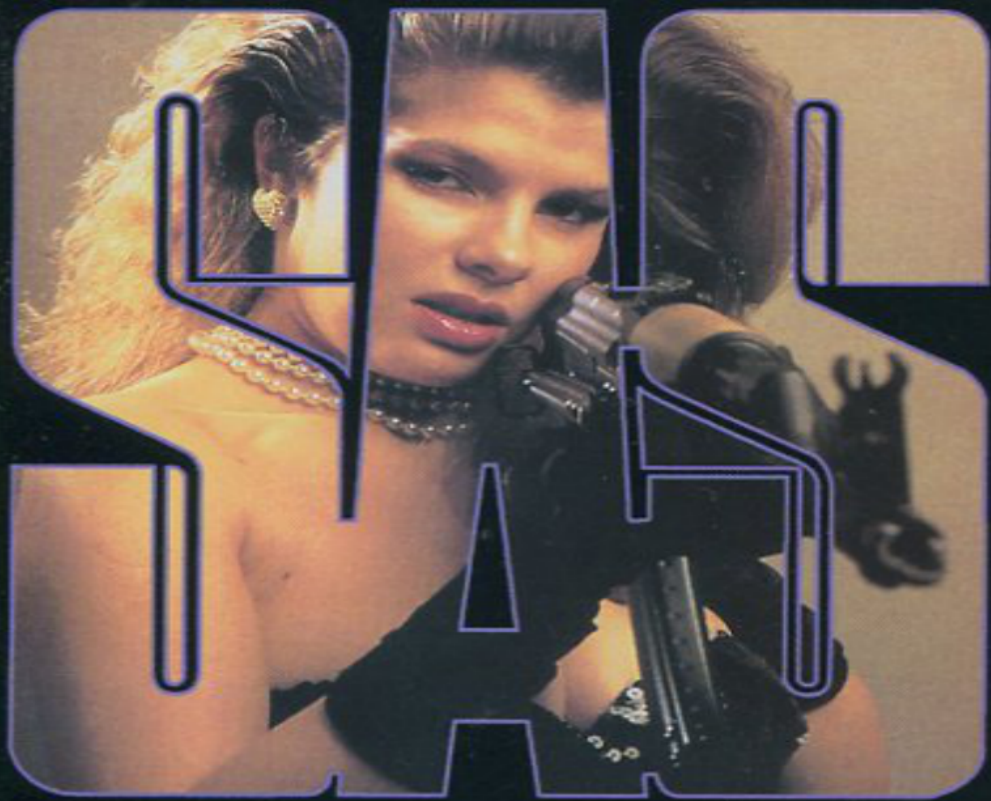


SAS [078] – La veuve de l'ayatollha

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA VEUVE DE L'AYATOLLAH

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



78

LA VEUVE DE L'AYATOLLAH

Éditions Gérard de Villiers

Photo : Jérôme Da Cunha
La robe est d'Azzaro
La coiffure est de Luc Rizzo/Dessange

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » *et*, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou *ayants* cause est illicite » (ait. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Vauvenargues, 1997.
© Éditions Gérard de Villiers, 2008.
ISBN 978-2-84267-013-9

CHAPITRE PREMIER

Sharnilar Khasani, appuyée à l'énorme cage en verre pleine d'animaux empaillés qui formait le bar ; contemplait d'un œil ennuyé la bousculade autour d'elle. La soirée « exotique » à l'Area, la discothèque la plus folle et la plus fermée de New York battait son plein et les heureux élus s'en donnaient à cœur joie. À cause de la foule compacte, il fallait un temps fou pour explorer les innombrables pièces et recoins s'étalant sur trois mille mètres carrés.

Un Noir émergea de la cohue, ses cheveux crépus recouverts d'une laque dorée, le visage barbouillé de peinture blanche, un python vivant enroulé autour de son cou comme une écharpe, et s'arrêta net en face de Sharnilar. Son regard enveloppa la jeune femme avec une expression qui lui aurait valu le lynchage immédiat dans un État du Sud.

Tous les accoutrements abracadabrants des invités « branchés » s'effaçaient devant l'érotisme de sa tenue.

Sacrifiant au thème exotique de la soirée, Sharnilar s'était bricolé une sorte de sari de soie bleu électrique arachnéenne qui découvrait une épaule mate jusqu'à la naissance du sein et dont les plis dissimulaient tout juste le triangle sombre de son pubis.

Ses seins d'une fermeté insolente tendaient orgueilleusement le tissu. Son sari était lacéré de centaines de fentes qui, à chaque mouvement, découvraient un peu de peau, ou une cuisse jusqu'à la minuscule chaîne d'or qui retenait le slip. Ainsi vêtue Sharnilar était plus que nue, d'une nudité dont l'érotisme était renforcé par ses bijoux : un énorme bracelet en or massif « arts déco » et de somptueuses boucles d'oreilles en diamants et perles.

Elle foudroya de ses extraordinaires yeux bleus en amande le noir au python qui replongea dans la cohue. Sharnilar se tourna alors vers son compagnon, un play-boy d'un mètre quatre-vingt-dix, aux traits blasés, vêtu en Tarzan d'opérette, les reins ceints d'une peau de panthère véritable.

— On rentre, Tony ?

Tony Abruzzo émit un grognement indistinct C'est lui qui avait organisé la soirée pour fêter l'achèvement d'un programme immobilier qui lui rapportait sur le papier vingt-cinq millions de dollars et sur le moment de gros soucis.

Sharnilar avait accepté son invitation, plus pour rompre l'isolement volontaire où elle se trouvait depuis une quinzaine de jours que par attirance pour le promoteur. Celui-ci lui jeta un regard navré :

— Pas tout de suite, *honey* ! Tu ne t'amuses pas ?

— Si, si, affirme poliment Sharnilar.

Se disant que Tony Abruzzo venait de perdre sa dernière chance de la mettre dans son lit. Quel mufle ! Ses yeux bleu cobalt étirés comme ceux d'une biche foncèrent un peu plus et elle rajusta machinalement son chignon qui contenait avec peine la masse de ses longs cheveux aile de corbeau. Désœuvrée. La musique assourdissante empêchait toute conversation, ce qui poussait la plupart des invités à boire comme des trous, en déambulant d'une salle à l'autre pour découvrir divers spectacles animés par des figurants dans des décors incroyables. L'Area n'était vraiment pas une discothèque comme les autres. Chaque mois, on refaisait entièrement le décor. C'était un dédale de salles, de toutes dimensions, la création d'un décorateur fou, un happening permanent où tout New York se côtoyait, des célébrités aux inconnus dont la tête plaisait à Charlie, le portier, qui consentait alors à les soulager de leurs quinze dollars de droit d'entrée.

Sharnilar laissa son regard errer autour d'elle. Un peu plus loin, un barbu blond arborant l'uniforme noir des SS buvait une bière à la bouteille, en extase devant un coin de bar censé recréer une boîte à putes de Manille. Depuis le début de la soirée, une blonde assise sur le comptoir croisait et décroisait mécaniquement ses jambes gainées de bas résille. Le SS barbu aperçut Sharnilar et le profil admirable d'un sein et, du coup, laissa s'écouler sa bière dans le col de sa chemise.

Blasée, la jeune femme sourit à peine, puis détourna la tête pour découvrir Andy Wahrol, avançant de la démarche raide d'un zombi sans voir personne, protégé par ses lunettes à monture blanche et son curieux toupet bicolore.

La main impeccablement manucurée de Tony Abruzzo se faufila soudain sous le sari, emprisonnant un sein jusqu'au mamelon.

— *My God !* Tu as des seins fabuleux, grommela le promoteur.

— Tu n'es pas le premier à me le dire, laissa tomber Sharnilar.

Chaleureuse comme un iceberg.

Le soutien-gorge était une pièce inconnue de sa garde-robe. Ses seins pointaient comme à seize ans, aussi fermes que sa bouche était molle et sensuelle.

La chanteuse Grâce Jones passa près d'eux, hiératique, accoutrée d'un étrange vêtement de cuir bleu, salopette pour le haut, s'évasant en culotte de cheval à la hauteur des hanches. Ses cheveux coupés au carré étaient cachés sous une casquette jaune de « yellow cab(1) ». Son cavalier, lui, n'avait pas besoin de déguisement pour faire exotique avec ses longs cheveux tressés de rasta et son profil qui sortait tout droit de l'âge de pierre. Le couple fut avalé par la cohue de la grande salle où se pressaient deux ou trois cents personnes.

Soudain, Sharnilar repéra dans la foule un grand et beau garçon blond au torse athlétique, vêtu, en tout et pour tout, de lunettes

noires, de gants de cuir noir cloutés, style « Mad Max » et d'un pantalon de cuir extrêmement moulant. Il aperçut à son tour Sharnilar et agita joyeusement la main dans sa direction.

— Shamie !

Il fallut quelques secondes à la jeune femme pour l'identifier, Mark, un des mannequins hommes de Alleen Ford. Elle l'avait déjà rencontré chez *Regine* et au *Club A*. Superbe étalon. Un soir, il s'en était fallu d'un cheveu qu'elle ne rentre avec lui. Il s'approcha et l'enlaça fougueusement :

— *My God*, tu es sexy en diable.

Tony Abruzzo lui jeta un regard dédaigneux et se replongea mentalement dans ses pensées en forme de bilans.

Le contact du cuir noir sur la peau de Sharnilar déclencha un petit picotement agréable dans toutes ses terminaisons nerveuses. Du coup, elle se laissa aller un peu plus contre lui. Il sentait la bonne eau de toilette, il était sain, musclé et son regard dansait en souriant au sien.

— Il y a un type à-côté qui s'est fait la tête d'un Gremlin ! Insensé ! dit-il. Tu veux voir ?

Sharnilar se moquait des Gremlins comme de sa première petite culotte, mais décolla du bar, avec un sourire resplendissant.

— Extra ! Allons-y. Je reviens tout de suite, *darling*, ajouta-t-elle, tournée vers Tony Abruzzo.

Tony émit un grognement qui pouvait passer pour un accord et Sharnilar s'enfonça dans la foule.

Tony Abruzzo suivit le couple des yeux, puis, dépit, sortit de la poche de son pagne une petite boîte à pilules, fit tomber sur le bar une ligne de cocaïne épaisse comme un rail, récupéra une paille sur le bar, et renifla son « rail » d'un mouvement de tête précis.

Quelques secondes plus tard, il se sentit mieux.

Mieux hélas provisoire, car, sous l'influence de la coke, son cerveau se transformait peu à peu en bouillie pour les chats et ça commençait à lui poser des problèmes dans sa vie professionnelle... Sharnilar avait à peine disparu dans la cohue qu'il fut agressé par une blonde au bustier provocant, dont la jupe fendue laissait apercevoir des bas gris et des jarretelles.

— Ta soirée est super ! roucoula-t-elle. Qu'est-ce que tu as fait de ton Hindoue ?

Tony eut un geste évasif, réchauffé par le ventre qui se pressait contre le sien. Derrière lui, un jeune Noir se pencha sur le bar et d'un mouvement reptilien, aspira les dernières miettes de cocaïne avec un sourire ravi.

— *That's good, man, fuckin'good !*

Le promoteur ne put répondre, la bouche remplie par la langue de sa nouvelle cavalière. Se disant avec nostalgie qu'il se ferait bien

Sharnilar dans son penthouse du 60^e étage de l'immeuble qu'il avait construit. Hélas, son argent n'impressionnait pas la jeune femme elle en avait plus que lui !

* *

*

Le Gremlin avait disparu. Sharnilar et son compagnon se retrouvèrent dans une pièce sombre décorée de dessins psychédéliqués où on dansait. Décor de *Dune*, sorti à New York quelques jours plus tôt. Ils se joignirent à la foule. Mark se déhanchait, furieusement, et la sueur commençait à couler sur son torse nu.

— Dis donc, fit-il en louchant sur les boucles d'oreilles de la jeune femme, tu vas te faire couper la gorge...

— Elles sont fausses, affirma Sharnilar.

Elle les avait payées un mois plus tôt trois cent cinquante mille dollars chez Harry Winston...

Ondulant imperceptiblement sur place, elle observait son cavalier qui dansait à grands coups de hanches, comme s'il s'apprêtait à défoncer une femme. Le cuir noir accentuait la sensualité de ses gestes. D'elle-même, elle s'approcha, et sans souci du rythme, se pressa contre lui, nouant ses bras sur sa nuque. La soie était si mince qu'elle avait l'impression d'être nue. Mark cessa aussitôt de s'agiter, l'enveloppant de ses bras musclés. Sharnilar, collée à ce superbe corps masculin, se sentit soudain une étrange chaleur au creux du ventre. Sa bouche se posa sur l'épaule de Mark, juste au-dessous de la clavicule et y resta.

Affalé sur une banquette, un Noir en polo bleu, les doigts pleins de bagues, les cuisses nues, en train de manger une banane, contemplait le couple, fasciné. Sa compagne, attifée d'un polo blanc et d'une culotte de boxeur en soie bleue finit par se pencher sur lui et lui mordre l'oreille.

Sharnilar et son compagnon ne bougeaient presque plus, incrustés l'un dans l'autre. La jeune femme laissa une de ses mains remonter sur la peau nue du mannequin, jusqu'à ce que ses ongles atteignent un mamelon. Elle commença alors à l'agacer, d'une caresse très légère. Un truc qui ne ratait jamais son effet. Quelques secondes plus tard, Mark s'écarta avec une drôle d'expression, se tortillant, l'air gêné.

— Tu sais que tu es drôlement bandante, dit-il.

Sharnilar planta dans les siens ses yeux cobalt en amande.

— Je sais. Est-ce que cela *te* fait bander ?

Le jeune cover-boy n'était pas habitué à des questions aussi directes de la part d'une femme qu'il connaissait à peine. Il se contenta de sourire, un peu bêtement. Le regard de la jeune femme descendit et ce

qu'elle devina sous le pantalon trop serré évita à son cavalier une réponse plus précise. Comme s'il avait honte de son état, Mark se rapprocha aussitôt de Sharnilar et lui souffla fougueusement avec un baiser dans l'oreille :

— *Let's get out of here*(2) !

Tendrement, glissa une main entre leurs deux corps et posa ses doigts sur la longue protubérance déformant le cuir noir.

— *Take it easy*, dit-elle. Je ne suis pas venue seule et je suis bien élevée. Une autre fois.

En dépit de cette remontrance, elle eut l'impression que le sexe comprimé dans le cuir noir continuait à augmenter de volume. Mark avait passé un bras autour de sa taille et sa main était coincée entre leurs deux corps. Il s'était remis à danser, ondulant sur place et ses doigts effectuaient un massage qui, d'après le souffle de plus en plus lourd de Mark, ne le laissait pas indifférent. Cette découverte lui fit éprouver brutalement quelque chose qui inonda son propre sexe. Elle se dit qu'elle se conduisait à la fois comme une allumeuse et comme une idiote. Soudain, elle avait la sensation d'avoir une bête brûlante et avide entre les jambes. S'il n'y avait pas eu autant de monde autour d'eux, elle aurait ouvert sur-le-champ le pantalon de cuir pour enfoncer cette chose dure dans son ventre. Elle arrêta de danser, s'écarta et prit la main de Mark :

— Viens, j'en ai assez de danser.

Ils traversèrent une pièce où des dizaines de badauds étaient agglutinés devant une fosse remplie de monstres et de femmes nues. Encore un spectacle. Sharnilar commençait à s'énervier. De temps à autre, elle se retournait vers son cavalier pour l'encourager d'un sourire. Enfin, elle poussa une porte donnant sur une pièce sombre et alluma. Des ossements et des masques horribles pendaient encore du plafond, vestiges de la soirée « Horreur », éclairés par de sinistres veilleuses rougeâtres. L'autre panneau était constitué par une grande vitre derrière laquelle on distinguait des gens en train de danser dans une autre pièce. Eux pouvaient difficilement les voir à cause de la pénombre entretenue par les veilleuses.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'exclama Mark.

Au lieu de répondre, Sharnilar l'embrassa, collée à lui de toutes ses cellules. Cette fois, c'est elle qui haletait de désir. Elle posa les deux mains à plat sur le torse nu du cover-boy et entreprit de lui agacer les mamelons, comme auparavant. Jouant tantôt de ses griffes, tantôt du velours de sa bouche. Mark poussait des grognements, l'étreignait de plus en plus furieusement, se tortillait, donnant des coups de reins dans le vide. Sharnilar savourait le spectacle de cet étalon en rut. Elle en avait la bouche sèche. N'en pouvant plus, elle attrapa le haut du zip du pantalon en cuir et tira d'un coup jusqu'en bas, libérant le

membre comprimé. Ses doigts se refermèrent autour et elle eut l'impression d'avoir déjà le ventre rempli tant il était important. Elle se sentait assez ouverte pour recevoir un cheval. Soudain, les mains puissantes de son cavalier pesèrent sur ses épaules. Avec une docilité qui ne lui était pas coutumière, elle se laissa glisser à genoux, le long de son corps, jusqu'à ce que sa bouche entre en contact avec l'énorme chose brûlante et l'engloutisse.

Mark poussa un grondement sauvage, ses mains se crispèrent sur la nuque de la jeune femme et il jaillit dans la bouche offerte sans pouvoir se retenir.

Sharnilar l'accueillit avec une sensation à la fois d'excitation et de frustration incroyables. Son cœur battait la chamade. Courbée par la poigne de Mark, elle avala toute la semence de son étalon. Au même moment, une porte s'ouvrit derrière eux, elle entendit des rires et Mark eut un mouvement de recul. C'était un comble !

Elle se moquait de sa position humiliante. Se relevant elle vint se coller au sexe encore tendu sans souci de tacher son sari et réclama impérieusement :

— *Fuck me, now ! Fuck my brains out*(3) !

Alertés par ceux qui avaient ouvert la porte, plusieurs curieux se pressaient de l'autre côté de la glace, ravis de ce show impromptu. Sharnilar n'en avait cure.

Elle était prête à se faire prendre par terre devant deux mille personnes.

Apparemment, Mark avait plus d'inhibitions. Avec un coup d'œil en direction des voyeurs, il dissimula sous le cuir noir, d'un geste preste, son sexe encore en érection. Carrément égoïste...

— Il y a des gens ! balbutia-t-il.

— *Fuck the people*, gronda la jeune femme, je veux ton truc maintenant.

Le cover-boy secoua la tête.

— Je ne peux plus ! *I am sorry* !

Ivre de rage et de frustration, Sharnilar essuya ses lèvres d'un revers de main et bondit hors de la pièce bousculant un grand brun au visage d'oiseau de proie qui jouait les voyeurs derrière la porte et qui n'eut que le temps de s'esquiver. Le feu au ventre, Sharnilar fendait la foule des invités. Elle s'aperçut soudain qu'elle avait perdu une de ses boucles d'oreilles, mais n'eut même pas l'idée de retourner la chercher.

Tony Abruzzo l'attendait toujours au bar, béat de cocaïne. La boîte à pilules maintenant vide. Dans l'état où elle se trouvait, Sharnilar aurait mis un lépreux dans son lit. Elle lui prit le bras :

— Viens, on fout le camp.

— Pourquoi ? demanda le promoteur.

Sharnilar lui jeta un regard flamboyant.

— Tu n'as pas envie de me baiser ?

À son regard vitreux, elle comprit que la cocaïne avait fait son effet et qu'elle ne tirerait rien de Tony Abruzzo ce soir. Mark surgit alors, penaud, brandissant la boucle d'oreille perdue.

— Tu l'as laissée tomber ! dit-il.

Elle remit le bijou et dévisagea le cover-boy. De nouveau, il la contemplait avec avidité et la brûlure de son ventre s'accroissait.

— Viens, dit-elle, raccompagne-moi.

Mark était trop ravi pour poser des questions. Il la prit par le bras et ils franchirent le couloir bleuâtre menant à la sortie, passant devant un faux rhinocéros enchaîné avec des cordes jaunes au fond d'une niche.

— Ma voiture est un peu plus haut, fit Sharnilar.

Elle avait garée sa Rolls Royce Silver Spur bleu nuit, dans Hudson Street, à cent mètres de l'Area. À cette heure tardive, ce quartier d'entrepôts était désert et sinistre. Reprenant du poil de la bête, Mark glissa son bras autour de la taille de sa cavalière.

— Désolé, *baby*, dit-il, tu m'as court-circuité tout à l'heure...

— J'espère que tu as remis les plombs en place, laissa tomber Sharnilar. Sinon, cela risque d'être la plus mauvaise soirée de ta vie...

* *

*

Sharnilar ouvrait la portière avant gauche de la Silver Spur, déverrouillant automatiquement les trois autres, lorsque surgirent de l'obscurité, venant de la direction de l'Area, trois hommes dont on ne pouvait distinguer les visages. Deux grands et un petit aux épaules incroyablement larges.

Sharnilar reconnut bientôt le visage en lame de couteau, presque ascétique, avec un grand nez aigu, d'un des « voyeurs » de l'Area. Probablement un amateur de partouze, attiré par sa prestation. Il la prit par le bras. Elle se dégagea violemment.

— *Go away !* jeta-t-elle.

Aussitôt, Mark, le cover-boy, se précipita, faisant jaillir les muscles de son torse nu et se planta devant les trois inconnus :

— Vous allez foutre le camp !

Sans un mot, le plus trapu avança. Il avait le crâne rasé, des petits yeux noirs dans un visage gras et un torse de lutteur. Son bras se détendit brutalement. Sharnilar vit à peine le coup, mais Mark se plia en deux, avec un grognement de douleur. Vif comme l'éclair, l'autre lui assena sur la nuque une manchette à assommer un bœuf ! Le jeune cover-boy tituba, puis tomba à genoux et enfin à terre.

Sharnilar s'élança avec l'intention de foncer vers l'*Area*, mais celui qui l'avait prise par le bras la plaqua contre la voiture. Le troisième, un grand costaud avec une moustache noire ouvrit la portière arrière. Aussitôt, celui qui avait frappé Mark saisit la jeune femme par derrière, lui immobilisant les bras le long du corps, la souleva du sol et la jeta sur la banquette arrière. Sharnilar hurla, rebondit sur les coussins de cuir. Le moustachu fit le tour de la Rolls, y entra et se jeta sur la jeune femme, lui enfonçant dans le cou le canon d'un revolver à canon très court. À cent mètres de l'*Area* !

Le grand au nez crochu se glissa à l'arrière de la voiture à son tour. Il glissa les doigts dans le chignon de Sharnilar, amenant sa tête sur ses genoux et l'immobilisant entre des doigts durs comme des pinces d'acier. Le moustachu s'agitait sur elle et d'abord, elle crut qu'il voulait la violer. Mais il se contenta de peser de tout son poids, l'étouffant à demi. Il sentait l'oignon et la sueur. Terrifiée, la jeune femme poussa un léger cri et aussitôt le moustachu la frappa brutalement avec le canon du revolver.

Elle sentit ses lèvres éclater, le sang couler dans sa bouche, fade et tiède. La panique lui vidait le cerveau.

Que voulaient-ils ? Si c'était un kidnapping, pourquoi ne démarraient-ils pas ?

La main gauche du moustachu se referma autour de sa gorge la laissant au bord de la syncope. Sa main droite réapparut, tenant un étrange instrument. Une lame recourbée en arc de cercle effilée comme un rasoir, de la largeur d'un doigt, enfoncée dans un manche de bois. On aurait dit un pèle-citron. Instinctivement, Sharnilar eut un spasme de recul.

— Lâchez-moi ! cria-t-elle.

La main du moustachu avança et la pointe de la lame se posa à la commissure de son œil gauche, la piquant légèrement. Sharnilar poussa un hurlement, étouffé par les tôles épaisses de la Rolls.

Mark, le cover-boy, se redressa sur les genoux, avec la sensation d'être passé sous un marteau-pilon. Un cri horrible filtra de la voiture. Il tourna la tête et vit deux pieds à côté de lui, chaussés de baskets. Sans réfléchir, il en saisit un et tira, mais il n'avait plus assez de force. Il entendit un grondement furieux, sentit le canon d'une arme se poser sur sa nuque. Il eut un brusque sursaut au moment où l'air explosait autour de sa tête avec un léger « plouf », et la balle destinée à le tuer s'enfonça dans l'asphalte.

Il n'eut pas une seconde chance. Le canon encore chaud du revolver écarta les cheveux de sa nuque, cherchant posément l'endroit où tirer. Puis l'arme s'immobilisa, il y eut encore un « plouf » léger quand l'homme appuya sur la détente et cette fois la balle pénétra dans le

Les yeux fermés de terreur, Sharnilar retenait son souffle sous la piqure de l'acier enfoncé d'un millimètre dans sa chair, juste au coin de la cavité oculaire. Elle se répétait de toutes ses forces que c'était un bluff, qu'ils voulaient seulement l'effrayer. Elle se força à ouvrir les yeux et, malgré les larmes, distingua les traits impassibles du moustachu penché sur elle.

Elle était en train de vivre un cauchemar à quelques mètres de l'endroit le plus mondain de New York.

La portière avant s'ouvrit et le petit au crâne rasé se glissa à la place du conducteur, tripota la radio et, aussitôt, une musique tonitruante emplit la Rolls. L'homme ressortit immédiatement et Sharnilar hurla pour couvrir le bruit de la radio :

— Je peux vous donner de l'argent !

Ses agresseurs n'avaient pas prononcé une parole. Elle croisa soudain le regard du moustachu et ce qu'elle y lut lui glaça le sang. En même temps, elle vit les muscles de son avant-bras se crispier.

— *Non ! Nooon !*

La douleur atroce lui coupa le souffle, étranglant son cri dans sa gorge.

Le moustachu venait d'enfoncer sa lame entre l'œil et la cavité osseuse. Grâce à la souplesse de l'acier, elle avait filé le long du globe oculaire, en épousant la forme. Le tortionnaire de Sharnilar s'arrêta quelques instants afin de bien assurer sa prise sur le manche de bois. Sans souci des spasmes de sa victime maintenue par son poids et la poigne de son complice, il commença alors à cisailer les muscles du globe oculaire, comme on détache une huître de sa coquille.

Les hurlements inhumains de la jeune femme ne semblaient pas le troubler. Dans le passé il s'était livré souvent à cette opération. Le sang coulait à flots de la blessure jusque dans l'oreille de Sharnilar. D'un dernier mouvement tournant, le moustachu parvint à trancher le nerf optique, complètement dernière l'œil, ainsi que les muscles qui retenaient encore le globe à la cavité oculaire. L'énucléation n'avait pas pris plus d'une minute.

Doucement, le moustachu commença à faire levier, afin d'arracher le globe oculaire à sa cavité.

La douleur abominable fit perdre connaissance à Sharnilar. De la rue, on ne pouvait rien deviner de cette torture inhumaine, en plein New York. Le fracas de la radio noyait les hurlements de la jeune femme et les glaces teintées dissimulaient l'intérieur de la voiture.

Walter Cortney émergea de l'Area en maugréant, après une course dans le dédale de la disco qui lui avait permis de se rendre compte de la disparition de Sharnilar Khasani qu'il était chargé de surveiller. Il aperçut dans la pénombre la Rolls toujours garée au même endroit, et cela l'intrigua.

En s'approchant il vit un homme trapu, appuyé à la voiture et un corps étendu dans l'ombre ! Mais pas de Sharnilar en vue. Son sang ne fit qu'un tour et il se mit à courir vers la Rolls. Aussitôt, l'homme vint à sa rencontre : Les épaules très larges, le crâne rasé, il portait un blouson clair, un jean et des baskets.

— *Get out of here !* grommela-t-il.

Walter Cortney, tout en courant, porta la main à son holster pour sortir son pistolet, mais l'inconnu le prit de vitesse. D'un bond, il fut sur lui et son pied se détendit, le touchant à l'estomac. Plié en deux par la douleur, Walter Cortney essayait de reprendre son souffle quand un genou s'enfonça avec une violence inouïe dans ses testicules. Il tomba à terre, et entendit son adversaire lui jeter :

— *Hit the road, jerk*(4) !

Walter Cortney roula sur lui-même, laissant la douleur de son bas-ventre s'atténuer. Puis il réussit à se relever, sa main gauche dans sa poche et il en sortit un insigne qu'il brandit devant lui en criant.

— FBI ! Levez les mains et ne bougez plus.

En même temps, sa main droite arrachait de son holster un revolver « 38 » spécial et le braquait sur son adversaire. Ce dernier s'immobilisa, les bras ballants. Walter Cortney put le détailler. On voyait se dessiner sous la chemise une incroyable musculature, comme des cordes. Ces muscles s'épaississaient autour de son cou, supportant une tête énorme au front fuyant. Si sa tête paraissait trop grosse pour son corps, ses yeux minuscules semblaient perdus au-dessus de son nez bourgeonnant, et de ses grosses lèvres. Il fit un pas vers Cortney, et aussitôt, l'agent du FBI leva son arme.

— Vous faites un pas de plus et je vous mets une balle dans le corps.

La portière arrière gauche de la Rolls s'ouvrit soudain. Il en jaillit un flot de musique et une main tenant un pistolet muni d'un silencieux. Il y eut une détonation assourdie et le front de Walter Cortney sembla exploser sous l'impact. Aussitôt, le trapu sortit son arme et tira à son tour. L'agent du FBI, avant de toucher le sol, avait déjà trois balles dans la tête. Une mare de sang commença à filer vers le caniveau... Les faibles détonations se perdirent dans la rue vide, sans alerter personne.

D'un dernier effort, le moustachu pesa sur le manche de son instrument. Avec un horrible bruit de succion, le globe oculaire gauche de Sharnilar sortit de son orbite au milieu d'un jaillissement rouge, et tomba sur le sol de la voiture. La jeune femme bougea et gémit. Aussitôt, son bourreau sauta à son tour dehors, les mains poisseuses de sang. Il rejoignit ses complices et sans un regard pour les deux hommes allongés à terre, ils partirent en courant vers le nord de Hudson Street, laissant la Rolls portières ouvertes.

Ils n'avaient pas disparu depuis une minute qu'une voiture de police, son gyrophare clignotant, surgit à contresens dans Hudson Street, sirène hurlante. Le portier de l'Area venait de signaler au 35^e Precinct une bagarre dans la rue. Les phares de la voiture de patrouille éclairèrent les deux formes allongées près de la Rolls et elle stoppa aussitôt. Un des policiers bondit dehors, s'abritant derrière une voiture en stationnement, et braqua son revolver sur la Rolls. Le conducteur décrocha le shot-gun du tableau de bord, et sortit à son tour, couvert par son partenaire. Il avança jusqu'au corps le plus proche, se pencha et aperçut le revolver et la plaque de Walter Cortney. Il se redressa.

— Hé, c'est un mec du FBI et il est mort ! L'autre aussi.

Son partenaire cria :

— Sortez de cette voiture les mains en l'air !

Il entendit une sorte de gémississement et une forme émergea de la Rolls. Une femme, aussitôt prise dans le faisceau de la torche électrique du policier. Elle s'arrêta, puis se mit à hurler sans discontinuer, comme une sirène. Les deux patrolmen se redressèrent lentement, glacés d'horreur et s'approchèrent de la femme. Ses deux mains étaient plaquées contre le côté gauche de son visage, mais ils distinguèrent le sang qui maculait sa joue, son cou et sa robe.

— *Lady, you OK ?* cria le chef de patrouille.

Il regretta aussitôt d'avoir parlé. La femme se dirigea vers lui et ses mains s'écartèrent de son visage. Il vit alors le trou sanguinolent à la place de l'œil gauche. Le droit était fermé et elle avançait en titubant, aveugle, comme un automate de cauchemar.

— *Oh, my God !* s'exclama le chef de patrouille.

Il en avait l'estomac retourné. Pourtant dans sa carrière de flic new-yorkais, il avait déjà vu pas mal d'abominations...

L'autre policier s'était précipité vers sa voiture, livide et, son micro dans la main gauche, répétait :

— *Call an ambulance, as fast as you can. Call the SWAT ! We have an emergency ! We have an emergency*(5) !

L'autre policier tournait autour de la femme hurlante, tétanisé d'horreur. Il finit par lui prendre le bras avec douceur, balbutiant des paroles de réconfort. Quand l'ambulance surgit, descendant Hudson Street à tombeau ouvert, avec un hululement sinistre, elle criait

toujours.

Le second policier avança alors, explorant l'intérieur de la Rolls avec sa torche électrique. Il dirigea son faisceau vers la moquette claire où il distingua un objet. Il se pencha et vit une espèce de boule gélatineuse et sanglante. Lorsqu'il comprit ce dont il s'agissait, il sentit quelque chose monter de son estomac, recula vivement, et sans pouvoir se retenir, vomit droit devant lui.

CHAPITRE II

C'était l'été indien et un soleil radieux arrivait presque à rendre gai l'immense cimetière s'étirant sur un demi mille le long de Queen's Boulevard. Au loin les gratte-ciel de Manhattan se détachaient sur un ciel lumineux. Pourtant aucun de ceux qui suivaient la longue Cadillac noire aménagée en corbillard où reposait le corps de Walter Cortney ne se sentait le cœur léger. Le jeune inspecteur du FBI laissait une femme et deux enfants et, depuis longtemps il n'y avait pas eu de mort brutale dans sa section de New York.

Une Chevrolet grise remonta soudain le convoi funéraire qui avançait à l'allure d'un escargot, phares allumés, dans les interminables allées du cimetière. Elle arriva à la hauteur de la Ford noire où se trouvait le capitaine Gerald Mac Carthy, patron de l'agent assassiné, un homme massif aux cheveux gris et courts. Mac Carthy, piaffant d'impatience, avait hâte de reprendre l'enquête pour retrouver les tueurs de Walter Cortney.

L'interrogatoire succinct de Sharnilar Khasani n'avait pas appris grand-chose. Unique fait intéressant : au moins un d'entre eux se trouvait à l'intérieur de l'*Area*. Or, il s'agissait d'une soirée privée où il fallait montrer patte blanche...

Le discret coup de klaxon de la Chevrolet lui fit tourner la tête et il reconnut au volant son adjoint Doug Frankenheimer. Sans hésiter, il ouvrit sa portière, descendit en marche et sauta dans la Chevrolet grise.

— Qu'est-ce qui se passe, Doug ?

— On a retrouvé le portier de l'*Area*, sir. Il est dans votre bureau.

Depuis deux jours, ils retournaient chaque pierre du Lower West Side à la recherche de Charlie, drogué notoire, qui s'était volatilisé lorsque la police l'avait convoqué.

— *Splendid !* fit Mac Carthy. Il faut qu'on le secoue avant qu'il ait mis en branle un avocat. Dans dix minutes on y va.

* *

*

Un blond costaud avec une grosse moustache, l'air intimidé, était assis sur le bord d'une chaise sous la garde de deux inspecteurs dans le bureau de Gerald Mac Carthy, indifférent à la vue sur les tours jumelles du World Trade Center. L'un des officiers tendit un dossier à son chef :

— Voilà, Léonard Gabrisky, dit « Charlie ». Condamné deux fois. Violences et trafic de drogue. Liberté conditionnelle.

Le capitaine Mac Carthy jeta un coup d'œil au portier de l'Area comme si c'était une limace émergeant de sous une souche, et lança d'une voix professionnelle :

— Mr Gabrisky, nous enquêtons sur le meurtre de deux hommes, dont un agent du « Bureau ». Au moins un des meurtriers se trouvait à l'Area juste avant le crime et n'a pu y entrer qu'avec votre complicité. Vous seriez donc avisé de collaborer avec...

Léonard Gabrisky bondit de sa chaise comme un cabri, livide.

— Hé ! J'y suis pour rien. Je suis pas responsable de tous les tordus qui viennent au Club. C'est même moi qui ai prévenu les flics, enfin le Precinct, quand j'ai vu la bagarre.

Le capitaine Mac Carthy interrogea du regard son subordonné qui confirma d'un signe de tête.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas présenté à la convocation de l'Homicide Squad ?

Léonard Gabrisky baissa la tête.

— Oh, j'ai eu peur. Je croyais qu'ils voulaient me parler d'autre chose. J'ai fait des petites conneries...

— Je me fous de vos conneries. Moi, je veux retrouver ces types et vous allez m'y aider.

— Oui, Inspecteur.

— Arrêtez de m'appeler inspecteur, je suis le capitaine Mac Carthy. Venez ici.

Le portier se leva et s'approcha du bureau. Mac Carthy lui désigna trois portraits robots dessinés d'après les indications de Sharnilar Khasani.

— Ça vous dit quelque chose, ces types ?

Léonard Gabrisky hocha vigoureusement la tête.

— Sûr ! Ils sont arrivés à trois avec une invitation, normalement pour deux. Comme ils avaient l'air méchant, je n'ai pas osé les refouler.

— Une invitation ? À quel nom ?

— Pas de nom, expliqua le portier. Les patrons de l'Area ont envoyé des invitations sous forme de grosses pastilles bleues dans un écrin de velours noir.

Il fallait les plonger dans un verre d'eau. Ça faisait des bulles, la pastille fondait et on avait un cellophane qui contenait l'invitation, sans nom.

— À qui en a-t-on envoyé ? demanda Mac Carthy.

— Je n'ai pas la liste, mais ils l'ont au Club.

— L'apparence de ces trois types ne vous a pas étonné ?

— Ben non ! fit Léonard Gabrisky. C'était une soirée exotique, ils

étaient exotiques...

— *Bullshit !* grommela Mac Carthy. Quelle bande de dégénérés... Vous n'avez rien remarqué d'autre ?

— Non. Mais je me souviens d'un grand type. Il parlait bien anglais avec une voix très douce et la tête un peu baissée comme un oiseau. Il m'a filé vingt dollars pour son copain qui n'avait pas de carte...

Le capitaine Mac Carthy se leva.

— Vous allez partir avec mes gars. Je veux cette liste d'invités tout de suite.

Dès que les trois hommes furent sortis du bureau, il alluma rageusement une cigarette. Depuis la mort de Walter Cortney, il ne décolérait pas. Lorsqu'il avait reçu du siège du FBI à Washington l'ordre de protéger Sharnilar Khasani, sans explication, il ne pensait pas que cela se terminerait en tragédie. En plus, il ne savait toujours pas pourquoi Washington avait voulu assurer cette protection à la jeune milliardaire.

* *

*

La Chevrolet grise stoppa presque en face du Metropolitan Muséum sur Fifth Avenue entre la 86^e et la 87^e rue. Les deux policiers du FBI regardèrent avec mélancolie la façade en brique rouge du vieil immeuble de trente étages. Vue superbe sur le Park. Le quartier le plus chic de New York.

— Un appartement là-dedans, ça doit faire dans les deux millions de dollars, remarqua Doug Frankheimer.

— Peut-être plus, soupira son acolyte Gedeon Shubert. Tu peux commencer à économiser.

Il mit sous le nez du concierge galonné sa médaille du FBI :

— M. Gholam Soltaneh.

— Il vous attend ?

— Non justement, c'est une surprise, compléta Doug Frankheimer. Alors, quel étage ?

— Au seizième. Mais...

Les deux policiers étaient déjà dans l'ascenseur. Bronze, bois, appliques sur les murs : le vieux luxe new-yorkais. La porte de l'unique appartement du seizième était déjà ouverte lorsqu'ils y arrivèrent : le concierge avait téléphoné. Un vieillard à cheveux blancs un peu tassé sur lui-même avec des yeux malins et un nez important les fit pénétrer dans un salon somptueusement meublé en Louis XV, avec plusieurs toiles de maîtres aux murs. Intimidés, les deux policiers s'assirent sur le rebord d'une chaise en tapisserie. Leur hôte semblait nerveux et étonné et alluma tout de suite une cigarette.

Doug Frankenhaimer sortit les portraits robots et les tendit à Gholam Soltaneh.

— Est-ce que vous connaissez ces hommes ?

Gholam Soltaneh examina attentivement les photos et les remit sur la table.

— Pourquoi me posez-vous cette question, Messieurs ?

— Vous les connaissez ? insista Doug Frankenhaimer.

— Non. Pourquoi les recherchez-vous ?

— Pour meurtre avec préméditation, conspiration, torture...

Le vieil Iranien pâlit un peu, hocha la tête pour lui-même et se leva.

— Messieurs, je suis désolé, je ne peux pas vous aider. Je n'ai jamais vu ces hommes.

Les policiers ne bougèrent pas. Doug Frankenhaimer avait les yeux fixés sur les mains du vieil homme qui tremblaient légèrement. Il savait qu'à peine il serait hors de cet appartement Gholam Soltaneh téléphonerait à son avocat.

L'Iranien était un citoyen respectable qu'on ne pouvait pas intimider comme un voyou. Cependant, son émotion indiquait qu'il ne disait peut-être pas la vérité. Il n'y avait plus qu'à tenter un coup de bluff.

Une semaine s'était écoulée depuis l'incident de Hudson Street. Cette visite était l'épilogue d'une enquête fastidieuse effectuée à partir du fichier de l'*Area*. Méthodiquement, les policiers du FBI avaient pointé toutes les invitations envoyées pour la soirée « exotique », éliminant un à un les suspects. Bien sûr, il y avait encore des trous, mais parmi ceux qui n'avaient pas été vérifiés, le seul à posséder des liens avec l'Iran était Gholam Soltaneh.

Doug Frankenhaimer prit sa voix la plus officielle et la plus froide pour dire :

— Mr Soltaneh, ces trois hommes se trouvaient à une soirée, il y a huit jours, à la discothèque de l'*Area*.

L'Iranien l'arrêta d'un sourire.

— Ce n'est pas un endroit que je fréquente. Je suis un peu trop vieux. Je vais avoir soixante-sept ans...

Évidemment... Doug Frankenhaimer ne se laissa pas dérouter, lançant son estocade :

— C'est possible, dit-il, mais l'un de ces trois hommes y est entré avec une invitation à votre nom. Si ce n'est pas vous qui la lui avez donnée, il va falloir que nous interroguions votre personnel.

Gedeon Shubert qui observait Soltaneh vit son regard chavirer puis se raffermir aussitôt. Il posa la main sur son cœur.

— Messieurs, dit-il, c'est impossible. Je ne comprends pas, il s'agit sûrement d'une erreur. Ou alors elle a été volée dans le courrier.

N'importe qui aurait cru à son ton sincère. Sauf Doug Frankenhaimer. Il se leva avec un soupir :

— Mr Soltane, je suis désolé, mais je crois que vous allez être obligé de venir avec nous pour une conversation plus approfondie. Il s'agit d'une affaire de meurtre, dont celui d'un policier, d'une mutilation horrible infligée à une jeune femme. Ce n'est pas une infraction de circulation.

Il se tut et pria silencieusement. Avec les éléments dont ils disposaient, ils pouvaient tout juste interroger le vieil Iranien, et encore à condition que ce dernier l'accepte. Seulement le capitaine Mac Carthy les avait autorisés verbalement à aller un peu plus loin que la norme. Toutefois, si le vieil Iranien téléphonait à son avocat, ils se faisaient jeter comme des malpropres... Avec un scandale à la clef. Gholam Soltane, livide, semblait transformé en statue de pierre. Il se leva comme un automate. Un silence tendu régna quelques instants dans la pièce. En dépit de ses soupçons, Doug Frankenhaimer ne voyait pas le lien entre ce vieil homme fatigué et l'attaque féroce de l'Area.

Cependant son métier lui avait appris à se méfier de tout et de tous.

Tout à coup, Soltane se laissa retomber dans son fauteuil, sa main comprimant sa poitrine. Retenant un juron, Doug Frankenhaimer s'avança vers lui, horrifié, croyant à un malaise cardiaque. S'il leur claquait entre les mains, c'était la révocation à coup sûr. L'Iranien se méprit sur le sens de son attitude et releva la tête, disant d'une voix geignarde :

— Messieurs, je vous en prie, je vous en prie, ne m'emmenez pas ! Je vais tout vous dire.

On aurait annoncé à Frankenhaimer qu'il venait de gagner à la loterie de numéros de Harlem(6) qu'il n'aurait pas été plus heureux. Mais il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud... Attirant une chaise, il s'assit à quelques centimètres du vieillard et demanda :

— Où avez-vous rencontré ces hommes ?

— Ici, avoua le vieillard d'une voix faible. Ils sont venus il y a quinze jours.

— Vous les connaissiez ?

— L'un d'eux, surtout.

— Lequel ?

— Ardechir Nassiri.

Derrière son dos, Gedeon Shubert se mit à noter fiévreusement tout ce qu'il disait. Bien sûr, sur le plan légal, cela ne valait pas grand-chose, mais pour une enquête...

— Qui est-ce ? Où est-il ? Son adresse ? jeta Frankenhaimer, ivre d'impatience.

Gholam Soltane frotta nerveusement ses mains l'une contre

l'autre.

— C'est un Iranien comme moi, dit-il, de la secte des Ba'ais, qui a été persécutée par l'ayatollah Khomeiny. Ardechir Nassiri a préféré, par intérêt, adjoindre sa foi et aider les mollahs à traquer les autres Ba'ais. Il est devenu un des meilleurs indicateurs de la Savama, la police secrète de l'ayatollah. Ensuite, il a quitté l'Iran parce que les Ba'ais voulaient le tuer et il remplit des missions pour la Savama. Je n'ai jamais su où il habitait à New York.

— Et les autres ?

— Celui qui a le crâne rasé, c'est un ancien lutteur qui travaillait pour la Savak, la police secrète du shah. Un tueur. Au moment du changement de régime, il a été récupéré par les mollahs. Il méritait dix fois la mort, seulement c'était un spécialiste de la torture et ils en manquaient. Alors on lui a pardonné et il a continué à torturer, mais pas les mêmes. Il a étranglé de ses mains deux de mes amis à la prison d'Evin à Téhéran.

— Son nom ?

— Parviz Baghai.

— Et le troisième, le grand moustachu ?

— C'est peut-être le pire, laissa tomber Soltane. Il était menuisier à Tabriz et il avait toujours admiré Khomeiny. Quand les mollahs ont pris le pouvoir, ils l'ont nommé « commissaire religieux », avec la charge de pourchasser les ennemis du régime... C'était un homme pauvre, il s'est retrouvé très riche, après avoir dépouillé des dizaines de gens, kidnappé des femmes qu'il violait et envoyait ensuite sur le front irakien. Il a forcé une jeune femme, la fille d'un officier du shah à se donner à tous ses amis et même à un porc. Ensuite, il l'a laissée se pendre... Il était tellement haï à Tabriz que les gens de l'ayatollah lui ont fait quitter le pays.

— *My God !* murmura Doug Frankenhimer.

Il découvrait un monde inconnu, terrifiant. Comme tous les Américains, il haïssait Khomeiny, mais ne pensait pas que cela aille si loin. Soltane. continuait à parler : on ne pouvait plus l'arrêter.

— Celui-là s'appelle Hormouz Sangsar, dit-il. Il sait à peine lire et écrire... C'est un fanatique de l'ayatollah Khomeiny.

— Et vous avez accepté de recevoir ces trois hommes ? demanda le policier d'un ton incrédule. Nous sommes à New York, pas à Téhéran. Il aurait suffi que vous appeliez la police pour être protégé.

Soltane. lui jeta un regard plein de commisération, puis se leva, toujours aussi pâle. Il trotta jusqu'à un coin de la pièce et y prit un tableau posé à terre, retourné contre le mur. Il le montra aux deux hommes. Un superbe Desportes du dix-septième siècle. Lacéré en plusieurs endroits.

— Vous ne connaissez pas ces gens-là, dit-il. Quand ils sont arrivés

chez moi, Hormouz Sangsar s'est dirigé droit vers ce tableau, a tiré un rasoir de sa poche et a fait cela. Il m'a dit que c'était pour que je les écoute avec attention. Sinon ils continueraient à tout dévaster...

— Mais vous les aviez laissés entrer ? s'étonna Doug Frankenheimer.

— Je croyais qu'Ardechir Nassiri était seul. Il m'a annoncé qu'il m'apportait des papiers dont j'avais besoin pour une importation en Iran...

— Comment ! interrompit Frankenheimer. Vous travaillez avec Khomeiny ? L'homme qui vous a chassé de votre pays ?

Gholam Soltaneh eut un geste d'impuissance.

— Il faut bien vivre. On m'a confisqué tous mes biens en Iran, bloqué mes comptes bancaires. Je ne possède plus que cet appartement et ces meubles que je vends petit à petit pour pouvoir vivre. Alors, j'ai monté une affaire pour commercer avec l'Iran, je leur vends des produits agricoles, des engrais, des choses comme cela...

— Je vois, continuez, fit le policier, estomaqué.

— J'ignore comment, Ardechir Nassiri savait que j'avais reçu au nom de mon fils une invitation pour cette soirée à l'Area. Mon fils est en Europe. Ils voulaient cette invitation.

— Et vous la leur avez donnée ?

— Oui. Ils m'ont dit que si je refusais, je ne ferais plus aucune affaire avec l'Iran. Que mon fils serait pourchassé et tué par les commandos des Hezbollahis, comme ennemi de Dieu. Je les ai crus. Ils sont capables de tout. Souvenez-vous des otages de Téhéran.

Les deux policiers s'en souvenaient. Comme toute l'Amérique.

— En revanche, continua Soltaneh, ils m'ont promis que si je les aidais, l'ayatollah Khomeiny examinerait mon cas personnellement et que je serais peut-être autorisé à revenir en Iran. J'y ai encore de la famille, vous savez, et puis c'est mon pays...

Le silence retomba. Les policiers sentaient que Gholam Soltaneh leur disait cette fois la vérité. Tout cela était parfaitement humain. La terreur à l'état pur a toujours fonctionné. Ils en étaient retournés d'horreur et maintenant, le vieil homme leur faisait pitié. Lui aussi était une victime. Au moins, ils avaient une piste pour retrouver les coupables du massacre de Hudson Street. Après huit jours d'efforts !

— Vous n'avez aucune idée de la mission qu'ils poursuivaient ? demanda Frankenheimer.

Gholam Soltaneh secoua la tête lentement.

— Je l'ignore.

Gedeon Shubert rentra son carnet, pressé de se mettre au travail. Mais Doug Frankenheimer avait encore une question à poser.

— Vous connaissez une femme qui s'appelle Sharnilar Khasani ?

— Non, je ne pense pas, dit l'Iranien. Mustapha Khasani était un

des ayatollahs les plus proches de Khomeiny. Peut-être avait-il un fils...

Intrigué, Gedeon Shubert demanda :

— Ça se marie, un ayatollah ?

— Bien sûr, affirma Soltaneh, comme un pasteur protestant. Et ils aiment tous les femmes... Presque autant que l'argent.

Doug Frankenheimer tendit sa carte à Gholam Soltaneh.

— Merci, monsieur. Si ces hommes cherchaient de nouveau à entrer en contact avec vous, prévenez-nous immédiatement, nous assurerons votre sécurité.

L'Iranien eut un hochement de tête, visiblement incrédule : Khomeiny ne vivait pas dans le même univers que le FBI. Personne ne pouvait arrêter un Martyr de Dieu décidé à faire le sacrifice de sa vie pour plaire à son ayatollah. Les Irakiens en faisaient l'amère expérience.

Il raccompagna ses visiteurs jusqu'à la porte et retourna se planter devant le tableau mutilé. Songeur. Bien entendu, il n'avait pas dit tout ce qu'il savait aux policiers. Maintenant, il comprenait mieux pourquoi les trois tueurs de Khomeiny étaient venus le trouver.

* *

*

Le capitaine Mac Carthy écouta le récit de ses hommes en suçant son crayon. Passionné. Lorsqu'ils eurent terminé, il décrocha son téléphone et appela sa secrétaire.

— *Get me the CIA office in town* (7).

Il raccrocha et dit à ses collaborateurs :

— Je veux que vous examiniez toutes les fiches du Service de l'Immigration. Ces types-là sont entrés dans le pays probablement légalement. Ils ont laissé une trace. Piquez-moi toutes les photos même si les noms ne correspondent pas et montrez-les à ce Soltaneh. Je veux deux agents en bas de chez lui nuit et jour. Qu'ils le protègent et surveillent les allées et venues. Foutez son téléphone sur écoute. S'il lui arrive quelque chose, vous vous retrouvez tous à Anchorage pour le reste de votre carrière.

Doug Frankenheimer l'interrompit.

— Sir, pourquoi Cortney surveillait-il cette bonne femme ?

Mac Carthy posa ses lunettes cerclées d'or sur son bureau.

— C'est un ordre du Bureau de Washington. Sur demande de la CIA.

Le téléphone sonna. On lui passait la CIA à New York.

CHAPITRE III

Doug Frankenhaimer referma la porte du bureau et s'avança vers le capitaine Mac Carthy, qui compulsait des papiers.

— Vous avez du nouveau ?

— Oui, le dossier de cette Sharnilar Khasani. Asseyez-vous.

Mac Carthy leva les yeux de ses papiers avec un sourire en coin.

— Eh bien, c'est pas triste...

— Quoi donc ?

— Je commence à comprendre certains trucs. Vous savez combien elle vaut, cette bonne femme ?

— Non.

— Entre cent cinquante et deux cent millions de dollars.

Doug Frankenhaimer, cynique, demanda :

— Elle a gagné ça avec son cul ?

Mac Carthy lui adressa un regard rêveur.

— Moi, pour une somme pareille, je ne sais pas ce que je ferais...

Doug Frankenhaimer se garda bien de dire qu'à son avis, aucune femme ne donnerait plus de dix dollars pour les appâts du capitaine du FBI.

— En tout cas, elle n'est pas conne, continua ce dernier. Avant, elle s'appelait Burton, comme tout le monde. Anglaise de mère hindoue. Elle a épousé le fils d'un des ayatollahs de la clique de Khomeiny, un certain Hussein Khasani, qu'elle avait rencontré à Londres et qui était tombé fou amoureux d'elle. Il s'occupait d'acheter des armes pour son pays... Apparemment, il y a pas mal de dollars qui se sont perdus dans la nature... Il allait avoir des ennuis quand il a sauté avec une bombe à Téhéran...

— Que le diable le bénisse ! fit Frankenhaimer. Et sa bonne femme a hérité ?

— Quelle finesse ! commenta Mac Carthy ironiquement. Tout le pognon était en Suisse et à Panama, dans des endroits où il n'y a pas d'impôts. Depuis, elle jette ses Rolls chaque fois que le cendrier est plein et elle mène une vie comme vous et moi ne pouvons même pas l'imaginer... Appartement à New York, dans la Trump Tower, à cent dollars le pied carré... À Londres, aussi.

— C'est pas beaucoup, un pied carré, remarqua Frankenhaimer.

— Elle en a trois mille, précisa suavement le capitaine du FBI.

« Le pognon lui coule des doigts comme de la flotte. Ses revenus se situent autour de vingt millions de dollars *par an*.

— J'assurerai bien sa protection, fit rêveusement Frankenhaimer.

— Trop tard ! fit Mac Carthy, pince-sans-rire. Nos cousins de la

Company nous ont envoyé deux as du Secret Service qui dorment au pied de son lit...

— Même avec un seul œil, c'est encore une sacrée affaire. Comment va-t-elle ?

— Aussi bien que possible, fit Mac Carthy. Sauf qu'elle n'ouvre pas la bouche. Elle prétend qu'elle a été attaquée pour ses bijoux et ne pas connaître ses agresseurs.

— Mais Bon Dieu, ils l'ont mutilée volontairement, c'est dans le rapport médical !

— Exact, mais on ne peut pas lui arracher l'autre œil pour lui faire dire ce qu'elle sait...

— Est-ce qu'elle fait de la politique ?

— Aucun dossier sur elle nulle part et elle n'a pas le profil. À New York, elle courait les soirées mondaines et se tapait des mecs tous plus beaux les uns que les autres, expliqua Mac Carthy. La play-girl idéale. Toutes les discos la connaissaient et elle a essayé les meilleurs étalons de la ville ; elle aime les hommes, c'est tout ce qu'on peut dire.

— Pourtant, on ne l'a pas massacrée comme ça pour rien, remarqua son subordonné. Cela sent le chantage...

— Eh oui, fit le capitaine du FBI, et comme dans tous les cas de chantage, on ne parle pas aux flics. Il n'y a plus qu'à retrouver les trois ordures qui ont fait le coup.

— Vous savez pourquoi nous la protégeons ?

— Sur demande de la CIA, fit suavement Mac Carthy. Si vous voulez en savoir plus, appelez-les, ils seront sûrement ravis de vous renseigner...

La CIA et le FBI s'entendaient à peu près comme chien et chat...

Mac Carthy souffla bruyamment.

— Retournez-vous battre avec ces putains d'ordinateurs de l'Immigration, dit-il. Je veux ces trois mecs, morts ou vifs !

Depuis deux jours, ses adjoints interrogeaient sans relâche l'ordinateur de FUS Immigration afin de retrouver les Iraniens.

* *

*

Il régnait une température plus que clémente dans cette partie de l'Autriche, et Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge n'avait même pas eu besoin de mettre en route la vieille chaudière de son château. Depuis son passage en Afrique du Sud (8), il s'était consacré à l'entretien du château de Liezen, véritable tonneau des Danaïdes. Un pan entier de toit menaçait de s'effondrer avant l'hiver à cause d'une solive pourrie, et il fallait procéder d'urgence à une réparation... Plongé dans les devis, il était en train de calculer au plus juste le prix

de cette indispensable dépense quand la porte de la bibliothèque s'ouvrit. Alexandra, sa fiancée de toujours, pénétra dans la pièce, resplendissante avec son bronzage glané à Zurs, moulée dans un vêtement qui semblait avoir été étudié pour pousser au viol tous les mâles de sept à soixante-dix-sept ans : une combinaison en lastex noir, très échancrée sur le devant, ajustée comme un gant, avec un zip dans le dos, de la nuque à la naissance des reins ; ses jambes disparaissaient dans de hautes bottes souples. Alexandra laissa tomber son vison noir à ses pieds et s'étira, faisant saillir une poitrine sur laquelle l'âge ne semblait pas avoir de prise...

— Tiens, remarqua-t-elle, il est arrivé quelque chose à une de tes putes.

— Ah bon, fit Malko, accoutumé au langage vert de sa fiancée. Qui ça ?

Installé sur le canapé, il continuait à jongler avec sa machine à calculer et les prix des tuiles. Alexandra vint s'asseoir à côté de lui et alluma une cigarette... Il remarqua alors une marque brune sur son cou.

— Qui t'a fait cela ? demanda-t-il.

Elle sourit.

— Rien, je me suis cognée, tu sais bien que ma peau marque facilement.

Malko tira un peu sur le lastex noir et le relâcha.

— Si tu t'es cognée à cet endroit-là avec cette force, tu aurais dû te broyer la tête, remarqua-t-il. C'est probablement ton moniteur de ski qui t'a mordue quand tu le faisais jouir.

— Ne sois pas vulgaire et ne change pas de conversation, fit Alexandra. Tu te souviens de cette salope couverte de bijoux qui voulait t'emmener dans sa Rolls au gala de Monte-Carlo l'année dernière ?

— Vaguement...

— Vaguement ! Tu m'as parlé de ses seins pendant huit jours. Elle avait un truc ouvert jusqu'au ventre. Même un aveugle les aurait remarqués. Et quand elle te regardait, elle avait écrit sur son front « baise-moi »... Ce que tu as sûrement fait dès que j'ai eu le dos tourné...

— Elle n'était pas seule je crois » corrigea Malko. Un très bel Italien...

Alexandra ricana.

— Et alors ! Elle s'est fait tout Monte-Carlo. Dans les chambres, en bateau, dans les chiottes de boîtes de nuit ! Elle a le feu au cul. Enfin, elle a été punie.

— Que lui est-il arrivé ?

— Un type lui a arraché les yeux ; enfin, un œil. J'ai lu ça dans un

magazine. Le *Stem*, je crois.

— Qui lui a fait ça ?

— On n'en sait rien. Tu vois, tu as eu tort de ne pas la sauter quand elle était entière...

Malko se souvenait parfaitement de la jeune femme en question. Une peau superbe, des yeux bleus en amande à mourir et une bouche gourmande qui le troublait encore à des mois de distance.

Alexandra se pencha sur lui et posa la main entre ses jambes.

— Je suis sûre que cette salope te fait encore bander, susurra-t-elle.

Comme pour s'amuser, elle fit aller et venir sa main sur lui, les yeux dans les siens, en murmurant :

— N'est-ce pas que tu penses à elle ? À ses beaux seins. Ils les ont peut-être un peu abîmés, tu ne crois pas ? Mais il lui reste son cul. Elle était cambrée comme tu aimes, non ?

Sadiquement, elle le massait de plus en plus vite. Sa combinaison s'était écartée, découvrant encore plus la marque de son cou, qui, à l'évidence, ne pouvait avoir été faite que par un homme.

Partagé entre divers sentiments, Malko écarta ses doigts, se défit rapidement, lui saisit la nuque, abaissant son visage sur lui.

— Continue ce que tu as commencé !

Alexandra n'hésita que très peu de temps avant de refermer les lèvres sur lui. Une main crispée sur sa nuque, Malko accompagnait et accélérail les mouvements de sa tête.

Il approchait du plaisir lorsqu'un coup discret fut frappé à la porte de la bibliothèque.

— On demande Votre Altesse au téléphone, annonça la voix d'Elko Krisantem, le maître d'hôtel turc.

Malko ne répondit pas, poussant son membre au fond de la gorge d'Alexandra. Elle le mordit presque, se dégagea, et lui lança :

— Va donc répondre au téléphone !

Elle se leva, le laissant dans un état indescriptible, le narguant carrément. Ivre de frustration, Malko attrapa une cravache d'Hermès qui traînait dans un coin et en cingla la croupe splendide de la jeune femme. Alexandra se cabra comme un cheval.

— Salaud !

Il continua, sans lui faire vraiment de mal, après l'avoir repoussée sur le divan. Alexandra se tortillait comme une folle pour lui échapper. Finalement, il tira vers le bas la fermeture Éclair du dos, faisant apparaître la naissance de la croupe. Puis, il courba la jeune femme en avant, lui enfonçant le visage dans les coussins.

Tout à coup, Alexandra cessa de se débattre, se cambrant au contraire en une offrande muette. Lorsque Malko s'enfonça en elle, il réalisa qu'elle était aussi excitée que lui. Ce qui le confirma dans ses intentions. Il ne lui laissa guère le temps de profiter de ce faux viol, se

retirant pour prendre aussitôt ses reins.

Elle cria. Il continua et très vite sentit la sève monter. Il explosa dans un éblouissement exquis. Ils demeurèrent encastrés ainsi, puis Alexandra demanda d'une voix où traînait encore un peu de défi :

— C'est ce que tu voulais ?

— Oui.

Il se releva, la laissant sur le canapé, se rajusta et alla ouvrir la porte. Elko Krisantem attendait derrière, au garde-à-vous, impassible. Comme s'il n'avait rien entendu. Il aperçut quand même la tache claire de la croupe d'Alexandra dans la pénombre.

— On demande Votre Altesse de Vienne. Mr John Lucas.

Le chef de station de la CIA. Malko lui avait promis de dîner avec lui. Il allait lui demander une avance sur sa prochaine mission pour les tuiles.

* *

*

Gedeon Shubert, jeune agent du FBI, se précipita dans le bureau de son chef, le capitaine Mac Carthy, brandissant une liasse de papiers tout juste sortis de l'imprimante de l'ordinateur.

— Ça y est, je les ai retrouvés ! annonça-t-il triomphalement.

Mac Carthy le regarda, incrédule.

— Tous les trois ?

— Tous les trois !

Il posa les trois liasses sur le bureau de son chef. Chacune au nom d'un des Iraniens recherchés. Ils étaient tous les trois entrés en Amérique légalement, avec des visas délivrés par le consulat de Londres... Ardechir Nassiri, Hormouz Sangsar comme étudiants, Parviz Baghai comme diplomate attaché à la délégation aux Nations-Unies.

Mac Carthy se pencha sur les adresses. Toutes les trois à New York.

— Vous avez vérifié ?

— Pas encore.

— Appelez tout de suite la délégation aux Nations-Unies. Dites que vous êtes de l'immigration et que vous vérifiez la date d'entrée. OK ? Moi, je m'occupe des domiciles, immédiatement. Réunissez une *task force*. Je veux que nous intervenions dans les deux heures. Si ces salauds sont encore là...

Gedeon Shubert était déjà au téléphone. Il finit par avoir au bout du fil une voix endormie, avec un fort accent iranien. Le responsable de la délégation. Encore cinq minutes pour se faire comprendre, puis l'Iranien revint en ligne.

— Parviz Baghai a regagné l'Iran.

Crac, il avait raccroché.

Fou de rage, Gedeon Shubert appela aussitôt l'Immigration, demandant de vérifier tous les bulletins de sortie. *Emergency*.

Il était en train de les asticoter lorsque Mac Carthy sortit de son bureau, un gilet pare-balles en keflon à la main, un énorme 357 Magnum dans son holster, l'air sombre et résolu.

— L'un était dans un hôtel, annonça-t-il, le *Warwick*. Il est parti, il y a trois jours. Il reste Hormouz Sangsar. L'adresse qu'il a donnée est celle d'un studio dans Soho(9). Avenue B. On y va.

Deux voitures attendaient dehors. Dix hommes du FBI s'y entassèrent avec un véritable arsenal, allant du « riot-gun » aux grenades lacrymogènes. Pas question de faire appel à la police municipale de New York, ils viendraient bien assez tôt...

Discrètement, sans gyrophare ni sirène, ils traversèrent le bas de la ville d'est en ouest jusqu'à l'ancien West Side, autrefois, un quartier d'entrepôts de grossistes, aux rues défoncées, assez sinistre avec ses vieux immeubles tombant en ruine. Depuis peu, les entrepôts laissent la place à des galeries de peinture et à des restaurants. Le quartier était redevenu à la mode. On marchait sur les antiquaires et les boutiques « in ».

L'Avenue B était une petite rue parallèle à la Seventh Avenue, où des camions chargeaient des ballots de tissus, sous les oriflammes annonçant des galeries d'art moderne. Le trottoir faisait bien un mètre de haut et la chaussée était encore plus défoncée que dans le reste de New York, ce qui n'était pas peu dire...

Les agents du FBI sortirent de leurs véhicules et se déployèrent sous les regards ahuris de quelques rares passants. Le matin, il n'y avait personne dans ce quartier.

Les hommes du FBI allaient entrer dans l'immeuble désigné lorsqu'une voiture de police surgit. Médusés devant se déploiement de forces, les deux flics sortirent, la main sur la crosse de leurs armes. Le capitaine Mac Carthy s'empressa de leur mettre sous le nez sa médaille du FBI.

— Nous sommes en mission, annonça-t-il. Plusieurs dangereux suspects inculpés de meurtre pourraient se trouver dans cet immeuble.

— Vous avez prévenu le Precinct ? demanda un des policiers.

— Oui, bien sûr, affirma Mac Carthy.

— Nous, on sait rien, dit le policier dégainant son arme. On va avec vous.

S'il y avait de la gloire à gagner, il espérait en récolter des miettes. Il s'engagea le premier dans le couloir étroit. Il y avait des boîtes à lettres et ils repèrent tout de suite le nom de « Hormouz Sangsar, ground floor ». Rez-de-chaussée.

— *Holy God*, fit Mac Carthy, il est peut-être encore là cet enfant de

salaud !

Fébrilement, ils vérifièrent leurs armes. Il n'y avait que deux portes au fond. Une menant à des waters et l'autre à un escalier en colimaçon, s'enfonçant vers un local en sous-sol. Le capitaine Mac Carthy s'arrêta, méfiant : silence total. Il était en train de réfléchir quand le policier new-yorkais se glissa entre lui et le mur et avança vers les marches. À ce moment, la lampe torche de Mac Carthy éclaira un fil courant en travers. Le policier avait déjà le pied dessus.

— *Duck*(10) ! hurla le policier en se laissant tomber sur le sol.

L'explosion violente les prit tous par surprise, l'âcre odeur de la cordite envahit l'escalier. Encore assourdi, Mac Carthy se mit debout. Le policier qui avait marché sur la grenade piégée avait dégringolé dans le sous-sol où il gisait à plat ventre. Les autres agents du FBI se relevèrent et Mac Carthy commença à descendre avec précautions, jurant comme un charretier.

Il atteignit le corps du policier et le retourna. Son visage n'était plus qu'une masse de sang et plusieurs éclats avaient percé son uniforme, à la hauteur de la poitrine. Il prit son pouls. Presque inexistant. Le sang suintait de ses nombreuses blessures et il était inconscient, gémissant faiblement.

Mac Carthy souleva une paupière et la laissa retomber.

— Trouvez-moi vite une ambulance, dit-il, on va le sortir d'ici, mais il n'a pas beaucoup de chances...

Il se redressa, éclairant la pièce nue. Le pinceau lumineux fit ressortir un énorme portrait de l'ayatollah Khomeiny épinglé au mur, encadré de slogans iraniens tracés au feutre... C'était tout ce qui restait de la planque des terroristes.

Le capitaine du FBI s'essuya le front.

— *God damn it !* fit-il. Il n'y a plus qu'à recommencer à zéro. Ces salauds sont dans la nature.

CHAPITRE IV

Le Concorde d'Air France effleura le ciment de la piste 070 de Kennedy Airport avec douceur, son long museau courbé encore pointé vers le ciel, puis le nez s'abaissa avec une lenteur majestueuse tandis que l'appareil perdait de la vitesse. À travers son hublot, Malko contemplait le bâtiment gris de l'International Building. Trois heures et demie pour venir de Paris ! Incroyable ! Il lui en avait fallu presque autant pour accomplir le trajet Vienne-Paris. Après une scène mémorable avec Alexandra qui l'avait menacé d'une rupture définitive s'il s'envolait vers les USA, furieuse qu'il lui préfère la CIA.

L'état pitoyable des tuiles du château de Liezen interdisait, hélas, à Malko de refuser une mission.

Son déjeuner avec John Lucas, le chef de station de la CIA à Vienne avait dépassé le cadre de l'amitié. Il avait pour but d'expédier Malko sur une nouvelle mission.

Il avait à peine quitté le calme de la cabine du Concorde à la décoration flambant neuve que deux hommes surgirent de la passerelle, presque identiques avec leur silhouette de boxeur, leur costume clair, leur cravate bariolée, leurs pieds énormes et leur visage sans expression, sauf des yeux bleus et froids extraordinairement mobiles.

— Chris !

— Ça fait plaisir de vous voir ! grogna le gorille, étreignant Malko, lui écrasant au passage quelques côtes. Il pesait bien vingt kilos de plus que lui.

Milton Brabeck attendait modestement que Malko le laisse à son tour lui broyer ses dernières phalanges... Quand sa veste s'ouvrit, Malko aperçut la crosse énorme d'un revolver de gros calibre. Le gorille n'avait pas renoncé à son péché mignon : l'artillerie. À eux deux, ils avaient la puissance de feu d'un petit porte-avions et n'hésitaient pas à s'en servir...

Anciens du Secret Service, attachés à la protection des VIP, ils avaient été récupérés depuis longtemps par la CIA et avaient accompli de nombreuses missions comme *baby-sitters*(11) de Malko, un peu partout à travers le monde...

— Et cette vieille canaille de Krisantem ? demanda Milton.

— Il continue à terroriser les entrepreneurs, répondit Malko. L'autre jour, il a cassé le bras d'un plombier qui avait causé une fuite. En vieillissant, il devient irascible.

Chris retint un ricanement discret : la première fois qu'il avait rencontré Krisantem, le Turc était en train d'étrangler Malko pour un

futile différend financier(12). Il l'en avait empêché et les deux hommes, réunis par leur férocité naturelle, étaient devenus les meilleurs amis du monde, se retrouvant au hasard des missions de par le monde.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

Chris Jones prit un air mystérieux.

— Je ne sais pas si on peut vous le dire. Le patron voudrait vous l'annoncer lui-même. Pour l'instant, il vous attend pour déjeuner au World Trade Center.

— Et vous ?

— Nous, on est puni, avoua piteusement Milton. De toute façon, on ira se taper un hamburger. Au moins, ici c'est de la nourriture saine et on sait ce que c'est. Parce que dans les jours qui viennent...

Chris Jones lui donna un coup de coude.

— *Shut your big mouth* (13) !

Milton se tut. Ils arrivèrent dans la salle des bagages, en même temps que les Vuitton de Malko. Il se demandait ce qu'il y avait de si urgent dans sa mission pour que la CIA lui paie le Concorde, de quoi horrifier tous les comptables. Évidemment, grâce à Ronald Reagan, la vieille Company avait repris du poil de la bête. Mais à ce point !

— Rien à déclarer ? demanda un vieux douanier café du lait.

— Rien que de l'héroïne, dit finement Milton Brabeck.

Devant le regard du douanier, Chris Jones se hâta d'exhiber sa carte du Secret Service.

— Nous sommes en mission, mon gars, et mon copain aime bien plaisanter...

Le douanier hochait la tête, pas impressionné.

— Mission ou pas mission, si je veux, je vous démonte vos chaussures... Allez, *hit the road*...

Chris était violet de rage. Ils franchirent la porte vitrée et Milton se retourna :

— Ce mec-là, je vois très bien son crâne de macaque servir d'écrin à un de mes pruneaux...

— Ne soyez pas raciste, fit sévèrement Malko. Nous vivons dans une société multi-raciale...

— Multi-raciale, mon cul, grogna Milton. Je n'ai pas grimpé aux arbres en même temps que ces négros-là et j'ai pas ramassé le coton.

— Heureusement, fit Chris Jones. Avec tes grosses pattes t'aurais tout salopé.

Ils montèrent dans une Oldsmobile qui avait connu des jours meilleurs, avec un pare-chocs avant aux trois quarts arraché. Chris Jones démarra sur les chapeaux de roue, gratifiant le policier en faction d'un coup de klaxon rageur. Il faisait un temps sublime à New York, un, ciel bleu, un soleil de rêve : on ne se serait jamais cru fin octobre. Malko regarda les gratte-ciel de Manhattan dans le lointain. Il

était toujours content de revenir à New York, la ville la plus intelligente du monde.

* *

*

La vue à partir du World Trade Center était à couper le souffle. Les hélicoptères, cent huit étages plus bas, ressemblaient à des lucioles et plusieurs bourdonnaient dans le ciel de Manhattan. On voyait même ce qui restait de la statue de la Liberté, emmitouflée pour ses réparations. Par contre, tout ce qui était dans les assiettes sortait directement du congélateur, mais l'hôte de Malko ne paraissait pas s'en apercevoir, mangeant de bon appétit des choses infâmes. C'était le responsable du bureau de la CIA à New York, Emil Kaufman, un juif un peu chauve et voûté, avec des yeux intelligents et un perpétuel sourire séduisant.

Les deux gorilles eux, s'étaient installés à la cafétéria du rez-de-chaussée près de la sortie du métro IRT.

Sa sole congelée à peine terminée, le responsable de la CIA tira de son brief-case un petit magnétophone et le posa sur la table.

— Écoutez ceci, dit-il à Malko.

Il mit en route l'appareil et après quelques grésillements, une voix masculine parlant anglais avec un fort accent traînant articula avec lenteur : *Il vous reste dix jours avant de rendre tout ce que vous avez volé à la Révolution. Allah Akbar.*

Crac. L'homme avait raccroché. Emil Kaufman arrêta le magnétophone.

— Cela vous dit quelque chose ?

— Non, dit Malko. De qui s'agit-il ?

— Un agent de l'ayatollah Khomeiny, Ardechir Nassiri, en fuite pour le moment, un personnage très dangereux, qui est à la tête d'un commando de tueurs iraniens. Ils possèdent des armes, de faux papiers et de l'argent en quantité.

— Et à qui parlait-il ?

— À Sharnilar Khasani, la veuve d'un jeune ayatollah de l'entourage de Khomeiny. Celle qui a été attaquée il y a un mois, ici à New York, et a subi cette horrible mutilation...

— *Himmel !* souffla Malko.

Décidément, le monde était petit. Il revoyait la fureur d'Alexandra lorsqu'ils avaient parlé de la jeune femme... Si elle apprenait la nature de sa mission, il était parti pour un méga-drame...

— Cette conversation a été interceptée il y a huit jours, expliqua Emil Kaufman. Grâce aux écoutes placées dans la chambre d'hôpital de Sharnilar Khasani. Nous n'avons pu déterminer d'où, venait l'appel,

c'était trop court.

Malko but un peu de son café insipide. Lorsqu'il avait croisé la jeune femme à Monte-Carlo, il ne s'attendait pas à voir cette ravissante mondaine mêlée à une histoire sanglante...

— Dites-m'en plus sur cette personne, demanda-t-il. Il se trouve que je l'ai rencontrée une fois sur la Riviera, et nous avons sympathisé.

Emil Kaufman posa sa tasse de café.

— Vous la connaissez ?

— C'est un grand mot. Nous nous sommes souri, un soir, à la sortie d'un gala.

Inutile d'expliquer à l'Américain pourquoi leur belle histoire d'amour s'était arrêtée là.

— Bien, dit Kaufman, cette jeune femme est la fille d'une Hindoue et d'un pilote britannique des British Airways. Elle a été élevée en Angleterre et n'a guère fait parler d'elle jusqu'en 1980. À part une carrière de cover-girl assez réussie. Et puis, un jour, son père l'a emmenée à Téhéran, pour lui faire visiter Persépolis. C'était après l'établissement du régime Khomeiny. Au retour, elle a rencontré dans l'avion un jeune ayatollah barbu qui allait en Europe acheter des armes pour l'Iran. C'était l'époque des otages, sa tâche n'était pas évidente... Ce garçon s'appelait Hussein Khasani. C'était le fils d'un des ayatollahs les plus puissants du régime... Il est tombé fou amoureux de Sharnilar Burton, l'a couverte de cadeaux et finalement l'a épousée.

— Un vrai conte de fées, commenta Malko.

Emil Kaufman eut un sourire en coin.

— *Well...* Il n'a pas duré longtemps. Quelques mois après la lune de miel de Sharnilar et de Hussein, le 28 juin 1981, une bombe placée au Quartier Général du Parti Islamique, à Téhéran, a transformé en chaleur et en lumière une grande partie des ayatollahs, dont le père et le fils Khasani. Sharnilar Khasani, qui se trouvait à Londres, s'est bien gardée d'aller aux obsèques et a commencé à mener une vie fastueuse, achetant fourrures, voitures, bijoux, vêtements... Bien entendu, le MI 6 britannique s'y est intéressé et a découvert que le jeune ayatollah Khasani, prudent, lui avait donné une procuration sur son compte et son coffre dans une banque de Zurich.

— Amusant, dit Malko.

— Encore plus que vous ne croyez. Parce que après sa mort, on s'est aperçu qu'il avait joyeusement escroqué la Révolution iranienne. Pour sa guerre contre l'Irak, l'ayatollah Khomeiny avait un besoin impérieux de chars. Le job de Hussein Khasani était d'en trouver. Il prétendit l'avoir fait et parvint à convaincre le Conseil de la Révolution iranien de virer à Zurich une somme de 242 millions de dollars correspondant à l'achat de deux cents chars M48 de fabrication

américaine. Cet argent ne devait être débloqué qu'en échange du manifeste de chargement des chars sur un navire. Grâce à la complicité d'un officier iranien, Hussein Khasani parvint à fabriquer un faux manifeste et à se faire virer l'argent... Bien entendu, les chars n'avaient jamais existé, mais il se retrouvait à la tête d'un quart de billion de dollars.

— Sharnilar Khasani est vraiment une veuve en or massif.

— Eh oui ! Seulement, il semble que le vieux Khomeiny a très mal pris la chose... La preuve en est l'incident désagréable de Hudson Street. Une manœuvre d'intimidation féroce.

— Comment vous êtes-vous branché sur cette affaire ?

Emil Kaufman eut un sourire réservé.

— Lorsque cette jeune femme est venue résider à New York, son avocat a contacté le FBI à Washington pour lui dire que sa cliente avait reçu des menaces de mort et qu'elle souhaitait une protection policière. Dans un cas normal on n'aurait pas donné suite. Seulement, comme il s'agissait d'une étrangère, le FBI nous en a parlé et nous avons obtenu qu'il détache un agent pour lui assurer une couverture légère et ponctuelle. C'était plus symbolique qu'autre chose, la suite des événements l'a, hélas, prouvé.

— Qu'attendiez-vous de cette mesure ?

— Nous voulions vérifier s'il y avait vraiment des menaces.

— Eh bien, c'est fait, dit Malko. C'est même une démonstration éclatante.

Emil Kaufman préféra ne pas répondre. C'est lui qui avait essuyé le plus gros de la fureur du FBI après la mort de Walter Cortney dont la CIA avait été rendue responsable.

Malko rompit le silence qui se prolongeait :

— Où se trouve notre veuve maintenant ?

Le responsable de la CIA s'assombrit instantanément.

— Pour l'instant, nous n'en savons rien, mais j'ai lancé des recherches. Nous l'avions confiée à vos deux amis, Chris Jones et Milton Brabeck. Avec mission de ne pas la lâcher d'une semelle, pour sa propre sécurité. Ces imbéciles se sont laissé mener en bateau. Elle leur a faussé compagnie. Avant-hier elle leur a demandé de la déposer chez son coiffeur. Bien entendu, il y avait deux sorties...

Malko rit intérieurement en pensant à la vulnérabilité des deux gorilles en face d'une créature comme Sharnilar. Le spectacle d'une cuisse fuselée plongeait ces deux enfants du Middle West puritain dans un vague à l'âme qui leur ôtait tous leurs moyens...

— Vous n'avez rien pu faire pour la rattraper ?

— Rien, soupira l'homme de la CIA. Elle n'a commis aucun délit, au contraire : c'est la victime. Nous ne pouvons agir que pour la protéger. Et encore, si elle nous le demande...

— Ce qui ne semble pas être le cas...

Un ange repassa, goguenard. Les hélicoptères continuaient leur ronde dans le ciel immaculé de Manhattan et Malko suivait leurs zigzags distraitement, intrigué par le récit d'Emil Kaufman.

— Si je comprends bien, dit-il, les assassins et la victime ont disparu. C'est une boule de cristal qu'il vous faut... Vous avez une idée de la raison pour laquelle cette jeune femme vous a faussé compagnie ?

L'Américain eut une moue dubitative :

— *Well*, il y a deux hypothèses. Ou elle ne se sentait pas en sécurité ou elle a décidé de passer un accord avec ceux qui la menacent.

— Dites-moi, demanda Malko, je ne savais pas que la Company était devenue une organisation philanthropique venant en aide aux espèces en voie de disparition. Puisque cette jeune veuve ne vous réclame rien, pourquoi vous acharnez-vous à la protéger ? Je croyais que vous étiez à court de crédits ?

Son vis-à-vis eut un sourire timide et plongea le nez dans son café.

— Je ne vous ai pas encore tout dit, avoua-t-il. Nous nous intéressons à cette personne depuis un bon moment et il nous serait désagréable qu'il lui arrive quelque chose. Or, ce qui s'est passé récemment montre que les Iraniens sont sur le point de refaire la bêtise qu'avaient commise les Algériens avec Mohammed Khidder. Autrement dit de liquider Sharnilar Khasani, même s'ils perdent de ce fait leur argent. Pour l'exemple...

— Vous n'allez quand même pas lui échanger ses dollars contre votre protection ? demanda Malko. C'est la Mafia qui fait ça d'habitude...

Emil Kaufman eut un rire choqué.

— Bien sûr que non ! Mais il n'y a pas que l'argent. En plus de ses dollars, son mari avait mis en sûreté pas mal de documents concernant les achats d'armes pour l'Iran par les ayatollahs. Des histoires assez tordues. Presque tout l'entourage de Khomeiny est mouillé dans des combines pas possibles. C'est à qui volera le plus. Ça serait intéressant d'avoir des informations à ce sujet...

— Vous voulez les faire chanter ? suggéra Malko.

De nouveau, Emil Kaufman arbora une expression offusquée. Le chantage était un mot qu'on ne prononçait pas à la Company. On « traitait » un sujet. De même qu'on n'assassinait pas : on « terminait avec un extrême préjudice » l'activité de quelqu'un...

— Nous pourrions peut-être, par ce biais, influencer les milieux dirigeants iraniens s'il y avait un nouveau litige comme l'histoire des otages, dit-il. Sauver des vies humaines.

Un ange, drapé de probité candide, passa et s'éloigna majestueusement. Du moment que c'était pour la bonne cause...

— Et puis, continua Kaufman, nous sommes persuadés que certains Américains, en dépit de l'embargo, continuent à livrer du matériel militaire à l'Iran par des chemins détournés. Nous aimerions bien en savoir plus sur ce sujet également. L'idée est donc de convaincre Sharnilar Khasani de nous communiquer les documents qu'elle détient contre la promesse que nous la protégerons de ses ennemis.

— Vous pouvez la lui donner ? demanda Malko, sceptique.

— Oui, sûrement.

Malko chercha le regard de son vis-à-vis qui se dérobait obstinément.

— La tenir, ce sera une autre paire de manches. Vous savez comme moi qu'il faudrait l'enfermer dans une cage en verre blindé dans les sous-sols de Fort Knox pour lui garantir une protection à cent pour cent. Autrement dit, vous allez lui offrir un marché de dupe. Vous aurez vos documents et elle se fera liquider proprement.

Silence. Le représentant de la CIA s'attaqua à modeler une boulette de pain avec un soin tout particulier. Ce qui, étant donné la qualité du pain, était son meilleur usage.

— Vous avez peut-être raison, finit-il par dire, mais les intérêts supérieurs du pays exigent que nous fassions tout pour entrer en possession de ces documents.

Malko lui adressa un sourire désarmant.

— Les intérêts supérieurs de ma conscience exigent, eux, que je ne me mêle pas de cette histoire. J'ai besoin d'argent pour mon château, mais je n'envverrai pas cette femme à une mort certaine pour vous faire plaisir.

— De toute façon, ils vont la tuer...

— Peut-être pas. S'ils se sont contentés de lui faire sauter un œil, c'est qu'ils ont une autre approche du problème. Ils ne sont pas fous. Sa seule chance, au contraire, c'est de leur tenir tête. Une fois qu'elle est morte, ils sont impuissants. Donc, ils vont l'intimider pour la faire craquer.

Emil Kaufman eut un geste d'impuissance.

— Peut-être. Que suggérez-vous dans ce cas ?

Malko réfléchissait. D'un côté, il mourait d'envie de se retrouver en face de cette créature de rêve mêlée à cette sombre histoire, mais il connaissait les combines de la CIA et se méfiait de tout ce que son interlocuteur lui racontait. Dans leur partie, il n'y avait pas de barrières : tous les coups étaient permis : on ne disait jamais toute la vérité, même au chef de mission. Ensuite, on avait toujours le temps de s'excuser...

— Il y a une seule possibilité, finit-il par dire. Convaincre cette personne que sa meilleure chance de survie est pour l'instant d'accepter notre protection.

— Sans rien donner en échange ?

— Sans rien donner pour l'instant. Cela fera réfléchir ceux qui sont à ses trousses. S'ils s'attaquent à elle malgré tout, nous pouvons les liquider.

— Khomeiny en enverra d'autres, contra l'Américain. C'est un homme têtue. Regardez la guerre Irak-Iran.

— Cela nous donne le temps de nous retourner, dit Malko en achevant son café, et c'est une proposition honnête. De toute façon cette discussion est prématurée puisque vous ignorez où Sharnilar Khasani se trouve.

— Exact, reconnu l'Américain, mais nous allons la localiser. Vite. Le FBI nous aide et elle a sûrement laissé une trace.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Vous attendez et vous montez ensuite à l'assaut. Le fait que vous la connaissiez facilitera les choses.

— Je pense qu'elle ignore mes activités, remarqua Malko, je ne sais pas si elle va beaucoup aimer ce nouvel aspect de ma personne.

— Votre charme européen agira, dit Emil Kaufman avec un sourire qui découvrit une rangée éblouissante de fausses dents. Vous avez la réputation d'être facilement aimé des femmes... Je vous ai retenu une suite au *Mayfair-Regent* sur Park Avenue, ajouta-t-il. Profitez bien de New York, Soyez prêt, cependant, à partir dans les deux heures. Messieurs Jones et Brabeck vous accompagneront, bien entendu. J'espère que sous vos ordres, ils seront plus efficaces.

* *

*

— Malko ! Quelle bonne surprise ! J'ignorais que tu étais à New York. J'espère que nous allons nous voir !

— Avec joie, approuva Malko.

Eleonora Rossi était une somptueuse Italienne mariée à un Américain, avec qui il avait eu une fugace aventure quelque temps plus tôt. Visiblement, elle était restée sur sa faim. De quoi meubler agréablement son séjour à New York. En attendant les ordres de la CIA.

— Je suis prise ce soir, un dîner ennuyeux avec des amis de mon mari, continua Eleonora Rossi, mais si tu veux, retrouvons-nous demain pour déjeuner au *Relais*. Sur Madison, entre 63 et 64. Le soir on pourra aller chez *Regine* ou au *Club A*. Je me suis fait faire des trucs superbes par Azzaro à Paris, le mois dernier. Ça va te rendre fou, ajouta-t-elle.

— N'oublie pas de mettre des bas ! recommanda-t-il.

Elle eut un rire de gorge.

— Tu n’as pas changé...

— Dieu merci, non !

Après avoir raccroché, il se dit qu’avec Eleonora, il était paré pour attendre six mois. S’il se souvenait bien, son appétit sexuel était égal au sien. De plus, c’était une femme intelligente, active, toujours de bonne humeur, dotée d’une chute de reins à damner tous les ayatollahs du monde.

La sonnerie du téléphone interrompit brutalement sa rêverie.

La voix d’Emil Kaufman lui fit l’effet d’une douche froide.

— Vous avez rendez-vous à JFK demain matin à huit heures trente, annonça le représentant de la CIA.

— Avec Sharnilar Khasani ?

— Non. Avec Chris Jones et Milton Brabeck.

C’était déjà moins drôle.

— Pour quoi faire ?

— Ce qu’on fait d’habitude dans un aéroport, fit l’Américain avec un petit rire grinçant, prendre un avion.

CHAPITRE V

Malko retint un juron. Adieu Eleonora et ses robes Azzaro !

— Où partons-nous ? demanda-t-il.

— Un paradis ! Virgin Gorda, aux îles Vierges. Nous avons retrouvé la personne en question. Ceux qui vous accompagnent vous donneront tous les détails. Tenez-moi au courant, dès votre arrivée.

Malko avait eu à peine le temps de défaire ses bagages. Cette fois, il avait emporté son pistolet extraplat, démonté au fond de sa valise. Son aventure sud-africaine lui avait appris à être encore plus méfiant. Si les trois tueurs iraniens étaient encore aux trousses de leur victime, le séjour aux îles Vierges se révélerait être chaud. D'après la date du coup de fil intercepté par la CIA, il restait exactement vingt-quatre heures avant l'expiration de l'ultimatum.

Sharnilar risquait d'avoir besoin d'eux.

Autrement dit, ce n'étaient pas des vacances que lui offrait la CIA. Mélancoliquement, il se prépara à décommander la pulpeuse Eleonora.

* *

*

Chris et Milton avaient ressorti les chemises hawaïennes qui constituaient leur garde-robe d'été avec des costumes en dacron gris, à pattes d'éléphant, qui auraient fait honte à des Soviétiques. Chris tendit à Malko une carte d'embarquement première classe.

— Tenez, on vous retrouve à l'arrivée. Nous, on voyage en éco. On continue à être punis.

— On va au soleil, remarqua Milton, philosophe. Vu le temps qu'il fait ici, c'est déjà pas mal.

Comme toujours à New York, le temps avait brutalement changé. De gros nuages noirs défilaient au-dessus de Kennedy Airport, déversant régulièrement des trombes d'eau.

— Ouais, mais chez les Nègres, soupira Chris Jones, dégoûté d'avance.

Pour lui, les Californiens, c'étaient déjà des métèques...

— Ce sont *nos* Nègres, corrigea Milton, on est chez nous aux îles Vierges...

Malko pénétra dans le 727 et s'installa à l'avant des First. Il n'avait pas téléphoné à Liezen avant de partir. Jamais Alexandra ne croirait que la CIA l'envoyait en plein hiver aux îles Vierges retrouver une

femme qui avait manifesté un certain goût pour lui...

Leur vol était prévu à 8 h 30. À 9 h 45, ils étaient toujours en salle de départ. Malko alla se renseigner. L'hôtesse d'Eastern Airlines, désolée, ne put que lui dire :

— Sir, c'est la faute de la déréglementation. Maintenant, c'est la concurrence sauvage. Tous les vols essaient de partir aux meilleures heures et, comme c'est impossible, on attend...

Ils décollèrent à 10 h 25, deux heures de retard. À peine en vol, Chris Jones vint se glisser dans le siège vide à côté de Malko.

— Alors, dites-moi tout, demanda celui-ci. Puisque vous êtes supposé me mettre au courant.

— L'immigration et le FBI ont retrouvé cette bonne femme, expliqua Chris. De New York, elle a filé sur Virgin Gorda se reposer. Apparemment, elle s'y est bien organisée, en chartant un voilier de quatre-vingt-dix pieds et, un *speed-boat* de soixante-quinze pieds qui monte à trente-cinq nœuds. Comme elle doit avoir le mal de mer, elle a en plus loué une suite dans un modeste hôtel appartenant à Rockefeller, *Little Dix Bay*, où le verre d'eau coûte un dollar. C'est dans les îles Vierges britanniques, juste à côté des nôtres.

— On sait avec qui elle est ? demanda Malko.

— Quelques misérables de son espèce, ricana le gorille. Une brune superbe, paraît-il, plus probablement quelques mecs bronzés qui ne font pas la différence entre un billet de cent dollars et une *dime*...

— Elle va sûrement être ravie de vous revoir.

— Ça, c'est moins sûr, fit Chris Jones en s'emparant d'un bout de saumon fumé.

* *

*

Après le froid et la pluie, c'était délicieux de sentir sur ses épaules la caresse du soleil. Malko laissa son regard errer sur la plage en contrebas du *Little Dix Bay* : du sable blanc, des cocotiers, la mer émeraude et le collier de jungle vert cru entourant Savana Bay.

Une pelouse qui aurait fait honte à un golf anglais descendait jusqu'à la mer et les bungalows composant l'hôtel étaient discrètement nichés dans des bosquets d'exubérante végétation tropicale. De la salle à manger en plein air abritée sous un énorme toit de chaume, on ne voyait que de la beauté. Sauf les clients... Servis par des Noirs affables à la limite de l'obséquiosité, leur âge oscillait entre soixante-dix et quatre-vingt-dix ans. D'ailleurs, on parlait à voix basse, et cet endroit merveilleux avait toute la gaieté d'un cimetière.

Chris et Milton émergèrent de leur bungalow enduits d'huile solaire jusqu'aux bouts des ongles. Ils arrivaient à dissimuler plus ou moins

une partie de leur artillerie sous leurs chemises bariolées. Équipés de leurs lunettes noires, ils étaient prêts à tout, rassurés de se trouver dans une enclave civilisée où tout l'exotisme constituait à mettre du piment sur les hamburgers et à remplacer le Martini dry par la « pinacolada », poison local redoutable à base de rhum et de lait de coco.

Malko s'approcha du desk où officiait une blonde pudique aux yeux de faïence très britanniques.

— Je suis un ami de Sharnilar Khasani, dit-il, je crois qu'elle se trouve sur son bateau. Comment puis-je la joindre ?

— Descendez au port, conseilla l'employée. Son *speed-boat* fait régulièrement la navette avec le voilier. Il s'appelle *l'Excalibur*. Je vais vous appeler un taxi, à moins que vous ne préfériez utiliser une bicyclette que nous mettons à votre disposition ?

Malko vit du coin de l'œil Chris et Milton se ratatiner.

— Merci, dit-il, nous prendrons un taxi.

Ils étaient arrivés de Saint-Thomas une heure plus tôt. Virgin Gorda se trouvait complètement à l'est de l'archipel des îles Vierges, mais il ne fallait qu'une demi-heure de vol et un atterrissage acrobatique sur une piste de mille mètres environ pour y parvenir.

— Le taxi est là, annonça l'employée. Bonne journée.

Si elle avait su... En trois minutes, un Noir grognon les emmena pour six dollars jusqu'au port propre et minuscule, avec son petit centre commercial, ses yachts bien alignés, les collines couvertes de végétation luxuriante plongeant dans la mer aigue-marine. Le paradis...

Ils s'engagèrent à pied sur le long ponton de bois desservant toutes les jetées du port, passèrent devant une rangée de Bertram équipés pour la pêche avec des superstructures énormes, tous immatriculés à Porto-Rico. Des radios jouaient d'ailleurs à tue-tête des salsas, pour la plus grande joie d'un groupe de petits Noirs en train de danser sur la jetée.

Chris Jones et Milton Brabeck suivaient sans véritable enthousiasme : ils n'avaient pas le pied marin...

Malko ne se laissait pas prendre à cette atmosphère de détente luxueuse. Avant de partir, on lui avait montré les photos de l'affreuse mutilation infligée à Sharnilar : ce n'était pas une plaisanterie.

À l'avant-dernier ponton, il aperçut ce qu'il cherchait : une bête superbe de vingt mètres de long, rouge et noire, qui devait filer trente-cinq nœuds. Aucune difficulté à l'identifier : son nom était peint sur ses flancs en lettres de quarante centimètres de haut. Le racer était coincé entre deux Bertram aussi hauts qu'il était long.

Un marin noir en T-shirt blanc fumait une cigarette à côté.

Malko s'approcha de lui.

— Bonjour, dit-il, c'est le bateau de Sharnilar Khasani ?

— Oui, Sir, fit le marin.

— Où se trouve-t-elle ?

— Sur le *Stormy Weather*, dans Taylor's Bay. Je dois aller la chercher en fin de journée.

— Je suis un de ses amis, dit Malko, pouvez-vous nous conduire à son voilier ?

Le Noir eut un sourire embarrassé.

— Désolé, Sir. J'ai des ordres formels, personne ne doit monter à bord sans une autorisation de Mrs Khasani. Elle ne m'a pas prévenu de votre arrivée.

— Elle l'ignorait, expliqua Malko.

— Désolé, Sir, répéta le marin, je ne peux pas vous emmener, d'ailleurs je dois aller faire une course.

Il descendit dans le bateau et tourna la clef de contact. Les deux moteurs se mirent aussitôt à gronder. Il n'avait plus qu'un geste à faire pour larguer les amarres. Sans hésiter, Malko sauta à son tour à l'intérieur de *l'Excalibur*. Brusquement, le Noir perdit son sang-froid.

— Foutez le camp de ce bateau ! hurla-t-il, hors de lui.

D'une bourrade, il bouscula Malko qui tomba sur la banquette arrière. Il n'eut pas le temps d'en faire plus. Chris Jones et Milton Brabeck avaient bondi ensemble dans le bateau. L'avant-bras musculeux de Chris se referma autour de la gorge du marin qui poussa un cri étranglé avant de tomber, plié en deux. Son menton rencontra malencontreusement le genou de Milton Brabeck, lui rejetant la tête en arrière et l'assommant net. Il s'effondra sur le plancher. Les deux gorilles se regardèrent, satisfaits de cet entraînement impromptu.

— Un peu plus, il aurait été violent, remarqua Chris Jones.

— On ne peut plus se fier à personne, renchérit Milton.

Malko était moins euphorique. Leur visite commençait mal. Il ne venait pas se battre avec Sharnilar, mais la protéger. D'un autre côté, il devait la rejoindre au plus vite.

Il examina le tableau de bord devant lui, peu différent des bateaux qu'il avait déjà conduits. Les commandes se trouvaient en face du siège de droite, chromées, superbes. Les deux sièges pivotants, capitonnés, avaient été étudiés pour les grandes vitesses. Une cabine s'allongeait sous l'interminable pont avant. Derrière, il y avait une banquette et une plage pour les bains de soleil. Les deux moteurs continuaient à ronronner doucement.

— Larguez les amarres, dit-il aux deux gorilles.

Ils s'exécutèrent et Malko poussa de quelques millimètres les deux manettes des gaz. Docilement, *l'Excalibur* commença à décoller du ponton.

— On va avoir besoin d'un guide ! fit jovialement Milton Brabeck.

Ses doigts énormes crochèrent dans le T-shirt du marin noir qu'il remit sur ses pieds. Chris Jones, en face de lui, lui allongea une paire de gifles à lui arracher la tête et le Noir ouvrit les yeux en gémissant.

— On veut juste savoir où nous allons, annonça poliment Chris Jones.

Le marin regarda alternativement les deux hommes souriants, le port désert, les Portoricains du bateau voisin qui s'éloignaient et bredouilla :

— Le *Stormy Weather* est dans Taylor's Bay. Au sud.

Malko était sur le point de sortir du port. Le marin s'approcha de lui.

— Je vais piloter, Sir, il y a beaucoup de coraux par-là.

Malko s'installa sur le siège de gauche pour le surveiller.

« Vlouf » « vlouf » « vlouf »... Les deux moteurs tournaient comme des horloges. Les deux gorilles se placèrent entre les sièges. Un coup de vent souleva la chemise de Chris, révélant la crosse de son 357 Magnum et le marin noir parut se ratatiner. Malko crut bon de le rassurer.

— Nous ne sommes pas des gangsters, dit-il, mais nous avons un besoin urgent de voir Mrs Khasani. Dans son propre intérêt.

Le marin hocha la tête puis essuya sa lèvre fendue d'où s'écoulait un peu de sang et poussa à fond les deux manettes de gaz. *L'Excalibur* bondit dans les vagues, son étrave dressée vers le ciel, l'arrière profondément enfoncé dans l'eau. Surpris par la brusque accélération, Chris et Milton se retrouvèrent pêle-mêle sur la banquette arrière, manquant de peu passer par-dessus bord. Ils ne s'étaient pas fait un ami...

Le *speed-boat*, progressivement, revint à l'horizontale, glissant au-dessus de la surface de la mer comme un poisson volant. Ils sortirent de la baie et prirent la direction du sud. À perte de vue, on ne voyait que les îles couvertes de végétation tropicale, avec quelques bandes de sable, des voiliers, des planches à voile.

Paysage idyllique.

Le grondement des deux moteurs était assourdissant : ils filaient à plus de vingt nœuds sur une mer d'huile, tirés par les deux moteurs de 400 chevaux. Ils doublèrent plusieurs voiliers et continuèrent parallèlement au rivage à deux milles de la côte.

Au bout de dix minutes, le marin incurva la trajectoire de *l'Excalibur* vers un point à l'horizon, non loin de la côte.

— Voilà le *Stormy Weather*, annonça-t-il.

Ils en étaient encore à deux milles environ. En s'approchant, ils distinguèrent plus de détails. C'était un superbe ketch à la coque rouge sombre, fin, racé, dont les voiles étaient carguées, sauf un gigantesque spinaker noir à l'avant, à demi déployé, qui flottait dans le vent.

Malko saisit une paire de jumelles sur le tableau de bord et examina l'environnement. Le voilier était ancré à environ trois cents mètres de la côte.

L'Excalibur ralentit comme il arrivait sur le flanc du *Stormy Weather*, Aucune échelle de coupée en vue pour monter sur le voilier.

— Comment faites-vous d'habitude ? demanda Malko au marin.

— D'habitude, on m'attend, fit ce dernier.

L'Excalibur était presque immobile contre le flanc du ketch. Une tête coiffée d'une casquette surgit au-dessus d'eux, penchée au bastingage. Apparemment, le capitaine, un métis, d'après la couleur de sa peau.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? cria-t-il au marin.

— Ils m'ont forcé à venir, *Captain* ! répliqua le marin.

— Je veux voir Mrs Khasani, dit à son tour Malko, je suis un de ses amis.

— Votre nom ? aboya le capitaine.

— Prince Malko Linge.

— Attendez !

Il disparut. Le marin, fébrilement, jonglait avec ses défenses pour que les deux coques ne se cognent pas. Le capitaine revint.

— On ne vous connaît pas, dit-il. Foutez le camp. Tom, ramène-les.

Tom qui avait déjà goûté des deux gorilles, ne répondit pas et se tourna vers Malko.

On n'entendit plus que le clapotement de l'eau contre les deux coques et le claquement du spinaker noir.

— Qu'est-ce que vous voulez faire ? demanda prudemment Tom à Malko.

— Monter à bord.

Il inspecta la coque fine du voilier : beaucoup trop haute pour l'escalader. Grimper par la chaîne d'ancre à l'avant aurait été vraiment trop acrobatique. Il fallait trouver un hublot ouvert.

— Faites le tour du voilier, commanda Malko.

Docilement, Tom remit en route et obéit, frôlant la coque rouge sombre. En arrivant sur l'arrière, Malko aperçut une plate-forme en croisillons de bois, un peu au-dessus du niveau de la mer, qui devait servir aux gens qui se baignaient. De là, on pouvait facilement sauter sur le pont.

— Amarrez-vous ici, ordonna-t-il à Tom.

Le lourd *Excalibur* s'immobilisa contre le bois en grinçant, moteurs au ralenti. Tom jeta un cordage et Malko sauta le premier sur la plate-forme. Milton Brabeck l'imita aussitôt, suivi de Chris Jones. Seulement ce dernier glissa sur le bois humide, tenta en vain de se rattraper et plongea dans la mer avec un horrible juron, au milieu d'une gerbe d'éclaboussures ! Ivre de rage, il remonta à la surface et d'un

rétablissement puissant, reprit pied sur la plate-forme, trempé de la tête aux pieds. Son premier geste fut de sortir de son holster son 357 Magnum et de l'essuyer, sous les regards effarés de Tom. Pendant qu'il était en train de terminer, le capitaine apparut de nouveau juste au-dessus d'eux, et hurla, les traits convulsés de rage :

— Qu'est-ce que vous foutez ici ! Partez immédiatement ou je vais chercher un fusil !

Milton Brabeck, sans dire un mot, déplia soudain son mètre quatre-vingt-dix, se détendit comme un ressort, les bras au-dessus de la tête à la façon d'un joueur de basket. Ses mains crochèrent dans la chemise du capitaine penché sur le bastingage. Le gorille retomba sur la plate-forme, arrachant le capitaine du pont et le faisant passer par-dessus bord. Celui-ci effectua un court vol plané au-dessus de la tête des trois hommes et amerrit à plat ventre, dans une gerbe d'éclaboussures encore plus belle que celle de Chris Jones. Pendant quelques instants, on ne vit plus que sa casquette flottant sur l'eau, puis il remonta à la surface.

Pendant qu'il nageait, Milton Brabeck sauta en l'air de nouveau, attrapa le bastingage et se hissa sur le pont. Au moment où le capitaine s'accrochait à la plate-forme, Chris Jones braqua son 357 Magnum sur lui et conseilla gentiment :

— Pourquoi vous ne feriez pas deux ou trois fois le tour de ce bateau ?

Comme le capitaine ne bougeait pas, le pouce du gorille ramena en arrière le chien de son arme, ce qui fit un « clic » sinistre. Aussitôt, le capitaine s'éloigna, sous le regard de plus en plus paniqué de Tom. Milton Brabeck tendait déjà la main à Malko. En un clin d'œil, les trois hommes se retrouvèrent sur le pont du ketch. Les deux gorilles de parfaite humeur, mais Chris plutôt mal à l'aise avec ses vêtements lui collant au corps...

— Il faut trouver Sharnilar Khasani, dit Malko, nous ne sommes pas venus faire la guerre. Il suffirait d'un malentendu pour que cette escapade tourne mal.

L'avant leur était caché par les superstructures qui occupaient presque tout le pont. À travers des portes en glace, ils pouvaient apercevoir un luxueux salon. Tout à coup, Chris Jones leva la tête vers une échelle menant au sur-deck et manqua s'étouffer.

— Dites donc, la piraterie c'est pas dégueulasse !

Malko suivit son regard, découvrant une jeune créature bronzée comme une déesse, en train de descendre précautionneusement l'échelle, juchée sur des mules rouges assorties à son bikini minuscule. Ses longs cheveux noirs flottant au vent, les lunettes noires en forme d'ailes de papillon, le visage presque enfantin, avec un nez retroussé et une bouche épaisse, le sein ferme et arrogant, le ventre plat, en

faisaient une apparition de rêve.

Elle mit le pied sur le pont, se glissant entre les chaises longues avec un balancement harmonieux et provoquant de ses hanches étroites et découvrant soudain les trois hommes, s'arrêta net. Malko n'en croyait pas ses yeux. Pour une surprise, c'était une surprise ! C'était Mandy Brown, dite Mandy la Salope (14). Celle-ci avait dû le reconnaître à son tour. Jetant ses lunettes, elle se rua sur lui.

— Malko !

Sa bouche gourmande s'écrasa contre la sienne, ses seins bronzés s'incrustèrent contre sa chemise de voile et les bras noués sur la nuque de Malko, elle se lança dans un baiser qui aurait eu sa place aux Olympiades du sexe. Sous le regard réprobateur mais intéressé des deux gorilles, fascinés par la courbe délicate de sa chute de reins, tout ce qu'on pouvait apercevoir d'elle pour le moment.

Chris Jones éternua, dégoûté et lança :

— Moi, je crois que je vais me rebaigner.

Milton le poussa du coude.

— Tu te souviens, c'est celle d'Honolulu, La go-go-girl qui était avec Siegel.

Ils gardaient un souvenir mitigé de Mandy Brown, garce sans cœur et sans entrailles. Bien sûr, elle avait été l'alliée provisoire de Malko à Honolulu, découvrant même l'orgasme avec lui, mais son meilleur souvenir c'était sûrement les trois millions de dollars qu'il lui avait fait gagner.

Plaquée contre Malko, elle se frottait à lui avec une impudeur totale. Le capitaine émergea de l'arrière, carrément hystérique et s'arrêta à son tour, figé. Moitié à cause du spectacle, moitié à cause du 357 Magnum braqué sur lui par Chris Jones, avec un sourire vraiment cordial.

— On monte doucement, ordonna ce dernier et on s'allonge sur le pont, les mains sur la nuque. Sinon, boum-boum...

Malko, à demi asphyxié, venait enfin de s'arracher à la bouche pulpeuse de Mandy Brown.

— Comment tu m'as retrouvée ? demanda-t-elle. Merde alors !

— Je...

— Tu savais que j'étais divorcée d'avec mon émir(15) ? continua-t-elle. Il a été vachement chouette. Tu as vu ce qu'il m'a donné ?

Elle lui mit sous le nez un diamant qui aurait obturé un pipe-line... et lui cachait trois doigts de la main.

— Félicitations ! dit Malko.

Mandy le prit par la main et lui adressa une œillade effroyablement salope.

— Viens, je vais te faire visiter la maison. Qu'est-ce que je suis contente que tu sois là ! On s'emmerde à mourir sur ce rafiote. On n'y a

que des bonnes femmes. C'est pas mon truc.

Son truc à elle, c'étaient les diamants.

— C'est-à-dire... fit Malko.

Mandy sourit à Chris et Milton.

— Tes copains ? C'est rien, il y a deux autres nanas à bord, dont une petite qui est capable de les mettre à sec en une journée. Shaba, une Saoudienne.

Malko réussit à placer enfin un mot.

— Est-ce que Sharnilar est là ?

Mandy s'arrêta net, une lueur furieuse dans ses yeux noirs. Son sang-froid n'avait pas diminué. Il faut dire qu'une femme qui est la maîtresse d'un chef de la mafia et réussit à le faire assassiner en récupérant trois millions de dollars en petites coupures a de la ressource.

— Tu la connais ?

— Oui, dit Malko, je l'ai vue une fois...

— Tu ne vas pas me dire que c'est pour...

— Non, fit Malko. C'est du business. Je t'expliquerai.

Il savait pouvoir accorder une certaine confiance à Mandy Brown. Celle-ci glissa vers Chris Jones un regard à faire couler le *Titanic*.

— Dis donc, ton copain va prendre froid !

Il faisait environ trente degrés... Mandy se dirigea droit vers le gorille et mit sa petite main dans la sienne.

— On s'est déjà rencontrés, dit-elle de sa voix douce et vulgaire.

— *Yeah*, je crois bien, balbutia Chris Jones, rouge comme une tomate.

— Eh bien, je vais vous montrer où vous changer et vous donner un maillot sec. Et si vous avez le temps de regarder un petit vidéo-clip que j'ai fait, en buvant une bière glacée, il y a un grand canapé dans ma cabine.

Elle se tourna vers Malko.

— Tu sais que je fais du cinéma, maintenant ! J'ai tourné un film extra : *Californian Bitches* (16).

Il n'eut que le temps de lancer avant qu'elle disparaisse dans le salon :

— Où est Sharnilar ?

— La dernière fois que je l'ai vue, cria Mandy, elle se balançait sur le spinaker !

Chris Jones et elle s'enfoncèrent dans les entrailles du voilier. Milton Brabeck était tellement dégoûté qu'il faillit tirer séance tenante une balle dans la tête du capitaine.

— Qu'est-ce qu'on fait de celui-là ? demanda-t-il à Malko. On le remet dans la flotte ?

— Non, dit Malko. Qu'il vienne avec nous.

L'autre se releva, ne comprenant rien et ivre de rage.

Il tordit sa casquette trempée et s'avança vers Malko.

— Bon sang, qui êtes-vous ?

— Un ami de Mrs Khasani, dit Malko. Rassurez-vous, nous ne lui voulons aucun mal.

Il contourna le salon et se dirigea vers l'avant, apercevant au passage une jeune femme au teint mat rigoureusement nue allongée sur le sun-deck. Une énorme voile claquait au vent : le spinnaker attaché au mât d'artimon et laissé libre en bas. L'immense morceau de toile se balançait dans la brise, comme une gigantesque oriflamme noir, tranchant sur le bleu du ciel, Féérique. Quelqu'un s'était confectionné une sorte de balançoire en nouant les extrémités de deux cordages et suivait les mouvements de la voile, tantôt montant à une dizaine de mètres dans le ciel, tantôt plongeant dans la mer pour un bain improvisé.

Une femme, vêtue seulement d'un slip noir. Ses cheveux défaits volaient dans le vent, ce qui ajoutait encore au charme de la scène. Malko mit ses mains en porte-voix et appela :

— Sharnilar !

Pas de réponse : la femme était de dos et la brise emportait ses paroles. Elle s'enfonça dans une grande gerbe d'éclaboussures et remonta vers le ciel, face à la côte, les jambes tendues à l'horizontale, pour redescendre aussitôt, effleurant cette fois la surface de la mer. Milton Brabeck se pencha vers Malko.

— Vous voulez voir comment on coupe une corde avec une balle de 357 Magnum ?

— Ce ne serait pas gentil, dit Malko. Il vaut mieux attendre qu'elle ait fini de se balancer.

Il appela de nouveau, sans plus de résultat. Le capitaine, revenu à de meilleurs sentiments, proposa :

— Je vais chercher un porte-voix.

Il partit vers la passerelle de commandement. Malko se demandait comment Sharnilar allait le recevoir. La présence de Mandy, dans un sens, risquait de faciliter les choses. Comment l'ex-go-go-girl était-elle liée à la veuve de l'ayatollah ? Leur histoire ne devait pas être triste...

La jeune femme était tout près de lui, presque immobile dans le ciel. Il appela de nouveau :

— Sharnilar !

Elle descendit suivant une courbe gracieuse, effleura l'eau dans une grande gerbe d'éclaboussures et remonta vers le ciel. Soudain, elle sembla perdre l'équilibre au sommet de sa trajectoire et plongea en avant, tombant, dans l'eau la tête la première, tandis que les cordes nouées repartaient en arrière. Milton éclata de rire :

— Elle prend un drôle de bouillon !

Ça n'allait pas arranger son humeur. Malko regardait la silhouette flottant entre deux eaux. Le capitaine s'était éloigné pour aller prendre *l'Excalibur* et l'aider à remonter à bord. Étrangement, elle ne semblait pas pressée de revenir à la surface, ses grands cheveux flottant autour d'elle comme une auréole noire. Tout à coup, la mer prit une coloration bizarre. Il ne fallut qu'une seconde à Malko pour comprendre de quoi il s'agissait :

Du sang !

Il réalisa alors qu'au moment où la jeune femme était tombée il avait entendu dans le lointain quelque chose qui ressemblait à une détonation. On avait tiré sur elle de la côte distante de trois cents mètres environ ! Probablement avec un fusil à lunette...

— *God damn it !* grommela Milton à côté de lui.

Malko, d'un seul élan, plongea par-dessus le bastingage et s'enfonça dans l'eau. Il remonta tout près du corps et le saisit par le cou. La blessée avait le visage dans l'eau. Il aperçut dans le dos le trou de la sortie de la balle gros comme une petite assiette. Avec ça, elle ne pouvait être que morte.

Le ronflement de *l'Excalibur* lui fit tourner la tête.

Malko continua à soutenir le corps, tandis que le sang s'échappait à gros bouillons de la blessure.

Avant d'être commencée, sa mission se terminait. Personne ne récupérerait les documents secrets de l'ayatollah Khasani.

L'étrave de l'*Excalibur* s'immobilisa à quelques centimètres de la femme flottant, inanimée. Le capitaine se jeta aussitôt à l'eau pour venir en aide à Malko. Le sang bouillonnait, s'échappant avec d'affreuses bulles rosâtres. La mer découvrait sans cesse la blessure, révélant ses bords boursoufflés et déchirés.

Aidé par le capitaine, Malko parvint à tirer la femme jusqu'à l'arrière de l'*Excalibur*. En la retournant pour la hisser à bord, il eut un choc : la morte avait des traits grossiers, un nez en trompette et deux yeux sombres qui le fixaient sans le voir ! Celle qui venait de se faire assassiner n'était pas Sharnilar ! Il leva la tête vers le bastingage du voilier où était penché Milton Brabeck.

— Ce n'est pas elle ! cria Malko. Venez, on va essayer de retrouver celui qui a tiré.

Sans hésiter, Milton enjamba la rambarde et se laissa tomber, atterrissant dans l'*Excalibur* à quatre pattes et perdant son 357 Magnum sous le choc. Malko se glissa aux commandes et dit à Tom :

— Aidez le capitaine à ramener le corps au bateau.

À son tour, Tom se laissa tomber dans l'eau. Malko poussa en avant les deux manettes des gaz et l'*Excalibur* fit un bond en avant. En quelques secondes il eut atteint 35 nœuds, laissant derrière lui un sillage d'écume blanche.

— Où est Chris ? demanda Malko.

— Avec l'autre salope ! hurla Milton pour dominer le bruit du moteur. Je l'ai appelé, il n'a même pas répondu.

Au même moment, une gerbe d'eau jaillit tout près de l'étrave. Il sembla à Malko entendre le « craac » sourd d'un fusil de gros calibre. Milton Brabeck, accroché à l'un des sièges, tendit la main vers un énorme amoncellement de rochers culbutés les uns sur les autres. Sur cinq cents mètres, les blocs de granit interrompaient la plage, plongeant directement dans la mer dans un chaos lunaire.

— Ça vient de là-bas !

Malko dévia légèrement la courbe du *speed-boat* et accéléra encore. En moins de deux minutes, ils arrivèrent tout près des rochers. Il ralentit brutalement : c'était plein de coraux, puis zigzagua entre les pointes aiguës et parvint à une petite plage en bordure des rochers. Il redonna un coup de moteur pour venir échouer l'étrave de l'*Excalibur* dans le sable. Coupant le contact, il sauta à terre, suivi de Milton Brabeck. Ce dernier se pencha et arracha de son holster de cheville un petit colt « Deux Pouce » qu'il lui tendit.

— Tenez ! Ça vaut mieux que rien.

Ils arrivèrent au pied des rochers. L'ensemble était truffé de grottes, de passages, d'interstices, de pentes vertigineuses ; troué comme un gruyère !

Malko et Milton se glissèrent dans une crevasse formée par deux blocs de rochers inclinés l'un contre l'autre, pataugeant dans l'eau. Ils aboutirent dans un mini-lac souterrain peu profond, qui s'ouvrait lui-même sur la mer. On apercevait à quelques centimètres sous l'eau des coraux aigus. Seule issue : une pente à quarante-cinq degrés, presque lisse, et affreusement glissante. Ils s'y lancèrent, s'aidant de la moindre anfractuosité, collés à la paroi comme des mouches. C'était étonnant, on se serait cru en pleine ; montagne... Malko atteignit le sommet le premier, une arête rocheuse d'où il dominait une paroi dégringolant vers un autre petit lac intérieur.

Il était en train de redescendre de l'autre côté quand la détonation claqua.

« Craac ». Un bout de rocher sauta à quelques centimètres de lui. Milton, bras tendu, tira deux coups de feu, en direction de rocs noirs sur leur droite, et cria :

— Planquez-vous !

Malko n'avait pas le choix. Il se laissa rouler sur la pente rocheuse au risque de se rompre les vertèbres et atterrit dans une grande mare au fond de sable, sorte : de piscine naturelle. Deux balles, firent encore sauter des éclats de rocher, avant que Milton puisse à son tour franchir la crête et prendre le même chemin. Trempés, les deux hommes se regardèrent. Ils se trouvaient dans un entonnoir. Si leurs adversaires se postaient sur la crête – ce qui n'allait sûrement pas tarder – ils pouvaient les aligner comme au champ de tir... Soudain, Malko aperçut dans l'ombre un étroit boyau, au ras du sol, qui s'enfonçait dans les blocs rocheux. Il s'y engagea. Le boyau était minuscule, glacial, et très vite, il dut ramper, le dos écorché par les aspérités du roc.

— Ils sont derrière nous ! cria Milton.

Ça tournait au cauchemar. Le boyau s'élargit et de nouveau Malko déboucha dans une mare à l'air libre. Sa joie fut de courte durée. Il n'y avait pas de sortie, seulement des parois presque verticales. Infranchissables. Il aurait fallu être un insecte pour grimper...

— Retournons, dit Malko, c'est un cul-de-sac.

Au même moment, ils entendirent un coup de feu étouffé et une balle ricocha sur les rochers. Des chasseurs, ils étaient devenus gibier. Mieux armés, leurs adversaires n'hésitaient pas à les poursuivre. Au jugé, Milton tira dans le boyau. La détonation du 357 Magnum fut assourdissante dans cet espace étroit. Même s'ils parvenaient à interdire le boyau, on pouvait faire le tour et leur balancer une

grenade du haut de leur puits. Au mieux, ceux qu'ils avaient voulu poursuivre auraient tout le temps de filer.

Malko tenta l'escalade de la paroi la moins verticale mais dut renoncer immédiatement. Il aurait fallu avoir des ventouses aux pieds et aux mains. Les blocs de pierre colossaux semblaient prêts à les écraser. En pataugeant dans leur mare, il découvrit soudain sous la surface de l'eau une faille entre deux rochers.

Posant son « Deux Pouces », il plongea dans l'eau noire, parcourut deux ou trois mètres avant de remonter. À sa grande surprise, il émergea dans une grotte humide qui abritait un lac souterrain. Un peu de lumière filtrait d'un interstice entre deux rochers révélant un chemin souterrain s'enfonçant entre les rochers.

Une sortie possible !

Il alla chercher Milton, qui lui apprit que deux coups de fusil avaient été tirés du boyau...

— Essayons par ici, dit Malko, en récupérant son « Deux Pouces ».

Ils ignoraient où ils allaient aboutir. Ce pouvait être aussi un cul-de-sac.

De nouveau dans la grotte, Malko plongea dans le boyau, disparaissant sous le rocher et s'écorchant le dos au passage. L'eau était fraîche et il n'y voyait pas grand-chose. Le passage continuait, sous les rochers, sans qu'il en voie la fin. Ses poumons commençaient à souffrir. Tout en nageant, il essayait de calculer jusqu'où il pouvait aller avant de faire demi-tour. Maintenant, l'obscurité était totale. Brusquement, il réalisa qu'il ne pouvait plus revenir en arrière ! Jamais il n'aurait assez de souffle !

Il risquait de périr noyé comme un rat.

Sa seule chance : continuer et trouver une sortie.

De toutes ses forces, s'appuyant des mains sur le fond de sable, battant des pieds, il se faufila, laissant échapper un peu de l'air contenu dans ses poumons. Le sang cognant dans ses tempes, il dut ouvrir la bouche, sentit le goût de l'eau salée et se dit qu'il allait suffoquer.

Soudain, il aperçut une lueur devant lui. D'un effort désespéré, il se propulsa en avant, alors que sa bouche s'emplissait d'eau, et émergea à l'air libre !

Il n'eut pas le temps de regarder le paysage. Une énorme vague lui arriva en plein visage ; il toussa, s'étrangla, glissa sur le rocher et retomba dans l'eau. Dès le reflux, il put reprendre pied et s'accrocher au rocher humide. Il se trouvait face à la mer, ayant traversé tout le massif rocheux.

Il se retourna. Où était Milton ? Pourvu que l'Américain ait pu passer ! Derrière Malko la paroi rocheuse était en surplomb, ce qui le protégeait des regards de ses poursuivants éventuels. La mer se brisait

sur les rochers et les coraux. Au loin, devant, il apercevait la silhouette du *Stormy Weather*, où la femme venait d'être abattue devant ses yeux, et d'autres bateaux ancrés dans la baie. Toussant et crachant, il reprenait lentement son souffle, guettant le boyau souterrain. Il vit soudain des bulles apparaître et, peu après, Milton Brabeck surgit de l'eau, les yeux rouges comme un lapin russe. Plus large que Malko, le gorille n'avait plus que des lambeaux de chemisé et de pantalon. Lui aussi, la bouche ouverte, suffoquait ! Malko lui tendit la main et l'aida à prendre pied sur le rocher glissant. Les deux hommes restèrent là quelques instants, ne pensant plus qu'à respirer autre chose que de l'eau...

— Où sont-ils ? demanda enfin Malko.

— Je ne sais pas, fit Milton. Ils ont dû faire demi-tour, en voyant qu'on leur échappait.

Malko regarda les rochers imbriqués les uns dans les autres qui les entouraient. Sur le côté, il semblait y avoir un passage possible, en sautant de bloc en bloc.

— En montant par-là, nous aurons une vue d'ensemble, suggéra Malko. On peut peut-être encore les surprendre...

Ils avaient à peine repris leur souffle. Ils se lancèrent dans une escalade insensée, s'agrippant des pieds et des mains aux énormes rochers glissants, presque verticaux. En quelques instants, ils furent en sueur, de nouveau les poumons brûlants.

Malko, en venant dans les Caraïbes, n'avait pas imaginé que cela se terminerait par un numéro d'alpiniste... Plus il progressait, plus il avait une vue distincte du massif autour de lui, avec ses failles, ses arêtes, ses lacs intérieurs. Personne en vue, mais, dans ce labyrinthe, leurs adversaires pouvaient se trouver à quelques mètres d'eux en contrebas, invisibles, attendant leur heure. Une chose l'intriguait : Virgin Gorda était une île minuscule, donc, ils risquaient de se faire coincer. Ils devaient avoir un moyen de s'échapper : un bateau. Or, il ne voyait rien. Il s'arrêta, essoufflé. Soudain, son regard plongea dans une faille oblique.

Une tache de sable entre deux cavernes.

Une silhouette humaine traversa rapidement, un fusil à la main. Malko braqua son « Deux Pouces » et, au moment où une seconde silhouette apparaissait, fit feu. Il entendit un cri de douleur et l'homme disparut entre les rochers.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Milton, arrivant à sa hauteur.

— Ils sont en dessous de nous, dit Malko, il faut absolument les coincer, redescendons par là...

Leurs adversaires devaient se faufiler par le dédale de galeries et de grottes souterraines qui traversait les rochers. Malko et l'Américain se lancèrent dans une course éperdue sur les rochers, sautant comme des

cabris de bloc en bloc, pour arriver les premiers à la fin du massif. Fatalement, les tunnels aboutissaient tous sur la mer ou sur la plage.

Ils étaient presque parvenus à l'extrémité des rochers lorsqu'un grondement de moteur se fit entendre au-dessous d'eux. Cela venait de la face côté mer. Ils s'avancèrent le plus possible sur le surplomb et virent, soudain, un Zodiac noir jaillir des rochers, un peu sur leur gauche, filant vers le large ! Trois hommes étaient à bord, l'un aux commandes à l'arrière, un autre couché au fond du bateau, probablement celui touché par Malko. Le troisième tenait un fusil. Il aperçut Malko et Milton en même temps que ces derniers les voyaient, épaula aussitôt et tira. Le « craac » de la grosse carabine fit s'enfuir les fré gates ; et une balle ricocha en miaulant à plusieurs mètres. Malko et Milton n'essayèrent même pas de riposter, ils étaient trop loin. L'homme lâcha encore deux coups de fusil, dont les projectiles passèrent très loin.

Malko suivait des yeux le Zodiac, filant vers le sud.

— Où vont-ils, ces en culés ? demanda Milton qui rechargeait son 357 Magnum.

— Sûrement rejoindre un bateau plus grand, dit Malko. Ou une maison.

Le Zodiac n'était plus qu'un point minuscule lorsqu'il s'immobilisa, près d'un bateau blanc à l'ancre. À cette distance, il était impossible d'en distinguer aucun détail.

— Descendons, dit Malko, il faut identifier ce bateau.

Avec *l'Excalibur*, ils en avaient pour trois minutes à le rejoindre.

Les deux hommes s'élancèrent dans une course éperdue pour regagner la plage où ils avaient laissé *l'Excalibur*. Risquant dix fois de se rompre le cou, ils débouchèrent enfin sur la plage où ils avaient laissé le *speed-boat*. Ils s'arrêtèrent net avec une bordée de jurons : *l'Excalibur*, poussé par les vagues, s'était complètement ensablé !

* *

*

C'étaient les galères ! Une vingtaine de touristes de tous âges, réquisitionnés par Malko, rouges comme des écrevisses, poussaient et tiraient en cadence. Ils ne s'étaient pas attendus à un tel exercice... Malko ne quittait pas des yeux le bateau blanc dans le lointain. Il n'avait pas encore bougé, mais ce n'était sûrement qu'une question de minutes.

— Tous ensemble ! hurla Milton Brabeck.

Avec ses vêtements en loques, il était parfait. D'un ultime élan, les touristes, arc-boutés contre la lourde coque, parvinrent à amener l'arrière du *speed-boat* dans l'eau. Une vague fit le reste et *l'Excalibur* se

mit de nouveau à flotter, l'étrave encore dans le sable.

— Montez, je le tiens ! cria Milton Brabeck à Malko.

Malko grimpa sur le bateau. Pourvu que les hélices n'aient pas été abîmées. Une nouvelle vague arrivait, soulevant le bateau. Milton Brabeck, arc-bouté dans le sable, poussa de toutes ses forces et l'*Excalibur* se retrouva flottant entre les coraux, Milton accroché à sa proue.

Malko mit le contact et les deux moteurs rugirent. Trente secondes plus tard, ils fonçaient vers le large de toute la vitesse des quatre cents chevaux, laissant derrière eux un énorme sillage blanc.

— Regardez ! cria Milton. Il s'en va !

Effectivement, le bateau qu'ils surveillaient avait commencé à se déplacer.

— On va le rattraper, dit Malko.

L'*Excalibur* était plus rapide que n'importe quel yacht. Malko vérifia d'un coup d'œil le réservoir d'essence : plein. Le bateau blanc filait le long de la côte qui s'incurvait vers l'ouest, se terminant par un cap, mais ils allaient beaucoup plus vite que lui. Bien sûr, en cas d'abordage, ils risquaient de se trouver face à un armement qui surclasserait de loin leurs deux revolvers, mais l'objectif était d'identifier le bateau, pas de le prendre d'assaut...

Lui aussi fonçait à pleine vitesse, bien que moins rapide que l'*Excalibur*.

Malko calcula qu'en un quart d'heure ils l'auraient rattrapé. Il leva la tête et vit un énorme front d'orage noir arrivant droit sur eux, venant du Sir Francis Drake Channel. Soudain, l'*Excalibur* se mit à taper sur les vagues : La mer se levait.

Un des innombrables grains, courants en cette saison. Deux minutes plus tard, les premières gouttes de pluie les frappèrent. En un clin d'œil, ce fut le déluge ! Sur l'*Excalibur*, il n'y avait aucune protection. Le yacht blanc, au lieu de virer vers le nord, filait plein ouest vers l'île de Tortola. Ils s'étaient encore rapprochés et Malko put distinguer plus de détails : il devait mesurer cent pieds, paraissait ultra-moderne, avec ses deux dômes de communication par satellite.

Il accéléra encore et l'*Excalibur* gagna quelques mètres. La distance entre les deux bateaux diminuait sans arrêt. Le pont arrière demeurerait désert, comme si, sur le mystérieux yacht, personne ne se souciait de ses poursuivants.

La pluie redoublait, formant un mur gris, impressionnant. Malko et Milton se relayaient aux commandes, les yeux irrités par l'eau de mer, dégoulinant, jurant contre le temps. Tout à coup, la coque commença à vibrer sous des coups sourds, une vague énorme balaya la longue étrave, les arrosant ensuite et répandant une demi-tonne d'eau sur l'arrière. Ils venaient de sortir de la protection du Cap Colison et

devaient affronter la houle de Drake Channel. S'essuyant les yeux, Malko scruta l'arrière du yacht blanc ; il distinguait le tableau arrière où se trouvait le nom, mais sans pouvoir déchiffrer ce dernier. Il fallait encore gagner cent mètres...

Le yacht était beaucoup moins gêné par le mauvais temps. De nouvelles vagues déferlèrent sur l'avant, rebondissant sur le pare-brise et noyant Malko et Milton sous des trombes d'eau salée. La rage au cœur, Malko dut se résoudre à ralentir. La densité de la pluie était maintenant telle qu'il ne voyait plus à trente mètres. Il continua au jugé dans la même direction. Une vingtaine de minutes s'écoulèrent avant que la pluie ne commence à diminuer et la mer à se calmer. La visibilité s'améliora et permit enfin à Malko d'utiliser toute la puissance des moteurs. Il examina l'horizon. Ils se trouvaient au beau milieu du Drake Channel entre Virgin Gorda et Tortola : le yacht blanc avait disparu.

Devant eux, il distinguait la pointe extrême est de Tortola et derrière eux la côte déchiquetée de la grande île. Le yacht blanc pouvait être dissimulé dans une des innombrables criques, ou encore avoir continué tout droit vers St. John. Ou au contraire avoir changé de cap vers le nord, pour contourner Tortola et aller Dieu sait où. Il y avait des centaines d'îlots dans ce coin. Malko regarda ses jauges. À moitié déjà. *L'Excalibur* était gourmand. En continuant, il risquait la panne sèche.

Sans radio, c'était tenter le diable. La rage au cœur, il dut se résoudre à faire demi-tour vers Virgin Gorda. Le temps s'améliorait, le grain était passé. Lorsqu'ils arrivèrent en vue du *Stormy Weather*, le soleil brillait.

Chris Jones, le capitaine et deux marins les guettaient, penchés sur le bastingage arrière.

— Bon sang, où étiez-vous ? demanda Chris.

— Et toi ? fit Milton, furieux. Je t'ai appelé tout à l'heure.

Chris Jones vira à l'écarlate.

— Cette idiote avait caché la clef de la cabine... Elle ne voulait pas me la donner.

Le regard de Milton en dit plus long que n'importe quelle réponse.

Cette fois, il y avait une échelle de coupée.

— Les tueurs sont sur un bateau que nous avons poursuivi, expliqua Malko. Il a pu s'enfuir à cause du mauvais temps. Nous ne savons même pas son nom.

Ils se retrouvèrent sur le pont du *Stormy Weather*, trempés, épuisés et furieux. Le corps de la femme abattue reposait à l'avant, caché sous une couverture. Mandy Brown apparut, drapée dans un mini-kimono pousse-au-viol, visiblement ravie de son tête-à-tête avec Chris Jones. Elle s'avança vers Malko et remarqua :

— C'est marrant, chaque fois que je te vois, il y a des gens qui s'entre-tuent.

Malko n'eut pas le temps de répondre à cette observation pleine de justesse. Une voix glaciale demanda derrière lui :

Qu'est-ce que vous êtes venu faire sur ce bateau ?

Il se retourna. Une femme venait de sortir du salon. Somptueuse. De longs cheveux noirs cascasant sur ses épaules, vêtue uniquement d'un slip de maillot doré qui paraissait souligner son sexe plus que le cacher, la peau brune, lisse et sans le moindre coup de soleil, les seins pleins et fermes, des jambes à n'en plus finir. Le visage était celui d'une cover-girl « top model » avec sa bouche épaisse, le nez fin et les hautes pommettes. Même le carré noir oblitérant l'œil gauche, tenu par un fin cordon doré, n'arrivait pas à l'enlaidir.

Le regard de Malko s'abaissa sur sa main droite.

Elle tenait un pistolet Beretta 92 entièrement plaqué or, braqué sur lui et l'expression de son œil unique d'un bleu cobalt sublime n'avait rien de tendre. Leurs regards se croisèrent quelques secondes et Sharnilar Khasani ajouta sur le même ton :

— Je vous donne une minute pour décamper. Ensuite, je vous mets une balle dans la tête.

CHAPITRE VII

Malko demeura aussi immobile qu'une statue, essayant d'évaluer le risque représenté par la ravissante jeune femme. Il chercha à croiser le regard de son œil unique. Il y lut une fureur authentique. Mais au moins elle le regardait. L'expérience lui avait appris que les gens qui s'apprêtent à tuer fixent plutôt l'endroit qu'ils veulent atteindre. Ce n'était toutefois qu'à moitié rassurant. Sharnilar Khasani était visiblement à bout de nerfs.

Les vibrations de sa voix, un peu trop aiguës, inquiétantes, le révélaient. Le cran de sûreté du Beretta était relevé, le chien armé et son index posé sur la détente. Il suffisait d'une toute petite pression pour qu'il reçoive huit grammes de plomb en pleine poitrine. Après ce qui venait de se passer, Sharnilar ne devait pas s'encombrer outre mesure de formalisme.

Tout le monde était figé.

— Je suis ici pour vous protéger, dit Malko d'une voix égale, à la demande des autorités américaines. D'ailleurs, ces deux hommes, que vous connaissez, sont ses...

— Foutez le camp ! ordonna sèchement Sharnilar Khasani.

Malko jeta un coup d'œil vers Chris Jones. Le gorille avait posé son pied droit sur un filin d'acier renforçant le bastingage, les doigts à quelques centimètres du petit holster qu'il portait accroché à la cheville. Sans le savoir, Sharnilar Khasani était en grand danger. Une chose intriguait Malko. Pourquoi la jeune femme le recevait-elle de cette façon ?

Courageusement, Mandy Brown s'interposa entre eux.

— Shamie, dit-elle, je le connais, c'est un ami et un type OK.

De la main gauche, Sharnilar l'écarta sans douceur et sans dévier son arme d'un centimètre.

— Toi, ne te mêle pas de ça ou pars avec lui, jeta-t-elle.

Dépitée, Mandy se tut Malko ne voyait plus comment sortir de cette situation idiote et dangereuse.

— Sharnilar, dit-il, nous nous sommes déjà rencontrés au Bal de la Croix-Rouge, à Monte-Carlo.

Vous étiez avec un de vos amis italiens. Vous en souvenez-vous ? J'avais eu à l'époque très envie de vous parler, mais c'était impossible.

Il aperçut une lueur de désarroi dans l'œil bleu cobalt. Troublée par le meurtre de son amie, Sharnilar n'avait pas reconnu Malko ! Le désarroi fit place à l'étonnement, puis son regard se réchauffa et elle demanda d'une voix incrédule :

— Comment ? C'était vous le prince autrichien qui...

— C'était moi, confirma Malko.

— Mais que faites-vous avec ces...

Elle se retint, mais le qualificatif destiné aux deux gorilles n'était sûrement pas tendre. Le capitaine avait dû exhaler sa rancœur.

— Ces hommes sont des alliés fidèles, expliqua Malko, et ils sont venus afin de vous assurer une protection efficace. Ce qui s'est passé tout à l'heure prouve simplement que l'ultimatum que vous avez reçu au téléphone était sérieux.

— L'ultimatum ?

Le pistolet s'abaissa un tout petit peu.

— On veut me faire chanter, oui ! Vos amis américains. C'est eux qui ont tout manigancé. Et moi qui, naïvement, avais demandé une protection au FBI ! Ils n'ont rien fait à Hudson Street. Ils m'ont laissé massacrer. Et maintenant, juste au moment où vous arrivez, comme par hasard, on assassine une amie à moi.

Elle était incontestablement sincère. Horrifié, Malko comprit qu'elle le considérait comme un complice de ceux qui avaient abattu son amie. Un comble.

— Ce que vous dites est aberrant, dit-il. Je n'ai pu venir plus tôt pour empêcher ce meurtre et nous avons poursuivi les tueurs. Sans le mauvais temps, je les aurais rattrapés. Ceux qui vous traquent n'ont rien à voir avec l'Amérique.

Silence. Sharnilar Khasani semblait hésiter. Mandy revint à l'assaut.

— Je le connais, répéta-t-elle. Les deux autres aussi. C'est des mecs OK. Tu peux le croire.

Les épaules de Sharnilar s'affaissèrent légèrement. Le gros de la tension était passé. Son bras tenant le pistolet s'abaissa.

— Très bien, dit-elle d'une voix lasse. Venez-vous expliquer.

Son pistolet toujours à bout de bras, elle rentra dans le lounge. Seul, Malko la suivit jusqu'à un grand canapé blanc en U où elle se laissa tomber. Elle posa le pistolet sur un écrin de velours, lui-même enfermé dans une boîte de cristal. Puis elle alluma une cigarette prise dans une splendide boîte de malachite aux coins d'or massif.

— Où avez-vous trouvé ce pistolet ? demanda Malko pour détendre l'atmosphère.

— Chez Bijan, dit-elle. C'est moins laid qu'une arme ordinaire et ça coûte seulement dix mille dollars.

Pour ce prix-là, elle aurait pu avoir un cargo de Kalachnikov chez n'importe quel bon marchand ; d'armes. Mais Bijan était la boutique la plus chère du monde.

— Commençons par le commencement, dit Malko. Qui était cette femme ?

— Une amie à moi, Norma Dyer, expliqua Sharnilar, la voix fêlée par l'émotion. Elle a pris ma place sur le spinaker, mais je suis

certaine que celui qui a tiré ne s'est pas trompé. Il voulait seulement me terrifier.

— Vous voulez dire qu'ils ont froidement tué cette femme, simplement pour vous intimider ?

Brutalement, Sharnilar Khasani souleva le carré noir recouvrant son œil gauche et ce que Malko aperçut dessous lui donna la nausée.

— Et ça, ce n'était pas de l'intimidation ? Ce jour-là, vos amis se sont surpassés.

— Mes amis ?

— Enfin, les Américains.

Un steward en livrée blanche apparut et leur demanda ce qu'ils voulaient boire. Malko réclama une vodka et Sharnilar un cognac. Le steward apporta une bouteille de Gaston de Lagrange et un verre ballon portant en lettres d'or les initiales de Sharnilar. La jeune femme ne laissa même pas au cognac le temps de se réchauffer et vida son verre d'un coup. Sacrilège. Déjà elle le remplissait de nouveau. Cette fois, elle prit son verre entre ses mains et demanda :

— D'abord, qui êtes-vous ?

Malko se permit un léger sourire.

— Vous le savez. Vous l'aviez demandé à nos voisins de table à Monte-Carlo. Le prince Malko Linge.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Que faites-vous ici ? À quel titre ?

— Je collabore parfois avec certains Services américains, expliqua Malko. On m'a demandé de vous contacter.

L'œil bleu cobalt se minéralisa. Glacial. Figé d'un seul coup.

— C'est pour cela que vous me regardiez de cette façon à Monte-Carlo ?

— Je ne savais pas alors qui vous étiez, dit-il sincèrement. Je vous ai trouvée extrêmement belle. Et je n'ai pas changé d'avis, ajouta-t-il avec son sourire le plus ravageur.

— Merci, fit-elle sèchement. Autrement dit, vous aviez envie de coucher avec moi. Mais ce n'est pas le moment. Surtout pas avec un émissaire des Américains.

De nouveau elle vida son verre. Le steward s'était éclipsé et Malko lui versa une solide dose de Gaston de Lagrange. Les longues mains de Sharnilar tremblaient un peu.

— Pourquoi êtes-vous persuadée que les Américains sont responsables de ce qui vous arrive ? demanda-t-il ensuite.

Sharnilar posa violemment son verre, renversant un peu de Gaston de Lagrange, de nouveau virulente :

— Mais c'est évident !

— Pas vraiment, contra Malko. Ce sont les Iraniens que votre mari a escroqués, pas les Américains.

— Exact, reconnu-elle. Depuis des mois, je suis en butte à leur harcèlement et à leurs menaces. Les coups de téléphone, les lettres anonymes, les messages transmis par des amis communs. Seulement, ils n'ont jamais *rien fait*.

— Ils ont pu changer de tactique, objecta Malko.

Elle lui jeta un regard plein de commisération.

— Lorsque je suis arrivée à New York, j'ai reçu une invitation bizarre. Un homme qui se disait haut fonctionnaire du State Department et voulait m'entretenir d'une affaire grave. J'ai accepté de déjeuner avec lui. Il m'a expliqué que le gouvernement américain souhaitait entrer discrètement en possession des documents laissés par mon mari. Que si j'acceptais de les lui remettre, la police américaine me garantirait contre toute représailles éventuelle des Iraniens. Que je pourrais avoir un passeport américain, en même temps que la reconnaissance éternelle du gouvernement... *All that bullshit*(17) !

— Et alors ?

— J'ai dit que j'avais besoin de réfléchir. Cet homme m'a promis qu'en attendant, il me ferait protéger par le FBI. Effectivement, depuis ce jour, j'ai souvent remarqué des gens qui me suivaient. Des Américains.

— Et cet homme, vous l'avez revu ?

— J'ai voulu lui téléphoner, au numéro qu'il m'avait donné. Personne ne le connaissait. C'est lui qui m'a rappelée, continua-t-elle. Je lui ai dit que je n'avais pas l'intention de collaborer avec lui.

— Pourquoi ?

— Parce que je sais très bien qu'ils auraient exploité ces documents et que les Iraniens seraient devenus fous furieux... C'est eux qui m'auraient tuée. Là-dessus, huit jours plus tard, je suis victime de l'agression que vous savez... Vous ne trouvez pas que c'est une coïncidence bizarre ? D'autant que j'étais censée être protégée par le FBI ?

Sa voix virait vers l'aigu. D'un geste machinal et pathétique, elle remit en place son carré noir qui avait un peu bougé.

— Un agent du FBI a été tué, fit remarquer Malko.

Sharnilar haussa les épaules.

— *Bullshit* ! Ils l'ont sacrifié pour donner le change.

Malko se reversa un peu de vodka, perplexe et furieux. Ses petits camarades de la CIA s'étaient bien gardés de lui parler de leur visite à la pulpeuse veuve de l'ayatollah... et de leur proposition. On lui avait refilé une fois de plus une histoire déjà pourrie au départ... Cependant, il connaissait quand même assez la CIA pour savoir que Hudson Street, ce n'était pas eux.

— J'ai eu connaissance de l'enquête, dit-il. Les hommes qui vous ont attaquée étaient incontestablement iraniens. Ils ont été identifiés

comme des partisans de Khomeiny. Un Iranien réfugié à New York l'a confirmé.

Sharnilar eut une mimique sceptique.

— Je sais tout cela, dit-elle. Mais les Américains peuvent les avoir retournés. J'ai de bonnes raisons de croire que c'est le cas...

Une musique bruyante éclata sur le pont. Ce devait être Mandy en train de dépraver les gorilles ; le vent était tombé et un soleil rougeoyant inondait le lounge d'une lumière chaude. Le luxe inouï de ce voilier inclinait au farniente et à l'amour. Malko détailla Sharnilar, les cuisses croisées, le buste droit, semblant oublier qu'elle était pratiquement nue. C'était vraiment une superbe femelle, même avec sa mutilation. Elle intercepta son regard et son œil bleu cobalt s'adoucit.

— Vous ne me croyez pas ! dit-elle. Alors, je vais vous révéler quelque chose. Depuis la mort de mon mari, je suis restée en contact avec Téhéran grâce à des intermédiaires sûrs. Après l'attaque dont j'ai été victime à New York, et l'ultimatum qui a suivi, j'ai fait dire à l'ayatollah Khomeiny que ses manœuvres risquaient d'avoir l'effet contraire à celui qu'il souhaitait. Il m'a fait parvenir un message assurant qu'il n'était pour rien dans cet attentat. Certes, il souhaitait que je rende l'argent dérobé à la Révolution, mais il n'avait jamais envoyé un commando de tueurs à mes trousses...

— Lui et Kadhafi mentent comme ils respirent.

— Peut-être, dit-elle, mais je ne crois pas.

La lumière baissait. Bientôt, il ferait nuit.

— La seule façon de trancher ce différend, dit Malko, est de retrouver ces tueurs. Je pense qu'ils reviendront. Acceptez-vous que je reste à bord avec mes amis et que nous tentions de nous en emparer s'ils récidivent ?

De nouveau, elle se durcit.

— Que voulez-vous en échange ?

— Rien, dit-il. Vous protéger. Plus tard, lorsque vous serez convaincue de ma bonne foi, nous reprendrons la discussion.

Sharnilar eut un rire sans joie.

— Au moins, vous êtes franc ! Mais je ne partagerai pas mes secrets. Restez quand même. Je crois que notre amie Mandy est très désireuse de vous revoir...

— Je souhaite que vous ne retourniez pas à *Little Dix Bay*, dit Malko. Ici, il est plus facile de vous protéger. Pouvez-vous envoyer *l'Excalibur* prendre nos bagages et ce dont vous pouvez avoir besoin ?

— Si vous voulez, dit-elle. Il faut aussi prévenir la police pour Norma.

— Mes amis vont s'en occuper avec le capitaine, dit Malko. Pour l'instant, allez-vous reposer.

Sharnilar se leva. Elle semblait plus détendue.

— Nous dînons dans deux heures, dit-elle. Tenue *casual*. Je vous présenterai une autre de mes amies, Shaba.

— Je crois l'avoir aperçue, dit Malko. Elle prenait un bain de soleil.

— Nue, compléta Sharnilar. Elle se défoule. À tout à l'heure.

Elle prit son verre, la bouteille de Gaston de Lagrange et plongea dans les entrailles du ketch, observée par Malko. Sa chute de reins était aussi somptueuse que dans son souvenir. Entre ces trois splendides créatures et la mort qui rôdait, la croisière sur le *Stormy Weather* risquait de ne pas être triste.

* *

*

Deux grands candélabres à cinq branches, placés sur une table en face de la banquette en U, éclairaient le lounge.

Chris Jones et Milton Brabeck étaient en train d'attaquer leur seconde bouteille de J & B. Il avait fallu les violer pour qu'ils abandonnent leur veille sur le pont, après leur avoir juré que les marins du *Stormy Weather* les préviendraient de toute approche d'embarcation suspecte. L'échelle de coupée avait été relevée, ainsi que la plate-forme de l'arrière, et il aurait fallu des grappins pour monter à bord. Une pleine lune superbe éclairait les eaux calmes de Taylor's Bay, presque comme en plein jour. Au loin, on voyait scintiller les lumières de Virgin Gorda. Une vedette de la police était venue chercher le corps de Norma Dyer qui reposait maintenant à la morgue de l'hôpital de Virgin Gorda. Grâce à un opportun coup de fil du FBI à la police de l'île, celle-ci n'avait pas été trop curieuse, dépassée par ce meurtre brutal.

Sharnilar Khasani se tourna vers Malko, son verre en vermeil rempli de Dom Pérignon, et lança :

— À nos retrouvailles !

Malko choqua son verre avec le sien. Toute sa tension due au drame de l'après-midi s'était évanouie et elle resplendissait dans une curieuse tenue : un haut en soie accroché aux bouts de ses seins et un short de boxeur en soie également, de la couleur de son œil, tenu à la taille par une large ceinture élastique. Ses jambes n'en paraissaient que plus longues, cuivrées, un vrai délice.

Quant à Mandy Brown, à la droite de Malko, elle s'était coulée dans un « gant » de fausse panthère savamment effiloché du bas, qui semblait peint sur elle, moulant ses fesses rondes avec une emphase qui plongeait Chris Jones dans un vague-à-l'âme profond. Malko sentait la cuisse de Mandy se presser sournoisement contre la sienne, ce qui n'empêchait pas la jeune femme de laisser traîner une main sur

les genoux de Chris Jones.

Il y avait une place vide entre celui-ci et Milton.

— Shaba est encore en retard, lança Mandy.

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'une tête brune émergea de l'escalier menant aux cabines. Suivi d'un visage nettement arabe, de grands yeux noirs, une bouche épaisse et une tenue insensée : un « body » tout en paillettes noires, avec un balconnet offrant une énorme poitrine laiteuse et moulant de l'autre côté une croupe callipyge incroyablement cambrée. Pratiquement à chaque doigt de ses mains potelées, il y avait une bague. Shaba dut se lover contre Milton Brabeck pour s'asseoir, laissant quelques paillettes au passage. À côté de lui, elle paraissait minuscule. À voir l'expression de l'Américain, il était prêt à arracher le reste des paillettes avec ses dents... Shaba promena un regard trouble sur les convives et dit d'une voix de petite fille, écartant ses lèvres épaisses sur des dents de cannibale, dans un sourire désarmant :

— *I am sorry, I am late*(18).

À chaque inspiration, sa poitrine semblait prête à jaillir des paillettes. Elle posa ses yeux noirs sur Malko et il eut l'impression d'être nu.

— J'ai connu Shaba à Londres, expliqua Sharnilar. Elle est Saoudienne. Son père l'avait envoyée à Londres où elle a rencontré un Anglais qu'elle voulait épouser. Son père ne voulait pas. Il lui a ordonné de retourner dans son pays et elle a refusé. Alors, les hommes de son père ont attiré son fiancé en Arabie Saoudite et l'ont décapité...

Décidément, c'était le bateau des veuves. Ce rappel tragique ne semblait pas troubler Shaba qui s'était jetée goulûment sur son soufflé. Malko devait faire un sérieux effort pour se rappeler qu'il était en mission et qu'il avait failli mourir quelques heures plus tôt. Entre ces trois ravissantes, les deux stewards, le raffinement du bord et le clair de lune romantique, c'était dur de revenir à la réalité.

— Shaba va vivre à New York avec moi, annonça Mandy. Elle est comme moi, elle en a ras le bol des Arabes...

Ingrate. C'était en partie grâce à son cheikh abudhabien que Mandy roulait sur l'or.

Époustouffés, les deux gorilles ne savaient plus où donner des yeux. À chaque mouvement de Sharnilar, ils retenaient leur souffle, s'attendant à ce que son haut se décroche de ses seins. Milton Brabeck avait beaucoup de mal à trouver son assiette, le regard rivé sur les deux globes laiteux de Shaba. Mandy, chaque fois qu'elle se tournait vers Chris, arborait une telle expression que l'Américain devenait pivoine. Ce n'était pas « baise-moi » qu'elle avait écrit sur le front, mais « baise-moi tout de suite ». Quant à ses mains, c'était une honte ce qu'elle faisait avec.

Milton Brabeck bénéficiait d'un peu plus de calme. Pourtant, la princesse saoudienne semblait tout aussi passionnée avec son petit mufler animal, écrasé, sensuel, complété par sa grosse bouche. Ses grands yeux ombragés d'immenses cils glissaient des regards obliques, carrément provocants, vers son voisin.

Étrange atmosphère.

Le dîner continua, servi impeccablement par les deux stewards silencieux. Mandy babillait pour six, mais les deux gorilles commençaient à dodeliner de la tête, habitués à se coucher avec les poules.

Sharnilar n'arrêtait pas de boire du Dom Pérignon, imitée par Mandy. Comme si les deux femmes avaient vraiment voulu se laver le cerveau. Plus la soirée avançait, plus l'atmosphère se chargeait d'érotisme. Malko ne pouvait s'empêcher d'être fasciné par les longues cuisses de sa voisine. Shaba ondulait sur place, faisant trembler ses pulpeux seins blancs, au rythme d'un reggae sortant de haut-parleurs invisibles. À peine le café servi, les stewards avaient disparu. C'était une ambiance que Malko connaissait bien : une sorte d'exorcisme contre la mort qui rôdait.

Une pensée ne le quittait pas : où se trouvaient maintenant les assassins de Norma Dyer ?

Sharnilar se tourna vers lui.

— J'ai envie de bouger, dit-elle, prenons l'*Excalibur* et allons faire un tour.

— Ce peut être risqué, objecta Malko.

Elle haussa les épaules.

— Eh bien, j'irai toute seule.

On était reparti pour des problèmes...

CHAPITRE VIII

Milton Brabeck se leva, suivi par le sourire languissant de Shaba.

— On va avec vous.

— Il n'en est pas question, fit sèchement Sharnilar. Je suis encore libre de faire ce que je veux.

D'un regard, Malko fit comprendre au gorille qu'il ne fallait pas insister. C'était à lui de contrôler la situation. Involontairement, Mandy vint à son secours. Elle se dressa, prit Chris Jones par la main et annonça :

— Venez tous les deux, je vais vous montrer vos cabines.

Chris et Milton disparurent dans l'escalier menant aux cabines, derrière la jeune Américaine.

— Mandy est toujours aussi étincelante, remarqua Malko.

— Je trouve qu'elle manque de goût.

Sharnilar semblait de nouveau, nerveuse, un pied posé sur la banquette, sa position mettant en valeur une cuisse somptueuse à la peau mate. Malko sentait que la tension pouvait remonter brutalement et se terminer par un affrontement qu'il ne souhaitait pas.

Sharnilar vida encore un verre de Dom Pérignon, puis saisit le Beretta plaqué or et se leva. Son attitude détendue pendant le dîner n'avait été qu'une façade. Sous le regard trouble de Shaba, ils gagnèrent l'arrière. La lune brillante et les étoiles innombrables semblèrent apaiser Sharnilar. Appuyée au bastingage, elle remarqua avec un peu d'ironie :

— J'ai l'impression que mon amie Shaba vous trouve à son goût. Elle a laissé un souvenir impérissable à tous ceux qu'elle a mis dans son lit.

Une voix dans la pénombre demanda tout à coup :

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu parles de moi ?

Shaba les avait suivis, presque invisible dans la pénombre avec ses paillettes noires.

— Je disais que tu avais les plus beaux yeux du monde, précisa Sharnilar.

La jeune Saoudienne eut un rire ravi puis s'éloigna vers l'avant du bateau.

— Elle va retrouver son amant, dit Sharnilar à voix basse, dès qu'elle eut disparu. Le cuisinier. Chaque fois qu'ils font l'amour, on l'entend crier de plaisir jusqu'à St-Thomas. Un jour où elle avait bu, elle m'a avoué qu'elle avait toujours rêvé de se faire transpercer par un membre de dix pouces...

Cette ambiance surchargée d'érotisme contrastait tellement avec le

drame de l'après-midi que Malko se demandait s'il n'avait pas changé de bateau.

La silhouette d'un marin armé d'un fusil se détacha un moment sur le ciel clair pour lui rappeler la réalité.

— J'ai envie de bouger, répéta Sharnilar.

Elle se pencha sur l'arrière où était amarré l'*Excalibur*, y jeta le pistolet, enjamba le bastingage et sauta dans le *speed-boat*. Pas question de la laisser partir seule. Malko bondit à son tour, au moment où elle mettait les moteurs en route.

Les amarres détachées, ils filèrent à petite vitesse vers la côte. La température était délicieuse et la mer d'huile. Ils aboutirent dans une crique déserte bordée de palétuviers aux racines torturées, sans une habitation. Une mince bande de sable luisait dans la pénombre. Sharnilar arrêta les moteurs et Malko jeta aussitôt l'ancre. Le silence retomba, absolu. La jeune femme, assise sur son siège, les pieds sur le tableau de bord, leva le visage vers le ciel.

— Quelle beauté, murmura-t-elle.

— Parlez-moi un peu de vous, demanda Malko.

Dans l'ombre, le carré noir couvrant la mutilation de Sharnilar était moins visible. Quelle horreur d'avoir défiguré une aussi jolie femme.

— Oh, mon histoire est simple, dit-elle. Je suppose que vous savez comment j'ai connu Hussein Khasani. D'abord il ne m'a pas plu avec sa barbe. Il était si insistant que j'ai accepté de sortir avec lui. Il a commencé à m'offrir des bijoux incroyables. Je me demandais où il prenait l'argent. En plus, il ne me demandait même pas de coucher avec lui !

« Un jour, il m'a avoué qu'il avait détourné de l'argent appartenant à son gouvernement pour me gâter et que Khomeiny avait envoyé des tueurs pour l'exécuter. Il fallait que je le cache. Comment me dérober après ce qu'il avait fait ? D'ailleurs, il était très correct. Pendant plusieurs jours, il a dormi par terre sur un tapis. Bien sûr, une nuit, j'ai craqué, je le trouvais touchant. Ensuite, ce fut insensé ! Il aurait fait n'importe quoi pour me faire plaisir, sauf couper sa barbe... Finalement, il a décidé de retourner en Iran pour demander le pardon de l'ayatollah en lui disant que j'étais prête à l'épouser et de me convertir à la religion musulmane.

— Et vous l'avez fait ?

Sharnilar haussa les épaules.

— Pourquoi pas ? J'étais athée et cela lui faisait tellement plaisir.

Un bateau traversa la baie, troublant le silence. On pouvait voir ses feux mais il ne venait pas vers eux. La mer clapotait doucement dans les palétuviers. Sharnilar continua de la même voix calme :

— Plus tard, nous sommes allés à Téhéran et nous avons eu droit à une bénédiction de Khomeiny. Puis, nous nous sommes installés à

Londres. Hussein voyageait tout le temps et gagnait de plus en plus d'argent. Moi, je n'osais plus retourner en Iran, à cause des récits atroces qui en filtraient. Puis un jour, il m'a demandé de louer un coffre dans une banque en grand secret et d'y mettre des papiers qu'il me donnerait. Je suis partie pour Zurich et j'ai arrangé cela.

— Cela ne vous effrayait pas ?

— Si, mais je n'avais pas le choix. Un peu plus tard Hussein m'a annoncé sous le sceau du secret qu'il avait décidé de quitter l'Iran définitivement.

— Pourquoi ?

Elle hésita un peu avant d'avouer :

— Nous vivions avec trop d'argent pour que ce soit normal... Il m'a appris ce jour-là qu'il avait monté un coup énorme qui nous permettrait de vivre somptueusement le restant de nos jours... Je devais collaborer. J'ai ouvert des *comptes* dans plusieurs banques et j'ai attendu.

— Vous n'aviez pas peur que cela se termine mal ?

— Hussein m'avait expliqué que les documents qu'il possédait empêcheraient Khomeiny d'être trop méchant à son égard.

Escroc et maître chanteur... Un ange passa et s'enfuit, épouvanté de tant de noirceur chez un ministre du culte...

— Et alors ? demanda Malko.

— Tout s'est passé comme il avait dit, seulement, il y a eu un grain de sable. La bombe de Téhéran.

— Et vous vous êtes retrouvée à la tête de deux cent quarante millions de dollars, conclut Malko.

Rien qu'avec les intérêts, elle pouvait se permettre de dépenser deux milliards de centimes par mois. Même avec des goûts dispendieux, c'était dur à épuiser.

Le jeune ayatollah avait bien monté son coup. Escroquerie protégée par un chantage. Ça aurait dû fonctionner. Le destin en avait décidé autrement. Faisant de Sharnilar une veuve en or massif, avec évidemment quelques problèmes.

La Révolution iranienne n'avait pas fait que des malheureux.

— Au moins, soupira Sharnilar, cet argent n'a pas servi à la guerre...

Au fond, c'était une pacifiste convaincue...

Un pélican au vol lourd passa au-dessus d'eux et se posa un peu plus loin. Le silence se prolongea, la jeune femme semblait perdue dans ses pensées.

— J'ai envie d'aller très vite, dit-elle soudain.

— Je vais conduire, proposa Malko.

Il s'approcha de son siège au moment où elle s'en laissait glisser. Sans vraiment l'avoir voulu, ils se retrouvèrent coincés entre le siège

pivotant et le tableau de bord, leurs deux corps étroitement imbriqués l'un dans l'autre...

Le très léger balancement de l'*Excalibur* acheva de les souder. Malko sentit contre l'alpaga de son pantalon la tiédeur des cuisses de la jeune femme.

Cela dura quelques secondes, pendant lesquelles ils ne dirent rien. Malko eut l'impression qu'on lui chauffait tout le corps avec une résistance électrique. Les bras ballants, Sharnilar le fixait de son œil unique. Il faisait trop sombre pour qu'il voit son expression. Il n'eut qu'à avancer une main, la passer dans son dos pour que ses seins viennent s'écraser contre sa chemise de voile. D'une voix un peu altérée, Sharnilar dit :

— Laissez-moi.

Ils étaient collés l'un à l'autre des genoux aux épaules. Elle respira profondément et ses seins pesèrent encore plus contre lui. Il l'embrassa, mais ses lèvres étaient froides et molles.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que vous me plaisez ? demanda-t-elle, d'un ton plein d'agressivité. Lâchez-moi.

— Je ne crois rien, dit Malko. J'éprouve en ce moment quelque chose de très agréable.

— C'est tout cet argent qui vous excite ? lança Sharnilar d'une voix acide.

Le silence qui suivit ne dura qu'une fraction de seconde. Le bras de Malko se détendit et sa main droite claqua sur la joue de Sharnilar. Il s'écarta un peu.

— Rentrons, dit-il.

Sharnilar perdit d'un coup son immobilité. Sans un mot, elle se coula contre lui, ses bras se nouèrent autour de son cou et sa langue s'enroula autour de la sienne. En un temps très court, elle lui montra qu'elle n'avait rien à envier à Mandy Brown. Ses hanches s'agitaient doucement contre lui et elle semblait ne plus avoir d'os tant elle épousait les formes de son corps, toujours coincé entre le siège et le tableau de bord. Un serpent parfumé et chaud. Elle glissa une main entre eux, découvrant avec un plaisir visible ce qu'elle avait semblé ignorer jusqu'alors. Sous le satin de la culotte de boxe, Malko trouva une peau soyeuse et une moiteur qui ne laissait aucun doute sur ce que Sharnilar éprouvait. L'*Excalibur* tourna sur son ancre, la lune éclaira le visage de Sharnilar et Malko lut dans son œil ce qu'Alexandra avait crû discerner quelques mois plus tôt... Il fit pivoter le siège capitonné, et d'elle-même, Sharnilar s'y hissa, levant les jambes pour caler ses pieds sur le tableau de bord. Malko n'eut qu'à écarter le satin bleu pour s'enfoncer en elle d'un seul coup de reins. Sharnilar gémit. Elle se mit à aller et venir à toute vitesse d'avant en arrière, les mains crispées sur les côtés du siège comme si sa vie en

dépendait. Puis, elle se souleva, et explosa d'un orgasme répété, avec des cris saccadés, des soubresauts de tout le corps.

Malko arriva à se contrôler et la laissa s'apaiser. Quand il se retira, Sharnilar voulut le retenir, gémit :

— Non, reste !

Il la prit par la main, l'amenant jusqu'à la banquette arrière, la força à s'y agenouiller, puis, avec une brutalité voulue, descendit son short de satin, révélant une croupe splendide. Il la reprit de cette façon, lentement une main serrant sa nuque, courbée vers la moleskine humide de la banquette. Jusqu'à ce qu'elle crie à chacun de ses coups de boutoir. Il se sentait incroyablement lucide et maître de lui. Quand la sève monta de ses reins, il lâcha sa nuque, prit les hanches de la jeune femme à deux mains et la jeta vers lui. Elle cria tout le temps qu'il se déversa en elle.

Lorsqu'il se redressa, se retirant d'elle, Sharnilar se retourna avec vivacité, toujours sans un mot, la bouche à la hauteur du ventre de Malko et ses lèvres se refermèrent doucement sur lui.

À cause du léger roulis de l'*Excalibur*, il avait du mal à garder son équilibre, aussi passa-t-elle un bras autour de ses reins. Sa bouche habile n'eut de cesse qu'il reprenne toute sa vigueur.

Pivotant alors, elle retrouva la position précédente. Sharnilar étant douée d'imagination, cela ne pouvait avoir qu'une signification.

Le fourreau de son sexe était encore brûlant, mais Malko ne s'y attarda pas. Lorsqu'il pénétra lentement ses reins, Sharnilar eut un long frémissement de tout ! son corps, ses ongles crissèrent sur la moleskine, puis elle exhala un soupir rauque avant de dire d'une voix changée :

— Ah, que c'est bon ! Ouvre-moi bien.

Il obéit jusqu'à être couvert de sueur, en dépit de la brise nocturne, encouragé par Sharnilar qui ne cessait de se cambrer, de se tordre, de venir au-devant de lui. Il se répandit de nouveau avec un plaisir violent. La pleine lune brillait toujours et l'*Excalibur* se balançait doucement.

Sharnilar dit à mi-voix, comme si on avait pu les entendre :

— C'est exactement ce dont j'avais eu envie la première fois où je t'ai vu. Je pense que si tu m'avais jetée par terre et prise de cette façon, sans même me faire l'amour, j'aurais joui encore plus.

— Pourquoi ? ne put-il s'empêcher de demander.

Elle tourna vers lui un profil parfait.

— Parce que les hommes ont peur de moi, me traitent comme si j'étais en cristal depuis que je suis si riche. J'ai besoin de me sentir une femelle, qu'on se serve de mon corps pour prendre du plaisir. Toi tu l'as compris.

Ils se détachèrent l'un de l'autre. Sharnilar se débarrassa de son

short et de son haut, puis plongeait dans l'eau noire. Malko achevait de se déshabiller et la rejoignit.

La mer, après quelques minutes d'accoutumance, était presque tiède. Ils jouèrent, se détendirent et remontèrent à bord.

Heureusement, il y avait des serviettes dans la cabine. Sharnilar bâilla.

— Je me sens bien, dit-elle. D'abord parce que je suis vivante et puis tu m'as merveilleusement fait jouir... Tu peux rester me protéger aussi longtemps que tu veux.

Malko ne répondit pas. Ce n'était pas vraiment pour cela que la CIA le payait.

— Qu'y a-t-il dans ces documents ? demanda-t-il.

— Des choses concernant Khomeiny et tous ses amis, je pense.

— Je serais curieux de les voir, dit-il.

Sharnilar se pencha pour l'embrasser.

— Ne joue pas les naïfs, dit-elle. *Personne* ne les verra.

— Écoute, remarqua-t-il, il n'y a que quelques heures quelqu'un a été tué à cause de cette histoire. La menace continue. Que comptes-tu faire pour l'écarter ?

— Elle va s'éliminer toute seule.

— Qu'est-ce qui te rend si sûre de toi ?

Elle ne répondit pas.

— Tu crois vraiment que ce sont les Américains ?

Elle hocha la tête affirmativement. Malko enchaîna :

— Et tu comptes sur moi pour leur dire que tu ne céderas pas ?

— Exact.

— Et si tu te trompes ?

Elle haussa les épaules.

— *Inch Allah...*

Impossible de la faire changer d'avis. Malko l'observa, dressé sur un coude.

— Comment vois-tu l'avenir ?

Elle s'étira avec une volupté non dissimulée.

— Eh bien, nous allons passer quelques jours agréables sur ce bateau. Ensuite je te ramènerai à St. Thomas et tu pourras dire à ceux qui t'ont envoyé que ce n'est pas la peine d'insister.

« L'idée de tuer mon amie au moment où tu arrivais était astucieuse. Ils pensaient probablement que j'allais me jeter dans tes bras, morte de peur et tout te livrer.

Elle était sincère...

— Pourquoi as-tu fait l'amour avec moi, dans ce cas ? demanda-t-il.

— Mais parce que j'en avais envie ! Depuis longtemps. C'est une compensation... Allez, ne parle plus de cela. Rentrons.

Elle remit son short de satin et dès qu'il eut levé l'ancre, vint

s'appuyer contre lui, demeurant blottie tout le trajet. Malko dissimulait un trouble réel. Se demandant si la CIA ne lui avait pas menti de bout en bout. Et si vraiment la Company avait payé des voyous pour intimider Sharnilar ? Il y avait eu d'autres exemples. La jeune femme était si convaincante qu'il ne savait plus que penser. Dans le monde parallèle, les coups les plus tordus étaient possibles...

Si Sharnilar avait raison, le bateau blanc reviendrait, puisque Malko était censé capitaliser sur la terreur. Comme ils approchaient du *Stormy Weather*, un projecteur s'alluma, les prenant dans son faisceau. Le marin de garde faisait son devoir. Ils remontèrent à bord sous son regard curieux et descendirent jusqu'à la cabine de Sharnilar. Décor inattendu, moderne. Un majestueux lit Tiffany, capitonné, immense, occupait presque toute la place. Sharnilar s'y posa voluptueusement.

— Tu aimes ? demanda-t-elle. Je l'ai commandé à Paris, chez Roméo.

— Cela va très bien avec toi, dit Malko. Je crois que je vais aller me reposer.

Elle se releva et vint l'embrasser tendrement.

— Ce soir, je crois que je vais bien dormir. Grâce à toi.

Il gagna sa cabine, et s'étendit sur sa couchette, incapable de dormir. Il mit un film sur le magnétoscope Akaï, mais ne put s'y intéresser. De guerre lasse, il passa un maillot et remonta sur le pont. Le marin veillait toujours à l'avant. Il gagna la passerelle. Une paire de jumelles de nuit y traînait. Il les prit et commença à examiner l'horizon secteur par secteur. La nuit était si claire qu'on distinguait beaucoup de choses. Il débusqua dans un coin de Taylor's Bay la « marine portoricaine » – trois Bertram plus hauts que larges, côte à côte dans une crique. Puis ses jumelles s'arrêtèrent sur une tache claire de l'autre côté de la baie. Son cœur se mit à battre plus vite. Un bateau à l'ancre qui ne s'y trouvait pas au crépuscule...

Il régla les jumelles et son doute se transforma en certitude. Les dômes de transmission satellite étaient bien visibles. C'était le yacht blanc d'où étaient partis les assassins de Norma Dyer.

Il était revenu.

CHAPITRE IX

Malko demeura de longues minutes les jumelles collées aux yeux, s'assurant qu'il ne se trompait pas. Sa mémoire avait enregistré la silhouette du yacht blanc et c'était bien celui-ci qui se trouvait à un mille d'eux environ de l'autre côté de la baie.

Pourquoi était-il là de nouveau ?

Il fallait que ses occupants soient bien sûrs d'eux pour revenir ainsi les narguer. Un meurtre avait été commis et la police de Virgin Gorda pouvait leur créer quelques problèmes. Il baissa les jumelles, dérangé par une idée désagréable. Et si Sharnilar avait raison : des employés de la CIA, sûrs de l'impunité ; n'agiraient pas autrement...

Il était en train de s'interroger sur la conduite à tenir lorsqu'il sentit une présence derrière lui. Il se retourna. Sharnilar vêtue d'un kimono noir, pieds nus, l'observait.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-il.

— Je n'arrivais pas à dormir. Je suis allée dans ta cabine. Tu n'y étais pas. Alors je suis montée ici.

— Le bateau est revenu, dit Malko. Regarde.

Il lui tendit les jumelles qu'elle braqua aussitôt dans la direction qu'il lui indiquait.

— Je vais chercher Chris et Milton, dit-il. Nous allons leur rendre visite.

Il descendit dans la coursive des cabines et ouvrit doucement la porte de celle de Chris Jones, puis alluma. Mandy Brown, nue comme un ver, se dressa en sursaut. Chris dormait sur le ventre, un bras autour de la jeune femme.

— La nuit est finie pour lui, Mandy, annonça Malko.

Il secoua l'Américain qui se réveilla, ouvrit des yeux chassieux et ramena le drap sur son corps puissant. Mandy venait de se pelotonner contre lui, observant Malko d'un air choqué.

— Chris, j'ai besoin de vous, dit Malko. Prévenez Milton.

Il remonta sur le pont vers l'arrière. L'*Excalibur* était toujours là prêt à servir, mais ses moteurs allaient réveiller toute la baie... À côté se trouvait un hors-bord Boston Whaler à fond plat, utilisé par l'équipage pour les liaisons avec le port. Bien qu'infiniment moins puissant, il avait l'avantage d'être beaucoup plus silencieux.

Trois minutes plus tard, les deux gorilles surgirent en maillot et T-shirt.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Milton.

— Le yacht blanc est revenu, dit Malko. On va lui rendre visite.

— Bon, alors on a besoin d'artillerie, conclut Chris Jones.

Le marin posté sur le pont en sentinelle alla éveiller le capitaine qui arriva à son tour, en même temps que les gorilles, portant de discrets sacs de toile.

— Nous prenons le Boston Whaler, lui annonça Malko. Si nous n'étions pas revenus à l'aube, prévenez la police et redoublez d'attention.

Les deux gorilles étaient déjà dans le Boston Whaler et Malko s'apprêtait à enjamber le bastingage lorsque Sharnilar les rejoignit, vêtue d'une combinaison de lastex noir qui la faisait ressembler à un rat d'hôtel, son Beretta doré à la main.

— Tu veux vraiment venir ? demanda Malko.

Sans même répondre elle se laissa tomber dans le Boston Whaler.

— Dépêchons-nous, dit-elle en se redressant.

Avec quatre personnes dont deux monstres comme Chris et Milton, le Boston Whaler enfonçait dans l'eau presque jusqu'au plat-bord. Malko lança le moteur, l'engin prit de la vitesse, l'avant dressé vers le ciel et finit par se stabiliser à une allure assez rapide, la coque horizontale. *Le* moteur semblait faire un fracas d'enfer, mais à côté de l'*Excalibur*, c'était un murmure. Seulement, ils filaient au maximum six nœuds. S'il y avait une sentinelle sur le mystérieux yacht blanc, il ne pouvait manquer de les repérer. C'était le seul esquif à se déplacer dans Taylor's Bay.

Malko laissa les commandes à Chris Jones et à la jumelle continua d'examiner le yacht blanc.

Ils mirent près de vingt minutes à traverser la baie. En s'approchant du yacht, Malko reprit les commandes et passa sur le ralenti. De près, le yacht était énorme vu du frêle Boston Whaler.

À toute petite vitesse, ils en firent le tour. Il mesurait environ trente mètres et paraissait tout neuf. Le pont était sombre et personne ne semblait s'être aperçu de leur approche. À tout hasard, Chris et Milton avaient sorti leurs Uzis, prêts à tirer. Ils passèrent sous le tableau arrière. La lune éclairait le nom du yacht : *Ormouz*, Jersey. Le détroit d'Ormouz se trouvait dans le Golfe Persique et Jersey dans les îles Anglo-Normandes... Bizarre.

À bâbord, ils virent soudain une passerelle remontée sur le flanc du yacht.

— Allons voir ! suggéra aussitôt Sharnilar à voix basse.

Chris Jones, debout dans le Boston Whaler, attrapa un bout de la passerelle et parvint à s'y hisser, couvert par le feu de Malko et de Milton. Il défit les cordages et la laissa redescendre. En trente secondes, ils étaient sur le pont tous les quatre.

Personne. Le silence. Malko s'aventura jusqu'à la passerelle de commandement : fermée et sombre elle aussi. Il regarda autour de lui. Le Zodiac qui avait servi aux assassins de Norma Dyer à regagner

l'*Ormouz* n'était ni attaché à l'arrière, ni sur le pont. Donc, certains des occupants du yacht l'avaient pris pour aller à terre.

Il essaya plusieurs portes menant à l'intérieur : verrouillées. Au moment où il gagnait l'arrière, un fracas de verre brisé le fit sursauter. Il se précipita.

Sharnilar venait de briser d'un coup de crosse une des portes vitrées de l'arrière du lounge et passait la main par l'ouverture pour déverrouiller la porte ! Les deux battants coulissèrent silencieusement et ils se trouvèrent dans un salon où donnaient sûrement les escaliers menant aux cabines.

Comme sur presque tous les bateaux, l'équipage devait dormir à l'avant ce qui expliquait leur absence de réaction.

— Restez ici, souffla Malko aux deux gorilles. Nous allons explorer l'intérieur.

Milton lui tendit une torche électrique qui révéla un intérieur moderne et un escalier s'enfonçant vers le niveau inférieur. Malko s'y engagea suivi de Sharnilar. L'épaisse moquette étouffait le bruit de leurs pas et des veilleuses permirent à Malko d'éteindre sa torche. Ils débouchèrent dans un couloir desservant une demi-douzaine de portes.

Malko ouvrit doucement la première à gauche, pistolet au poing, puis alluma.

Personne. Un lit pas défait.

Il éteignit et passa à la suivante. Même résultat. Encore deux. À croire qu'il ne restait plus que l'équipage... Ils étaient moins tendus lorsqu'ils ouvrirent la dernière porte du fond et allumèrent. Un flot d'adrénaline se rua dans les artères de Malko. Cette fois, la cabine n'était pas vide !

Réveillé par la lumière, un grand costaud à la moustache noire, le bras et l'épaule droite couverts d'un gros pansement, torse nu, se dressa en sursaut et tendit la main vers un P38 posé sur la table de nuit. D'un bond, Malko fut sur lui, enfonçant le canon de son pistolet dans son cou. L'autre comprit le message, demeura muet et immobile, l'air totalement affolé, son regard allant de Malko à Sharnilar. Celle-ci était devenue livide. Malko vit son Beretta doré trembler ; légèrement.

— C'est lui, dit-elle, c'est l'infâme salaud qui...

Effectivement, Malko reconnut un des trois Iraniens du commando de Hudson Street qu'on lui avait montré en photo. Maintenant, Sharnilar braquait son pistolet sur lui et il n'osait même plus respirer. Malko se dit qu'elle allait le tuer séance tenante, et se déplaça pour s'interposer entre eux.

— Vous êtes seul à bord ? demanda-t-il en anglais.

L'Iranien inclina affirmativement la tête.

— Où sont les autres ?

— *Ashore* (19).

— Lève-toi, lança soudain Sharnilar. Vite !

— Qu'est-ce que tu veux faire ? demanda Malko. Ne le tue pas.

— L'emmener, dit-elle.

La voix de la jeune femme claqua comme un fouet, dérapant vers l'aigu. La détente de son Beretta était déjà presque enfoncée.

— Il vient avec nous ou je lui mets une balle dans la tête tout de suite.

Lentement, l'Iranien rejeta les draps. Il ne portait qu'un slip et il fit un geste vers son pantalon.

— Comme ça ! ordonna Sharnilar.

Elle recula un peu pour le laisser sortir de la cabine. Il marchait lourdement et manqua une marche de l'escalier, s'étala.

Ils arrivèrent au lounge, le traversèrent en silence, tombant sur les deux Américains. Chris comprit vite et planta son Uzi à quelques centimètres du visage du prisonnier.

— On ne dit rien et on descend gentiment dans le petit bateau, dit-il à voix basse.

L'Iranien commença à enjamber le bastingage et fit un faux mouvement. Sharnilar, croyant qu'il cherchait à s'enfuir, se rua aussitôt en avant et abattit son Beretta sur son visage, lui ouvrant le nez et l'arcade sourcilière. Le prisonnier poussa un cri aigu, vite étouffé par la main énorme de Chris Jones qui le jeta dans le Boston Whaler.

En moins d'une minute, ils furent tous à bord, l'Iranien couché au fond, le canon de l'Uzi appuyé sur sa nuque. Moteur au ralenti, ils s'éloignèrent de l'*Ormouz*, le cœur battant. Toujours aucun signe de vie... Ce n'est que deux cents mètres plus loin qu'ils se détendirent. Ils n'étaient plus à portée de feu et privés du *Zodiac*, leurs adversaires ne pouvaient les poursuivre. Le petit bateau à fond plat filait entre les voiliers à l'ancre, sous un clair de lune éclatant. Malko se pencha vers le prisonnier.

— *Haroyé* Hormouz Sangsar(20) ?

— *Baleh, baleh*(21), fit l'autre.

Il sentit contre lui le bras de Sharnilar qui tremblait. D'une voix qu'elle avait du mal à contrôler, elle répéta à Malko :

— C'est lui qui m'a mutilée.

Le silence retomba. Malko ne pouvait s'empêcher de se poser une question lancinante. Qu'allait révéler Hormouz Sangsar ? Pourvu que les craintes de Sharnilar concernant la CIA ne se justifient pas.

Ils atteignirent le *Stormy Weather*. Chris Jones fit lever le prisonnier et lui désigna l'échelle de coupée.

— Comme tu ne nages pas plus vite qu'une balle, tu montes gentiment.

Avec son seul bras valide, Hormouz Sangsar eut déjà du mal à gagner le pont. Sharnilar le suivit et lança au capitaine qui les attendait avec deux matelots :

— Enfermez cet homme dans la salle des machines. C'est un criminel.

Un des marins souleva une trappe à l'arrière, découvrant un local violemment éclairé. Le capitaine descendit le premier, avec son shotgun, suivi de l'Iranien et la trappe se referma sur le dernier marin, Malko se rapprocha de Sharnilar.

— Va te reposer maintenant.

Elle se pencha vers Malko, effleurant ses lèvres d'un baiser rapide.

— Tu as raison, je n'en peux plus !

Sa Seiko-quartz indiquait trois heures quarante du matin. Après les dernières vingt-quatre heures, il y avait de quoi être fatigué. La jeune femme avait disparu depuis quelques minutes quand le capitaine rouvrit la trappe, et ressortit suivi du marin. Malko aperçut brièvement l'Iranien ligoté à un établi, les jambes entravées, et la main gauche dans une menotte dont l'autre extrémité était passée autour d'une grosse conduite.

— Il ne risque pas de bouger, fit le capitaine. De temps en temps, on ira voir.

Rassuré, Malko jeta un coup d'œil au yacht blanc, de l'autre côté de la baie. Aucun signe de vie : leur expédition n'avait pas été encore découverte.

— Allez dormir, dit-il aux deux Américains, la journée de demain risque d'être mouvementée.

— Moi, je reste sur le pont, dit Chris qui voulait racheter ses turpitudes. On ne sait jamais.

— Moi aussi, dit Milton, je n'ai plus sommeil.

Malko descendit seul dans sa cabine. Lui aussi était trop énervé pour dormir. Il s'étendit sur sa couchette, réfléchissant à la suite des événements. Peu à peu, une idée sournoise se fit jour dans son esprit. Il la repoussa d'abord, mais elle revint avec obstination. Finalement, il se leva, traversa le couloir et ouvrit la porte de Sharnilar.

La chambre était vide.

Dix secondes plus tard, il émergeait sur le pont. Les deux Américains bavardaient à voix basse dans des fauteuils de toile, Uzi sur les genoux.

— Vous avez vu Sharnilar ?

— Non, pourquoi ?

Il essaya la trappe de la salle des machines. Fermée de l'intérieur. Redescendant, il dévala le couloir, trouva une petite coursive avec une porte de fer et un panneau : « Salle des Machines ». Il tenta de l'ouvrir. Verrouillée. Incrochetable.

Il frappa le panneau et cria :

— Sharnilar, ouvrez ! Je sais que vous êtes là.

Pas de réponse.

Il était en train d'examiner la porte qui servait en même temps de porte de compartiment étanche lorsqu'un hurlement atroce traversa l'acier du battant.

Il s'immobilisa, tétanisé, le cœur battant la chamade.

Cette fois, il n'avait plus de doute : Sharnilar s'était enfermée avec le prisonnier et avait entrepris de le torturer.

Un second cri horrible lui vrilla les oreilles, terminé par une sorte de couinement animal.

CHAPITRE X

Malko ne s'attarda pas à écouter les bruits affreux qui venaient de la salle des machines. Il y avait de quoi frissonner d'horreur... Sharnilar avait bien endormi sa méfiance, avec sa prétendue fatigue. La torture était contre son éthique, même appliquée à des gens comme Hormouz Sangsar. Sinon, on y perdait son âme. En faisant demi-tour dans la cursive, il se heurta au capitaine, très pâle, qui venait aux nouvelles.

— Il faut ouvrir cette porte, dit Malko.

Le capitaine secoua la tête.

— C'est pratiquement impossible, Sir. Avec un chalumeau, à la rigueur, mais l'équipement se trouve à l'intérieur...

Un nouveau hurlement les glaça tous les deux. Sharnilar était en train de massacrer l'Iranien.

— Il y a un interphone ?

— Oui, bien sûr, à partir de la dunette.

— Allons-y.

La nuit commençait à s'éclaircir, une très vague lueur éclipsait les points brillants des étoiles en direction de l'est. Malko prit le téléphone de bord et composa le numéro de la salle des machines. Pas de réponse.

Sharnilar ne voulait pas qu'on la dérange dans son affreuse besogne. Au moins, de la dunette, il n'entendait pas les cris.

* *

*

— Salaud ! Salaud ! Salaud !

Hystérique, Sharnilar tapait comme une folle sur le visage d'Hormouz Sangsar avec un morceau de fer qu'elle avait trouvé sur l'établi. D'abord, elle avait tourné autour du prisonnier, sans trop savoir que faire, réprimant une irrésistible envie de lui vider son chargeur dans la tête. Buvant à la régolade une gorgée de vodka à même la bouteille qu'elle avait raflée au passage dans le bar, pour se donner du courage. Le cœur cognant contre ses côtes, la haine et la rage s'emparant peu à peu de tout son être. Elle lui avait envoyé quelques coups de pied, comme ça, presque machinalement. L'un d'eux avait atteint l'Iranien au bas-ventre et il avait couiné très fort, exagérant sa douleur, pour apitoyer Sharnilar.

Ses plaintes avaient eu l'effet exactement inverse, déchaînant la

haine de sa victime passée. Elle avait ramassé le premier objet qui lui tombait sous la main et s'était mise à frapper, les dents serrées, comme on tape sur un clou avec un marteau. Hormouz Sangsar n'avait pas eu besoin de se forcer pour hurler. Son visage n'était plus qu'une plaie à vif. Le nez brisé en plusieurs endroits, les joues fendues » les dents cassées, les lèvres écrasées, la mâchoire fracassée par les coups. Un dernier, assené sur la tempe, lui fit perdre connaissance. Sharnilar réalisa soudain qu'elle risquait de le tuer avant qu'il ne parle. Elle s'arrêta d'un coup, jeta le morceau de fer qui tomba avec un bruit clair et s'appuya à l'établi.

Hormouz Sangsar reprit très vite connaissance, mais se garda bien de bouger, surveillant la jeune femme entre ses paupières presque closes. Le sang séchait sur son visage, se transformant en une croûte à vif. Il était passé à travers assez de vicissitudes pour savoir qu'il était en danger de mort.

La menotte qui le liait à une énorme canalisation verticale l'empêchait de bouger et il était totalement impuissant. Il avait entendu les cris et les coups frappés à la porte, mais savait qu'il ne pouvait compter sur aucun secours extérieur. Il se dit que la seule attitude était une humilité sans faille. Le silence continuait à régner, troublé seulement par le ronronnement du générateur. Sharnilar, qui avait repris son calme, s'approcha à nouveau, cette fois le pistolet doré au poing. De la main crochée dans ses épais cheveux noirs, elle lui releva la tête, le forçant à la regarder. Puis, elle souleva le carré de tissu noir qui dissimulait l'affreuse mutilation.

— Tu te souviens de ce que tu as fait ?

Il baissa la tête sans répondre.

— Parle !

Il hurla : elle venait d'abattre le canon du Beretta sur son nez brisé. Au même moment, on entendit des bruits au niveau de la trappe du pont : on essayait de la forcer. Sharnilar leva la tête pour s'assurer que c'était impossible puis revint au prisonnier.

— Tu vas tout me dire, ordonna-t-elle. Qui sont tes chefs ? Où ils sont ? Pourquoi m'as-tu fait cela ?

— Ils m'ont obligé, murmura-t-il, autrement, ils me tuaient...

— Qui ?

— Je ne peux pas, ils vont me tuer.

— Bien.

Elle appuya le canon du Beretta doré contre sa tempe et releva le chien. Il y eut un « clic » sec. Sans cesser de fixer l'Iranien, elle appuya sur la détente. Sangsar hurla au moment de la détonation. La balle frappa une plaque de tôle et ricocha. Sharnilar avait visé parallèlement à la tête. Sangsar tremblait de tous ses membres. Elle se pencha vers lui.

— Tu vois ce que ça fait de mourir ?

Il bredouilla quelques mots incompréhensibles, mais ne se décida pas à parler. Hélas, ce bluff ne pouvait marcher qu'une fois. Regardant autour d'elle, Sharnilar aperçut une paire de tenailles. Posant le Beretta, elle but encore un peu de vodka puis alla chercher l'outil et s'approcha du prisonnier. Comme une manucure consciencieuse, elle enserra avec soin le petit doigt d'Hormouz Sangsar dans les mâchoires et serra de toutes ses forces

Le cri atroce se prolongea bien après qu'elle eut cessé d'écraser le doigt. Celui-ci n'était plus qu'une bouillie de chair, de tendons, d'articulations. Le blanc nacré de l'os apparaissait à travers les ligaments broyés et du sang s'écoulait goutte à goutte sur le plancher. De nouveau, des coups ébranlèrent la trappe, mais Sharnilar était trop occupée à broyer l'index de son prisonnier pour les entendre... Hormouz Sangsar eut un hoquet et, la tête sur la poitrine, s'évanouit de nouveau.

Il fallut que Sharnilar s'attaque à son pouce pour qu'il reprenne connaissance avec des gémissements horribles. Malgré ses supplications, elle disloqua le pouce entièrement avant de poser l'outil maculé de sang.

— Maintenant, dit-elle, tu veux parler ?

Il hocha la tête affirmativement. Elle commença alors à lui poser des questions précises.

Sa main enflée dégouttait de sang, mais il parlait, allant au-devant des questions, se répétant, noyant le poisson : avec une seule idée : fatiguer la jeune femme, empêcher qu'elle ne replonge dans une crise de haine.

Sharnilar essayait de chasser l'image de la loque sanglante en face d'elle pour la remplacer par le bourreau à la froide cruauté qui l'avait mutilée. Une petite voix lui disait qu'Hormouz Sangsar gagnait du temps, qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, mais elle ne parvenait pas à lui dire de se taire. Car ensuite, elle ne répondait pas de ce qu'elle ferait. Tout en l'écoutant, elle buvait à petits coups, sans même se rendre compte qu'un tiers de la bouteille était déjà vide.

* *

*

L'aube se levait. Malko n'avait pas fermé l'œil de toute cette interminable nuit, et, pourtant, il ne sentait pas la fatigue. Depuis un moment, aucun bruit ne filtrait de la salle des machines, à part le ronflement ! du générateur. Ils avaient renoncé à ouvrir la trappe ou la porte blindée. Le capitaine était retourné se coucher.

Que faisait Sharnilar ?

On n'avait entendu qu'un coup de feu, tout au début, et les hurlements avaient cessé. Si elle avait tué le prisonnier, pourquoi demeurerait-elle enfermée dans la salle des machines ?

Chris Jones, qui surveillait la mer avec les jumelles, se tourna tout à coup vers Malko :

— Voilà le Zodiac !

Malko prit les jumelles à son tour, et repéra le petit bateau qui se déplaçait à vive allure entre le port et l'*Ormouz*. Il atteignit le yacht et ses occupants montèrent à bord. Malko et les deux Américains retenaient leur souffle. Rien ne se passa pendant un quart d'heure. Puis la dunette s'éclaira et tout à coup un panache de fumée jaillit de la cheminée du yacht : on venait de remettre les machines en route.

Encore quelques minutes et il n'y eut plus de doute. L'*Ormouz* levait l'ancre. Il y avait de très fortes chances pour qu'ils se soient aperçus de la disparition de leur complice.

— S'ils viennent chercher leur copain, il va y avoir du sport, remarqua Chris Jones avec inquiétude.

Mais leurs craintes étaient vaines : l'*Ormouz* prit de la vitesse, filant vers l'ouest, en direction de Tortola. Une fois de plus. Les tueurs ne voulaient pas engager le combat, préférant abandonner leur ami. Malko le suivit dans les jumelles, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'un point minuscule sur la mer. Il posa les jumelles, pensant de nouveau à Sharnilar. Que se passait-il dans la chambre des machines ?

* *

*

Sharnilar s'était assoupie, prise brutalement d'une fatigue immense, abrutie par la vodka.

Hormouz Sangsar lui avait appris tout ce qu'elle voulait. Pour mieux l'écouter, elle s'était assise à sa hauteur, le dos appuyé à une des machines et était demeurée là.

Un bruit clair la fit se redresser en sursaut. L'Iranien, la tête sur la poitrine, semblait dormir. Le regard de Sharnilar tomba soudain sur le Beretta qu'elle avait posé à terre pendant l'interrogatoire. Il n'était plus à la même place ! Maintenant il se trouvait à quelques centimètres de Hormouz Sangsar ! Elle comprit qu'il avait profité de son assoupissement pour le rapprocher avec ses pieds. De nouveau, la haine la tordit. Elle ramassa l'arme et se ma sur lui :

— Salaud ! Tu voulais me tuer, hein ?

Pas de réponse. L'Iranien jouait parfaitement l'évanouissement. Ivre de fureur, Sharnilar chercha comment l'arracher de sa fausse torpeur.

Un stylo-bille traînait sur l'établi. Elle le saisit et en enfonça la pointe dans l'oreille de l'Iranien. Aucune réaction. Elle poussa, sentit

la bille d'acier rencontrer une résistance, puis pénétrer de nouveau, de près de quatre centimètres ! Elle essaya de la faire s'enfoncer encore plus, en vain.

Alors, prise d'une impulsion diabolique, elle saisit le Beretta doré par le canon et donna un coup de crosse sur l'extrémité du stylo-bille à l'air libre.

Hormouz Sangsar eut un sursaut terrible et laissa échapper un cri strident.

L'Iranien sentit la pointe d'acier entrer dans sa gorge, de l'intérieur. Il vomit du sang. Sharnilar s'arrêta alors. Il se mit à la supplier, mélangeant le persan et l'anglais.

Sharnilar écoutait, les narines pincées. L'odeur du vomi, mélangée au sang et au diesel, était insupportable. Elle se revoyait dans la Rolls avec l'homme qui se trouvait devant elle et elle ressentait la brûlure aiguë de la lame pénétrant la chair de son visage. Brutalement, ce fut plus fort qu'elle.

Hormouz Sangsar sentit le canon du Beretta se poser sur son front. Son regard croisa celui de l'œil bleu cobalt de Sharnilar, injecté de sang par la fatigue et l'alcool. Ce fut sa dernière vision du monde. La jeune femme appuya sur la détente du pistolet. La première balle fit éclater le front de l'Iranien, les autres ne firent que tuer un mort ou se perdre dans les murs.

Sharnilar ne s'arrêta que le chargeur vide. L'âcre odeur de la cordite s'ajoutait au vomi, au sang, au diesel. Hormouz Sangsar n'était plus qu'un pantin sanglant, replié sur lui-même.

Comme une automate, Sharnilar se dirigea vers la porte et l'ouvrit. Malko se dressa en face d'elle, livide.

— Que lui as-tu fait ?

— Va voir, dit-elle.

Elle partit dans la cursive et il pénétra dans la chambre des machines. L'Iranien avait reçu quatre balles dans la tête. L'odeur était abominable. Du sang continuait à tomber de sa main gauche massacrée.

Chris Jones arriva à son tour dans la salle des machines.

— *Holy God !* fit le gorille. Elle l'a bien abîmé.

Sans un mot, Malko fonça vers la cabine de Sharnilar. La porte n'était pas fermée à clef. Il entra. Personne. Le bruit de la douche dans la salle de bains indiquait la présence de la jeune femme. Il vit le Beretta sur le lit, avec un chargeur neuf.

La jeune femme surgit, une serviette enroulée autour de la taille et sans bandeau... C'était horrible, les chairs rouges, boursouflées, le creux à la place de l'œil. Sharnilar croisa son regard et eut un rictus amer.

— Tu ne m'aurais pas baisée avec la même vigueur hier soir si tu

avais vu cela, n'est-ce pas ?

Elle ramassa son bandeau sur le lit et le remit, faisant face à Malko.

— Alors, on vient me faire la morale ?

Malko se contenta de demander :

— As-tu appris ce que tu voulais en le torturant abominablement ?

— Abominablement... Elle eut un rire sardonique. Qu'appelles-tu arracher un œil à une femme ? Ce n'est pas une torture abominable...

— Bien sûr ! dit Malko. Mais...

Elle l'interrompit :

— Moi je souffrirai toute ma vie de cette mutilation. Quand je me regarde le matin dans ma glace, j'ai envie de hurler de désespoir. Lui n'a souffert que quelques heures et il le méritait mille fois...

— Tu es toujours une femme superbe, dit Malko.

— Superbe ! s'exclama-t-elle.

Elle arracha son bandeau, attrapa le Beretta et s'avança vers lui.

— Alors, baise-moi, tout de suite et ne ferme pas les yeux ou je te tue !

Elle enfonçait le canon du Beretta dans ses côtes, collée contre lui, le visage levé. Il l'embrassa. Sa bouche était brûlante, sèche. Il ne savait pas s'il allait pouvoir relever le défi. Il enleva la serviette autour de ses reins et sentit sa peau tiède. Il se mit à lui caresser les seins, le dos, les reins, tout en continuant à l'embrasser, pensant à ce qu'il avait fait quelques heures plus tôt. Sharnilar restait de marbre entre ses bras, lui rendant tout juste son baiser.

Enfin, elle s'anima un peu, son corps se fit plus souple. Quand il l'entraîna sur le lit, il avait vraiment envie d'elle. Des deux mains, Sharnilar lui saisit la tête et l'écarta. Son œil unique avait une expression pathétique.

— Fais-moi jouir. Fort ! dit-elle.

Même en la regardant, il ne sentit pas décroître son érection. Il se déchaîna, allant et venant dans son ventre offert. Elle se recroquevilla, les genoux pliés, et il martela jusqu'à ce qu'il explose en elle avec un rugissement de joie. Elle demeura dans ses bras, pleurant doucement. Longtemps après, elle murmura :

— C'est la première fois que je fais l'amour avec un homme sans mon bandeau.

Ils restèrent ainsi enlacés, écoutant le froissement de l'eau sur la coque. Malko ne pouvait s'empêcher de penser à l'horrible tête-à-tête entre Sharnilar et Hormouz Sangsar. Il sentait celle-ci se détendre peu à peu, baisser ses défenses, sous l'influence de la fatigue, de l'alcool et de l'amour. Il demanda avec douceur :

— As-tu au moins appris quelque chose ?

— Des choses intéressantes, dit-elle lentement. Maintenant, je sais que tu ne m'as pas menti...

— C'est-à-dire ?

— Ce ne sont pas les Américains.

Le clapotis de l'eau contre la coque fut le seul bruit dans la cabine pendant un long moment. Au moins, l'affreux traitement infligé à l'Iranien n'avait pas été inutile. Malko attendait la suite. Sharnilar n'était pas une femme à brusquer. Il n'était pas là pour faire l'amour avec elle, mais pour obtenir quelque chose dont la CIA avait besoin. Comme elle ne se décidait pas à parler, c'est lui qui attaqua :

— Et tu sais qui c'est ? Les Iraniens ?

— Oui, dit-elle. Je me suis trompée. Ils voulaient vraiment *me* tuer hier, ce n'était pas une intimidation. Aussi, j'ai une proposition à te faire.

CHAPITRE XI

Malko retint son souffle. Décidément, les femmes étaient toutes sensibles aux mêmes arguments. S'il avait été incapable de faire l'amour à Sharnilar sans son bandeau, elle l'aurait peut-être tué. Rassurée sur son « ego », elle avait tendance à lui faire confiance.

— Explique-toi, demanda-t-il, avec quand même une certaine méfiance.

Sharnilar n'était pas tombée de la dernière pluie.

— Ils ont voulu me tuer hier. C'est ce salaud qui me l'a dit. C'est bien lui qui a tiré le coup de fusil.

— Pourquoi sont-ils revenus alors ?

— Leur chef avait un doute. Il voulait être sûr.

— Je pensais que les Iraniens voulaient t'intimider, objecta Malko. Une fois morte, tu ne leur sers plus à rien. Ils ne récupéreront jamais ni l'argent ni les papiers.

Sharnilar alluma une cigarette avant de répondre :

— L'argent, ils s'en moquent. C'est abstrait pour eux. Il y a tant d'autres Iraniens qui en ont volé. Ce sont les documents qui leur font peur. Ceux qui dirigent ces tueurs ont changé leur analyse. Ils n'ignorent pas que je suis la seule à avoir accès au coffre contenant les documents qu'ils veulent. Donc, si je disparaissais, ces papiers resteraient définitivement à la banque. Ils espéraient me faire céder avec l'histoire de Hudson Street, maintenant, ils savent qu'ils ont échoué.

— Quelles sont les instructions de ta banque, si tu disparaissais ?

— Je leur ai demandé de rendre ces documents publics, mais je connais les Suisses. Ils ne voudront pas se brouiller avec l'Iran et se réfugieront derrière des arguments juridiques pour ne rien faire ou détruire ces documents. Exactement ce que les autres souhaitent. Alors voilà ce que je viens de décider, si tu es d'accord. Ma banque à Zurich possède un système ultra-sophistiqué pour protéger ses déposants. Le système Unidel. Je vais t'expliquer comment cela fonctionne.

Elle se leva et alla prendre dans un tiroir une carte en plastique blanche et bleue, du format d'une carte de crédit, portant dans son coin supérieur gauche une pastille dorée suivie de l'inscription *Clematic CP8*.

— Voilà ce que les Iraniens veulent obtenir de moi, dit Sharnilar. Cette carte est une clef. Il suffit que tu la glisses dans la fente de mon coffre pour qu'il s'ouvre.

Sharnilar enchaîna aussitôt :

— C'est ce qu'ils pensent du moins. Parce que, s'ils me volaient cette carte ou si je la leur donnais, cela ne leur servirait à rien. Tu vois

cette pastille dorée ?

— Oui.

— C'est un micro-ordinateur qui contient cinquante informations me concernant. Je les ai sélectionnées avec le programmeur de la carte. Plus un code secret qui ne sort jamais de la carte. Lorsque tu la glisses dans la serrure électronique, tu te branches sur l'ordinateur « mère ». Il pose aussitôt une série de questions par l'intermédiaire d'un écran de contrôle...

« Je suis la seule à en connaître la réponse. Si on ne répond pas correctement, le coffre ne s'ouvre pas et l'ordinateur alerte aussitôt le Service de sécurité...

— Quelle est ton idée ?

— Il existe deux cartes strictement identiques, au cas où l'une serait perdue ou détruite. Si tu es d'accord, je fais savoir à ceux qui me traquent que je t'en ai remise une. Et qu'au cas où ils me tueraient, tu pourrais l'utiliser pour ouvrir mon coffre.

— En somme, tu prends une assurance sur la mort, souligna Malko avec un sourire. Nouvelle variation sur le vieux jeu de la chèvre et du tigre...

Sharnilar inclina la tête.

— Je pensais que cela faisait partie de ta mission. Je crois que tu disposes d'une protection plus efficace que moi.

Le jour s'était complètement levé et le soleil pénétrait à flots dans la cabine. Malko vit son reflet dans la glace : pas vraiment frais. Un brutal coup de pompe pesait sournoisement sur ses paupières. Pour l'instant, il n'avait plus qu'une idée, dormir.

— Bien, dit-il, j'accepte. Tu n'as plus qu'à me fournir les éléments dont tu as « nourri » l'ordinateur.

Sharnilar lui jeta un regard bizarre, comme s'il faisait une demande incongrue.

— Je n'ai pas dit que je te faisais cadeau de mes secrets, remarquait-elle. Simplement que je t'offrais de partager le risque que je cours.

Diabolique. Un ange passa et fila à tire-d'aile, écoeuré par tant de cynisme. Toute sa fatigue balayée, Malko protesta :

— Tu te moques de moi ! Quel est l'intérêt des gens pour qui je travaille ? Tu gardes toutes les cartes en main.

Elle eut un léger sourire :

— Bien sûr. Alors, quelle est ta réponse ?

— En admettant que je dise « oui », qu'arrivera-t-il ensuite ?

Le regard de Sharnilar se posa sur le hublot et elle ânonna d'une voix chargée de lassitude.

— Je ne sais pas. Il faut gagner du temps. Toute cette histoire est un cauchemar. Si tu trouves une solution qui me sécurise, je te donnerai ces documents. Je m'en moque, je veux seulement profiter

de la vie.

Et des deux cent quarante millions de dollars...

— Et si je dis « non » ? Que se passe-t-il ?

— Je continue ma croisière toute seule et je me débrouille.

Il réfléchit : le seul avantage était de gagner la confiance de Sharnilar. En espérant que cela déboucherait sur quelque chose. Une fois de plus, il allait jouer le rôle ingrat de la « chèvre ».

— J'accepte, dit-il.

Sharnilar eut un sourire las et tendre. Se penchant vers Malko, elle posa un instant la tête sur son épaule.

— Je n'en attendais pas moins de toi. Merci.

Presque aussitôt, elle se redressa et appela la dunette sur l'interphone.

— Levez l'ancre, ordonna-t-elle au capitaine. Direction Charlotte Amalie. Faites le nécessaire pour que nous puissions immerger le corps qui se trouve dans la salle des machines durant le trajet.

Le capitaine se souviendrait de cette croisière... Sharnilar s'étira.

— Je crois que je vais dormir un peu. Je n'en peux plus...

Elle avait pris dix ans. Malko se leva. Lui aussi avait besoin de sommeil et d'un litre de café avant de commencer une nouvelle journée. Quelles surprises allait-elle apporter ?

Sharnilar semblait savoir parfaitement où elle allait.

* *

*

Debout à la proue du *Stormy Weather*, Malko regardait se rapprocher les petites maisons au toit de tôle rouge, piquetant les collines verdoyantes cernant le petit port de Charlotte Amalie, capitale de St. Thomas. Le voilier se glissait doucement entre Hassel Island et Havensight Point. On distinguait déjà la circulation intense sur Veteran's Drive, l'avenue à double voie longeant la baie du port de St. Thomas. Quelques vieilles bâtisses roses, restes de la colonisation danoise, se dressaient encore au milieu des baraques en bois, des hôtels modernes et des cocotiers.

On aurait dit une carte postale. Mandy surgit derrière Malko, le kimono toujours au ras de ses fesses rondes, et bâilla :

— C'est chouette, hein !

Ils passaient justement à côté d'un énorme navire de croisière en train de débarquer des flots de touristes. Charlotte Amalie était un port franc, assailli tous les jours par des milliers d'acheteurs de souvenirs.

— J'ai entendu plein de bruit, cette nuit, remarqua Mandy. Il s'est encore passé des trucs ?

— Pas grand-chose, dit Malko.

Hormouz Sangsar reposait au large de St. John, par cinquante mètres de fond, enroulé dans une toile lestée de plomb. Immersion rapide et discrète menée à bien par Chris Jones et Milton Brabeck, tandis que l'équipage regardait pudiquement de l'autre côté. Sharnilar dormait toujours dans sa cabine, comme son amie Shaba, qui semblait avoir une capacité de sommeil égale à son appétit sexuel.

La traversée avait duré quatre heures et le soleil était presque au zénith. Milton Brabeck et Chris Jones surgirent à leur tour du lounge. Rasés, changés, mais pas très frais. Contemplant avec ravissement le grand drapeau américain flottant sur la maison du gouverneur à droite de la baie.

— On est chez nous ! remarqua Milton.

St. Thomas faisait partie des îles Vierges américaines. Malko était en train d'observer, sur la droite du port, le dock où s'amarraient les gros navires de croisière. Coincé entre une vieille barge baptisée pompeusement *Kon-Tiki* et un gros « cruise-ship » blanc, il venait d'apercevoir les deux coupoles de leur vieille connaissance, l'*Ormouz*. Le yacht blanc était amarré contre le quai.

— Nous ne sommes pas seuls, dit Malko.

Il se retourna, entendant le martellement de hauts talons sur le pont. Sharnilar arrivait, éblouissante dans un ensemble blanc, jeans ajusté et haut de soie, maquillée, impeccable.

— Tu savais que l'*Ormouz* serait là ? demanda Malko.

— Je m'en doutais, dit-elle. Viens, nous allons à terre.

* *

*

Un Noir assis sur les marches du Post Office écoutait une musique tonitruante sortant d'un énorme transistor posé à côté de lui sur le trottoir, assourdissant les malheureux touristes en train de téléphoner des cabines publiques. Malko et Sharnilar émergèrent du bureau de poste, éblouis par le soleil. Un gros Américain tomba en arrêt devant le bandeau noir, persuadé qu'il s'agissait d'un gadget « corsaire » et lança :

— *Nice joke*(22) !

Sharnilar lui rendit son sourire et dit :

— *Very nice joke*(23).

Lentement, elle souleva son bandeau, exposant ce qu'il y avait dessous et s'éloigna, laissant le malheureux touriste décontenancé et écarlate.

Malko regarda le récépissé de la lettre recommandée expédiée à la banque de Sharnilar. Les dés étaient jetés. Il ne restait plus qu'à

communiquer aux tueurs la copie de cette lettre pour que Malko se trouve avec la jeune femme en tête du hit-parade.

— Nous rentrons au bateau ? demanda-t-il.

— Tu rentres, corrigea-t-elle. J'ai une course à faire... Seule.

Chris et Milton, enfouraillés jusqu'aux yeux, veillaient sur le trottoir opposé de Tolbiot Gade. Les rues avaient gardé leurs noms danois. Dans tout le centre, entre Waterfront et Dronningens Gade, s'entassaient des enfilades de commerçants où dans les boutiques en apparence minables, des centaines de milliers de dollars changeaient de main tous les jours.

— Où vas-tu ? demanda Malko.

— Sur l'*Ormouz*.

— Tu es folle !

Sharnilar eut un sourire un peu contraint.

— Non. Je ne risque plus rien, grâce à toi. Sauf si tu leur disais la vérité.

— Ils peuvent avoir envie de venger Sangsar.

— Sûrement pas.

— Tu n'as pas peur qu'ils continuent ce qu'ils avaient commencé à Hudson Street ?

Sharnilar s'arrêta près d'un taxi collectif, sorte de bus avec des bancs de bois, bourré de Noirs, au coin de Waterfront. Le yacht blanc se trouvait à deux kilomètres sur leur droite, en suivant Veteran's Drive, dans le port de plaisance. Sharnilar héla un taxi « normal » et cria à Malko pour dominer le vacarme ininterrompu des klaxons :

— Je vais leur annoncer que si dans une demi-heure, je ne suis pas rentrée, toi et tes amis viendrez me chercher.

Elle s'engouffra sans attendre sa réponse et son taxi fila sur Veteran's Drive.

Les deux gorilles le rejoignirent, inquiets.

— Où va-t-elle ?

— Dire bonjour à ses tortionnaires, dit Malko.

Quand il eut expliqué à Milton et Chris ce qui se passait, les deux gorilles se déridèrent.

— Enfin un boulot sympa ! fit Chris. Si je pouvais emprunter une M60 (24)...

— Vous ferez avec les moyens du bord, dit Malko. Retournons au *Stormy Weather*, en attendant.

Ils retrouvèrent le grand voilier abandonné. Mandy et Shaba, bourrées de traveller's checks étaient parties à l'assaut des boutiques, espérant du même coup ramener quelques mâles intéressants dans leurs filets.

Elles semblaient se désintéresser totalement des aventures de Sharnilar, comme si cela ne les mettait pas en danger. Ou alors, elles

étaient inconscientes. Malko regarda l'animation du port. L'*Ormouz* se trouvait de l'autre côté du wharf, à deux cents mètres environ, à vol d'oiseau, du *Stormy Weather*.

Toute cette histoire devenait de plus en plus bizarre. Maintenant, les tortionnaires de Sharnilar agissaient presque au grand jour, alors qu'ils étaient recherchés par les autorités américaines. Sans parler de l'assassinat de Norma Dyer. De nouveau, des soupçons effleurèrent Malko...

Il consulta sa Seiko-quartz. Onze heures vingt. À onze heures quarante-cinq, ils se mettraient en route. La prise d'assaut de l'*Ormouz* dans le port de Charlotte Amalie risquait de ne pas être triste...

* *

*

— On y va ? proposa Chris Jones d'un air gourmand.

Malko jeta un coup d'œil à sa Seiko. Midi moins le quart. Il avait attendu jusqu'à la dernière seconde... L'estomac noué. Une ultime fois, il examina le long ponton de bois desservant les navires au mouillage. Sharnilar ne revenait pas.

— Allons-y, dit-il.

Il préférerait ne pas penser à ce qui s'était passé sur l'*Ormouz*. Depuis le départ de Sharnilar, il n'arrêtait pas de surveiller le yacht blanc. Si ce dernier levait l'ancre, il était environ quatre fois plus rapide que le *Stormy Weather*. Le barillet du 357 Magnum de Chris claqua joyeusement et le gorille déploya son mètre quatre-vingt-dix. Heureux.

Ils avaient parcouru les trois quarts du ponton, lorsque Malko aperçut la silhouette blanche de Sharnilar, marchant sans se presser, venant à leur rencontre... Chris s'immobilisa, comme frappé par la foudre.

— *Shit !*

Il en aurait pleuré.

— Vous aurez d'autres occasions d'utiliser vos gros revolvers, promet Malko, soulagé.

Sharnilar lui adressa un sourire un peu forcé et vint se pendre à son bras. Il sentit qu'elle tremblait et que sa décontraction n'était qu'une apparence.

— J'ai besoin de boire un grand verre de Dom Pérignon ! dit-elle.

Il ne lui sortit pas un autre mot avant d'arriver au *Stormy Weather*. Elle but trois flûtes de Dom Pérignon coup sur coup, avant que les couleurs ne reviennent à ses joues. Elle sortit du lounge et marcha sur le pont, face à l'avant, respirant profondément. De là, les petites maisons perchées dans la végétation luxuriante jusqu'à la crête lointaine des collines ressemblaient à des jouets.

— Je ne pensais pas que cela me ferait cet effet de me retrouver en face de lui, dit-elle.

— Qui ?

— Ardechir Nassiri, le chef.

— Tout s'est bien passé ?

— Oui, fit-elle dans un souffle. Ils pensent maintenant que ce sont les Américains qui auront ces documents, grâce à toi. D'ailleurs, ils m'ont laissée partir sans problème.

— Ils n'ont pas demandé ce qui était arrivé à Hormouz Sangsar ?

— Je leur ai dit que je l'avais tué. Ils s'en moquent. Ils sont complices, pas amis.

— Mais ce sont seulement des exécutants...

— Ils ont les moyens de transmettre mon message à leur chef, assura-t-elle, c'est un bateau ultra-moderne. Maintenant, allons-nous détendre. J'ai envie d'acheter plein de choses, de me faire belle. Ce soir, nous irons tous dîner au 1829. Le plus vieil hôtel de l'île. Il a plus de cent cinquante ans. Et c'est le meilleur restaurant de Charlotte Amalie.

Malko n'avait plus qu'à rendre compte à la CIA. Emil Kaufman risquait d'être déçu par ce nouveau développement. La CIA n'aimait pas les affaires qui traînaient.

* *

*

Malgré la qualité exécrable de la communication, Malko pouvait sentir l'incrédulité et la mauvaise humeur de son correspondant, le directeur général du Renseignement de la CIA. Il avait eu une brève conversation avec Emil Kaufman qui avait préféré le brancher sur son chef, Gary Rockhound. Celui-ci ne dissimulait pas sa déception.

— Vous voulez dire, répétait-il, que la situation est gelée, que ces criminels se trouvent ici et qu'elle négocie avec eux ?

— Absolument, confirma Malko.

— C'est insensé ! grogna le haut fonctionnaire. Il faut les faire arrêter immédiatement, je vais prévenir la police locale...

— Cela risque seulement de compliquer les choses, remarqua Malko. Que dois-je faire ?

— Restez sur place, ordonna l'Américain. Il est impossible que cette affaire se termine de cette façon. Ces documents sont trop sensibles pour que les Iraniens acceptent de garder une épée de Damoclès au-dessus de leur tête. Ils vont contre-attaquer.

Malko sortit de sa cabine en sueur. Il faisait une chaleur de bête, bien que le soleil ait commencé à se coucher. Il avait pris un peu de repos après le déjeuner à bord, laissant ensuite Sharnilar partir faire

son shopping. Mandy et Shaba n'avaient pas réapparu.

Chris Jones et Milton Brabeck l'attendaient au coin de Main Street. Pour plus de facilité, ils avaient loué une Chevrolet chez Budget. Même pas blindée, hélas. Ils s'engagèrent sur le Waterfront, roulant au pas, passant devant toutes les arcades commerciales. Au bout de Veteran's Drive, ils trouvèrent le mouillage de *l'Excalibur*, gardé par un marin. Ce dernier leur annonça :

— Mrs Khasani vous attend à *Mafolie*.

C'était un bar-restaurant sur les hauteurs de Charlotte Amalie d'où on avait une vue superbe. Chris prit le volant de la Chevrolet de Budget et se lança dans l'escalade des rues étroites et sinueuses. Sharnilar, venue en taxi, était seule à la terrasse déserte de *Mafolie* avec toute la baie à ses pieds. Elle s'était changée, arborant une robe de soie moulante comme un gant, de la même couleur que son œil. Avec ses cheveux défaits, elle faisait très jeune fille. Elle s'avança vers Malko de son habituelle démarche provocante.

— Tu aimes ma robe ? Je l'ai achetée tout à l'heure.

— Superbe, approuva Malko. Mais pourquoi es-tu venue ici, seule ?

Elle lui prit tendrement le bras en l'entraînant vers le parapet de bois dominant le vide.

— C'est un endroit pour amoureux, dit-elle. Tu ne trouves pas ?

Enlacés romantiquement, ils restèrent un long moment à contempler les lumières qui s'allumaient une à une à leurs pieds. Les deux gorilles n'en revenaient pas... Enfin, Sharnilar soupira :

— J'espère que tu ne me quitteras jamais !

Malko sursauta :

— Ensemble, nous multiplions les risques, cela peut donner des idées aux Iraniens.

— Oui, mais je suis tellement bien, sourit Sharnilar. Il y a longtemps que je n'ai pas été amoureuse. Si longtemps...

* *

*

Le petit hôtel 1829 – l'année de sa construction – planté sur Government Hill, au bout d'un escalier escarpé, ressemblait à un décor de Walt Disney avec son architecture tarabiscotée, son jardin intérieur, ses chambres biscornues et la grosse mitrailleuse fétiche posée sur un des balcons. Ocre et rose, avec des volets verts, c'était le symbole de cette ancienne ville de pirates.

Le restaurant qui occupait une galerie extérieure de part et d'autre de l'escalier raide comme une échelle menant à l'entrée, dominait Kongens Gade, offrant une vue magnifique de toute la baie. Lorsque Sharnilar, Malko et les deux Américains y arrivèrent, Mandy et Shaba

les y attendaient déjà, installées à une grande table ronde, disparaissant sous les paquets. Discrètement, Chris et Milton se mirent à la table voisine, surveillant le seul accès à leur coin, et commandèrent du Perrier, le nec plus ultra, aux USA.

On apporta la première bouteille de Dom Pérignon, qui s'évapora en quelques minutes. Tout le monde semblait vouloir oublier le cauchemar des dernières vingt-quatre heures. Coincé entre Mandy et Sharnilar, Malko était noyé sous les effluves de deux parfums contradictoires. Sournoisement, Mandy colla sa cuisse à la sienne. Quant à Shaba, chaque fois qu'un nouveau venu s'installait à la terrasse, sa poitrine se soulevait, prête à s'échapper de son décolleté. Le second bouchon de Dom Pérignon venait de sauter quand un garçon s'approcha de la table et annonça :

— On demande Mrs Khasani au téléphone.

Un jet d'adrénaline se rua dans les artères de Malko. Qui connaissait leur présence ici ? Sharnilar pâlit légèrement et se leva. Le téléphone se trouvait au bar, de l'autre côté de la galerie extérieure. Les deux gorilles lui emboîtèrent aussitôt le pas. La communication fut longue. Près de dix minutes. Lorsque Sharnilar revint s'asseoir, elle était livide. Malko sentit sa cuisse trembler contre la sienne.

— Que se passe-t-il ?

Elle secoua la tête.

— Rien, ce n'est pas important. Buons.

Son regard le fuyait. Il se demanda quelle nouvelle catastrophe ce coup de fil annonçait.

Le reste du dîner se passa au milieu des babillages de Mandy et de Shaba qui adressait des œillades au phosphore à un grand Américain bronzé à la table voisine, qui finit par venir l'inviter à prendre un verre. Mandy se leva en même temps, révélant sa taille de guêpe et sa croupe frétilante. Elle leur emboîta le pas avec un clin d'œil canaille à Malko.

Ce dernier, resté seul avec Sharnilar, posa la main sur la sienne.

— Dis-moi la vérité.

Elle tourna vers lui un visage crispé :

— Tu tiens vraiment à savoir ?

CHAPITRE XII

La gorge de Malko se noua. Sharnilar n'avait pas l'habitude de faire du catastrophisme. La fête continuait autour d'eux, avec les rires et les conversations bruyantes. Le 1829 était l'endroit « in » de St. Thomas. À la table voisine, Mandy était assise pratiquement sur les genoux du grand Américain bronzé qui reluquait Shaba d'un air affamé. L'avenir de celui-là était garanti...

— Qui te téléphonait ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas son nom, avoua-t-elle. Mais il a prétendu parler au nom de l'ayatollah Khomeiny. La communication était mauvaise, cela ne venait pas de l'île, sûrement des USA. Il m'a dit qu'il refusait d'attendre, que l'ayatollah était entré dans une grande colère, que je m'étais assez moquée de la Révolution. Il fallait que je rende ce qui ne m'appartenait pas.

— L'argent ?

— Non, il n'en a pas parlé. Les documents...

— Comment dois-tu faire ?

— Il m'a donné jusqu'à demain pour les remettre à une personne qui a sa confiance.

— Qui ?

— Je ne sais pas.

Un éclair zébra le ciel, suivi d'un violent coup de tonnerre. Trente secondes plus tard, une averse tropicale martelait le toit de tôle de la galerie, rendant toute conversation pratiquement impossible. Réminiscence du cyclone, qui, au mois de novembre, avait dévasté l'île. Il restait encore partout des bateaux échoués. Malko réfléchissait à ce développement hélas prévisible de la situation. Qui tirait vraiment les ficelles ? Les Iraniens, les Américains, ou d'autres ? Apparemment, les certitudes de Sharnilar s'étaient effondrées et on en revenait à la thèse de la CIA, la plus probable : la vengeance de l'ayatollah. Ce brutal ultimatum était tout à fait dans les manières du fou de Téhéran. La pluie diminuait et Malko en profita pour demander :

— Qu'arrivera-t-il, si tu ne remets pas ces documents ?

Sharnilar vida son verre de champagne avant de répondre d'une voix blanche :

— Ils nous tueront. Tous les deux.

Évidemment ! Maintenant, Malko était partie prenante. Il prit la main de Sharnilar et la baisa.

— Nous ne sommes pas encore morts.

Elle repoussa son steak même pas entamé.

— J'ai peur, dit-elle, tu sais ce qui m'est arrivé.

— Oui, dit Malko, mais maintenant, je suis avec toi et nous bénéficions de la protection d'une puissante agence fédérale américaine. Les deux « baby-sitters » qui sont avec nous valent dix gardes du corps.

Sharnilar eut une moue sceptique :

— Bien sûr, mais cela ne durera pas, tu le sais bien. L'ayatollah est capable d'attendre sa vengeance des mois ou des années...

— Si tu livres ces documents aux Iraniens, suggéra Malko, en payant l'addition, le problème est réglé. Et si tu les donnes aux Américains ?

Tout le charme de la soirée s'était évanoui brutalement. Il n'avait plus qu'une idée : rentrer sur le *Stormy Weather*, même si le danger n'était pas immédiat.

— Celui à qui j'ai parlé a évoqué cette possibilité, dit-elle. Dans ce cas, ils me tueront aussi, bien entendu, pour se venger.

Brutalement, on ne voyait plus la baie. La pluie formait un rideau infranchissable. Malko quitta sa table et rejoignit les gorilles.

— Nous avons du nouveau, annonça-t-il.

Les deux Américains l'écoutèrent, mortellement sérieux.

— Ça ne m'étonne pas, fit Chris. La première chose, c'est de demander le feu vert à Langley pour se payer les deux *gooks*(25) sur ce yacht. Ici, nous sommes chez nous, si ça fait des vagues, on les aplanira.

— Ils s'y attendent, contra Malko, et cela ne résoudra pas le problème de fond.

— Possible, dit Chris Jones, mais si leur beau yacht s'en va en fumée, ça les fera réfléchir. On a tout ce qu'il faut pour bricoler un lance-flammes... Contre un bateau, ça fonctionne bien.

— Un lance-flammes ! fit Malko horrifié. Vous n'y pensez pas...

— Et si... fit Milton. On y pense beaucoup.

Un ange passa dans une combinaison d'amiante.

À la table voisine, Mandy et Shaba étaient de plus en plus bruyantes, à la limite de l'attentat à la pudeur. Mandy se détacha de son Américain bronzé pour venir s'enrouler autour de Malko, et lui glisser sa langue chaude dans l'oreille, ignorante du drame qui couvait.

— Tu viens avec nous ? suggéra-t-elle. Je te ferai bien un petit câlin. Moi, ce climat, ça me rend toute chose. Ça me rappelle Honolulu, la première fois, tu te souviens ?

Son ventre se pressait amoureusement contre le sien. Malko se souvenait, en effet, mais ce n'était vraiment pas le moment. Seule à la table, Sharnilar faisait distraitement tourner son verre vide entre deux doigts.

— Je crois que je vais rentrer au bateau, dit Malko.

Mandy eut une moue désolée.

— Eh bien, si ce mec ne me met pas dans son lit, je viendrai chercher un peu d'affection. J'espère que cette grande salope de Shamie ne t'aura pas vidé complètement...

Sharnilar se leva à son tour. La pluie venait de cesser aussi brutalement qu'elle avait commencé. Escortés des deux gorilles, ils gagnèrent une des voitures louées chez Budget par Sharnilar, une jeep décapotable où on grelottait après l'averse. Milton et Chris suivaient dans la Chevrolet. Veteran's Drive était déserte. Les touristes avaient sagement regagné leurs casernes flottantes pour les cotillons obligatoires. Ils se garèrent dans le parking de l'hôtel *Yacht Haven* et gagnèrent à pied le ponton. Machinalement, Malko jeta un coup d'œil vers la gauche, et son pouls s'accéléra.

L'Ormouz ne se trouvait plus à quai.

— *Mother...* (26) grommela Chris Jones, ils se sont tirés !

Le yacht blanc avait dû appareiller pendant le dîner. Malko essaya d'évaluer ce nouveau paramètre. À première vue, le départ de la base flottante du commando iranien était bon signe... Seulement ses occupants pouvaient être restés à St. Thomas, ou le yacht blanc était parti s'embusquer à dix minutes de Charlotte Amalie dans une des innombrables criques de l'île... Accrochée à son bras, Sharnilar frissonna :

— Viens, j'ai froid.

Les planches humides du ponton glissaient. Chris lança à Milton :

— Va faire du café. On dormira un autre jour.

— Nous avons un délai de vingt-quatre heures, fit remarquer Malko. Détendez-vous ce soir.

— On ne sait jamais, fit Milton Brabeck, méfiant depuis Pearl Harbor. Les attaques surprises cela existe...

— Vous avez raison, dit Malko. Pourquoi ne pas aller mouiller de l'autre côté de la baie, en face de Hassel Island ? Nous serons moins vulnérables.

— Parfait, dit Sharnilar. Je donne les ordres au capitaine.

Le port paraissait pourtant bien paisible avec ses nombreux voiliers dont les mâtures bruissaient dans la brise. De nouveau, le ciel était clair. Malko retrouva Sharnilar dans sa cabine. La jeune femme prit son Beretta plaqué or, en vérifia le chargeur et le posa sur la table de nuit avec un sourire amer.

— Lorsque je l'ai acheté, dit-elle, je pensais que c'était un jouet. J'ai déjà tué un homme avec et Dieu sait ce que j'aurai à faire d'autre. Je ne veux pas mourir.

— Moi non plus, fit Malko, sortant de sa ceinture son pistolet extra-plat.

Sharnilar ouvrit de grands yeux et le soupesa aussitôt.

— Je ne l'avais même pas remarqué. Où l'avais-tu mis ?

— Sous ma chemise, fit Malko, il a été étudié pour les gens qui aiment s'habiller, mais il tue très bien.

Le *Stormy Weather* se mit à vibrer légèrement. Ils quittaient le ponton, traversant la baie de St. Thomas.

Le bruit de l'ancre annonça qu'ils avaient atteint leur nouveau mouillage.

À travers le hublot, ils pouvaient apercevoir la côte déserte de Hassel Island. Ils étaient mouillés au milieu d'autres voiliers. Sharnilar soupira :

— Je ne veux plus penser à rien, ce soir.

Elle avait fait passer par-dessus sa tête son haut, dévoilant ses seins pleins et fermes. Elle y attira la bouche de Malko qui s'y attarda, la sentant progressivement s'éveiller. Puis elle poussa sa tête plus bas vers son ventre et l'y maintint jusqu'à ce qu'elle se soit tendue en arc avec un feulement ravi. Ensuite, il lui fit l'amour longuement. Jusqu'à ce qu'ils crient ensemble.

Sharnilar demeura sur le dos, muette, immobile. Au changement de rythme respiratoire, Malko se rendit compte qu'elle dormait... Beaucoup plus tard, il y eut un remue-ménage sur le pont : Mandy et Shaba, ramenées par l'*Excalibur*, revenaient, accompagnées au moins d'un homme, d'après les voix... L'ultimatum des Iraniens posait un cas de conscience difficile à Malko. S'il conseillait à la jeune femme de le rejeter, il lui faisait prendre un risque qu'il n'était pas en mesure de combattre... S'il la laissait remettre les documents aux Iraniens, c'était l'échec de sa mission.

À côté de lui, Sharnilar bougea, gémit dans son sommeil, puis commença à s'agiter spasmodiquement. Malko lui mit la main sur le front, il était trempé de sueur. Elle l'écarta violemment et quelques instants plus tard, se dressa d'un coup, hurlant d'un cri rauque, atroce. Il la prit dans ses bras, elle se réveilla vaguement, s'accrocha à lui, secouée de sanglots, puis se rendormit. Quelques instants plus tard, on frappa à la porte de la cabine.

— Vous êtes OK ? demanda la voix inquiète de Chris Jones.

— Ça va, assura Malko.

* *

*

Un vrombissement assourdissant réveilla Malko en sursaut. Par le hublot, il aperçut un gros hydravion en train de décoller, dont les flotteurs frôlaient la mâture du voilier : la liaison avec les autres îles de l'archipel. Sharnilar dormait toujours, recroquevillée. Au risque de décevoir Mandy Brown, il avait décidé de passer la nuit avec elle. Il

mit un maillot et monta sur le pont, ébloui par le soleil. Les collines vertes piquetées de maisonnettes aux toits rouges donnaient un air de fête à Charlotte Amalie. Il prit une paire de jumelles et les braqua sur le port de l'autre côté de la baie.

À la place du yacht blanc, il y avait un gros navire de croisière.

Un léger « teuf-teuf » lui fit tourner la tête. Un petit hors-bord piloté par un vieux monsieur, en face d'une dame s'abritant du soleil avec une ombrelle. Vision d'un autre siècle. Une voix demanda derrière lui :

— Tu as bien dormi ?

C'était Sharnilar, pas maquillée, avec son bandeau, dans un kimono rouge, les traits tirés.

— Moi, oui, dit Malko. Mais tu as fait des cauchemars.

— Je ne me rappelle de rien...

Cela valait peut-être aussi bien. Elle s'étira, faisant saillir ses seins en poire. Tous les jours, il la trouvait plus belle. Puis, elle vint se lover contre lui.

— Nous devrions partir très loin ! dit-elle. J'ai assez d'argent pour deux. Nous passerions notre vie dans les îles à nous baigner et à faire l'amour.

Adieu la CIA et l'Iran. L'angoisse, de nouveau, serra la gorge de Malko.

— Qu'as-tu décidé ?

Elle secoua la tête.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus. J'ai envie d'aller au rendez-vous.

— Quel rendez-vous ?

— Hier au téléphone, on m'a dit de me trouver à *Palm Passage*, vers midi, si je voulais traiter. Qu'on me contacterait. C'est peut-être un piège. Mais si je n'y vais pas, Dieu sait ce qui peut arriver !

— J'irai avec toi, dit Malko.

* *

*

Une foule dense défilait lentement entre les deux haies de vitrines de bijoutier, de vêtements, de souvenirs, se faufilant entre les restaurants en plein air sous les cocotiers de *Palm Passage*, longue galerie reliant Waterfront à Main Street. De l'extérieur, le vieil immeuble ne payait pas de mine avec sa façade rose délavée et son toit de tôle, mais c'était la meilleure galerie marchande de l'île. Un restaurant avait disposé ses tables sous les cocotiers majestueux. C'est là que s'étaient installés Sharnilar et Malko devant des hamburgers » tout juste bons pour les Éthiopiens affamés, et des Pepsis.

Chris et Milton erraient d'une vitrine à l'autre, enfouraillés

jusqu'aux yeux. Surveillant également les galeries supérieures où se trouvaient des rangées de bureaux. Dans cette foule mouvante, n'importe quoi pouvait arriver.

La crosse du pistolet extra-plat de Malko, une balle dans le canon, lui comprimait l'estomac sous sa chemise. Quant à Sharnilar, son sac contenait le Beretta doré, prêt à servir. Hélas, Malko savait bien qu'en cas d'attaque brusquée au pistolet-mitrailleur, toutes ces précautions ne serviraient pas à grand-chose...

Il sursauta. Un gros homme au crâne poli et bronzé, en manche de chemise, un sourire jovial aux lèvres, venait de s'asseoir à leur table.

— Bonjour, fit l'inconnu. Bienvenue à *Palm Passage* !

Malko l'enveloppa d'un regard rapide : il n'était sûrement pas Iranien... Les yeux noirs et malins bougeaient sans cesse, il avait encore une carrure d'athlète, malgré une soixantaine marquée. Sharnilar avait pâli. Le nouveau venu se pencha vers elle :

— Je crois que nous avons rendez-vous ! Je m'appelle John Birch.

Devant l'étonnement de la jeune femme, son sourire s'accrut, et il ajouta :

— Je sais, je sais, vous ne vous attendiez pas à quelqu'un comme moi. Mais je peux vous assurer que le coup de fil que vous avez reçu hier soir au 1829 me concerne bien.

Une serveuse s'approcha et il la prit par la taille, plaisantant avec elle. Puis il se tourna vers Malko :

— Nous serons mieux dans mon bureau...

Ils se levèrent et le suivirent. Ils empruntèrent un petit escalier vert pour gagner le deuxième étage de *Palm Passage* et entrèrent dans un bureau immense et inattendu, croulant sous les statuette précolombiennes, les objets d'art de toutes sortes, avec une vue splendide sur la baie et des glaces fumées atténuant l'effet du soleil. L'œil de Malko tomba sur une photo de leur hôtel en compagnie du shah et de Farah. Puis, sur d'autres documents avec des personnalités, visiblement iraniennes. Leur hôte le surveillait avec un sourire amusé. Il s'assit derrière un bureau massif et dit :

— Je connais bien l'Iran. Depuis longtemps...

— Il y a eu une révolution en 1980, remarqua Malko, ce ne sont plus les mêmes gens...

John Birch eut un geste évasif :

— Nous sommes en Orient. Il y a un mois, j'ai reçu l'ancienne impératrice, mais j'ai conservé des amis parmi l'entourage de l'ayatollah. Certains membres de l'ancien régime sont encore en place. Avec des postes tout aussi importants. Comme celui qui m'a demandé de vous rencontrer.

Il se tut, les regardant en souriant. Malko essayait de jauger ce nouveau venu, qui semblait tout connaître de leur problème et dont ils

savaient tout juste le nom. En tout cas, il n'était pas de passage à St. Thomas. Ce qui expliquait peut-être la présence de l'*Ormouz* dans les eaux des îles Vierges.

— Maintenant, que fait votre ami ? interrogea Malko.

John Birch prit un air mystérieux.

— Il occupe une haute fonction et il a toute la confiance de l'ayatollah Khomeiny. D'ailleurs, à ce titre, il a réglé certains problèmes désagréables pour la famille Palahvi. Comme nous allons résoudre celui de Mrs Khasani, n'est-ce pas ?

Il alluma un cigare avec un sourire bonhomme, les observant de ses petits yeux malins.

— Que dois-je faire, demanda la jeune femme d'une voix blanche, pour plaire à ces assassins ?...

John Birch ne releva pas et dit seulement d'une voix onctueuse :

— Vous êtes en possession de certains documents qui intéressent le gouvernement iranien. En les lui remettant, vous soldez le contentieux qui vous oppose aux Iraniens. D'autre part, ils ne chercheront plus à récupérer l'argent que vous détenez indûment...

— Indûment !

Il eut un geste apaisant.

— N'entrons pas dans les détails ! Ils sont riches et ils s'en moquent. Par contre, ils sont beaucoup plus susceptibles sur certains sujets, ce qui explique les méthodes brutales qu'ils ont utilisées à votre encontre...

— Brutales ! explosa Sharnilar. Ce sont des monstres ! Des nazis !

— Tout ceci peut être oublié et vous coulerez une vie paisible...

Il se tourna vers Malko et ajouta :

— Vous aussi, bien entendu...

— Et si je refuse ? demanda Sharnilar d'une voix tendue.

Le coup de sirène d'un cruise-boat empêcha John Birch de répondre immédiatement. Quand le silence fut retombé, il dit seulement :

— Je crains que vous ne soyez enterrés tous les deux dans le même cimetière. Ce qui serait dommage.

CHAPITRE XIII

Un silence minéral s'abattit sur le bureau après la déclaration de John Birch. Le soleil tapait sur la grande baie vitrée transformant la pièce en étuve. Leur interlocuteur s'était soudain plongé dans la contemplation d'une statue pré-colombienne. Cette fois, c'était la guerre ! Malko se demandait quel rôle il jouait dans cette histoire. Il glissa un coup d'œil à Sharnilar. La jeune femme tripotait nerveusement le carré de tissu noir lui cachant l'œil gauche, fuyant le regard de Malko. Celui-ci décida de passer à la contre-attaque.

— Le gouvernement américain est prêt à assurer la protection de Mrs Khasani, dit-il, au cas où elle refuserait les propositions que vous lui transmettez.

Le gros homme eut un sourire caustique.

— Le gouvernement américain ferait bien de se souvenir des otages de Téhéran, remarqua-t-il de sa voix douce. Ils ne sont pas de force. Si Khomeiny veut sa vengeance, il l'aura. Les Iraniens ne reculent devant rien et ils sont patients. Conseiller à Mrs Khasani de leur tenir tête ne serait pas très avisé. Ils la tueront... Et vous avec.

Nouveau coup de sirène d'un cruise-boat, comme pour ponctuer sa menace... Malko et Sharnilar échangèrent enfin un regard. Il lut tant de désarroi dans l'œil bleu cobalt de la jeune femme qu'il demanda :

— Quelles seraient les modalités de l'accord ?

— Il lui suffit de se rendre à Zurich, de retirer les documents de sa banque et de les remettre à quelqu'un qui la contactera là-bas de ma part, répondit John Birch. Cela peut être fait très vite. (Il marqua une pause et ajouta :) Cela *doit* être fait très vite.

Sharnilar se leva soudain avec brusquerie.

— Très bien, dit-elle, je vous donnerai ma réponse demain matin. Je peux vous joindre où ?

— Je serai ici, dit John Birch, dès huit heures du matin.

De nouveau, il n'était plus que bonhomie. Il leur serra cordialement la main et les raccompagna.

Chris et Milton attendaient sagement, dans la galerie extérieure desservant les bureaux qui dominaient les cocotiers de *Palm Passage*, La cohue était toujours aussi intense devant les boutiques. Sharnilar marchait comme une automate, la tête très droite. Malko n'osait pas interroger la jeune femme. Ce qu'avait dit John Birch était vrai : elle risquait sa vie. Mais en cédant, elle n'aurait aucune garantie... Arrivée devant la boutique Cartier, au coin de Main Street, elle s'arrêta et se tourna vers lui.

— J'ai besoin de me laver le cerveau, dit-elle, d'être seule. Je vais

aller faire du shopping. Nous nous retrouvons au bateau tout à l'heure. Pardonne-moi.

Elle esquissa un sourire crispé. Il la sentait bouleversée.

— Chris et Milton vont t'accompagner, proposa-t-il.

— Inutile, je ne risque rien... jusqu'à demain, dit-elle. Ensuite, nous verrons...

Elle s'éloigna dans Main Street, mêlée à la foule des touristes.

— On la suit ? demanda Chris Jones, empêtré dans son costume par 35° à l'ombre.

Décidément, il n'aimait pas les Tropiques...

— Avec tous ces Nègres, il pourrait lui arriver quelque chose, renchérit Milton Brabeck. Il y a cinq ans, ils ont tué des Blancs ici.

— Inutile, dit Malko. Cela pourrait l'indisposer. Elle ne risque rien.

En revanche leurs adversaires pouvaient avoir l'idée de le liquider, lui, afin de faire pression sur Sharnilar... Il avait hâte de rendre compte de la situation et d'en savoir un peu plus sur l'étrange John Birch.

* *

*

La communication était mauvaise, même sur le circuit officiel. Cela faisait trois fois que Malko était coupé avec Langley, où il avait un mal fou à se faire passer les archives informatisées. Grâce à la carte du *Secret Service* de Chris Jones, Malko avait pu s'installer dans un bureau tranquille du Governor's House. Les deux Américains étaient ensuite repartis au bateau, voir un peu ce qui se passait et se changer.

Le téléphone grelotta de nouveau et la grosse secrétaire noire passa l'écouteur à Malko, avant de se retirer discrètement dans la pièce voisine. De toute façon, le ronflement du vieux climatiseur couvrait sa voix.

— Ça y est ! annonça la voix de son correspondant. J'ai retrouvé sa fiche.

— Alors ?

— Vous voulez que je vous lise tout ? Parce qu'il y en a une tartine. Ce John Birch est mêlé à tout le business avec l'Iran depuis un quart de siècle... Dans tous les domaines. Il continue à les aider à vendre leur pétrole. Par exemple, il a conclu un deal de six millions de barils avec Occidental Petroleum au début de l'année. Il voyage beaucoup...

— Je m'en moque, dit Malko. Au point de vue sécurité, vous avez quelque chose ?

— Ouais, fit l'autre. Administrateur de Tadiran, une société israélo-iranienne qui construisait des centraux téléphoniques, très liée au Mossad...

— John Birch est un agent du Mossad ?

— Un agent, on ne sait pas, au moins un HC (27).

— C'est tout ?

— Ça ne vous suffit pas ? Il a eu des contacts avec des gens de la Company au moment de l'affaire des otages, mais n'a rien pu faire. Je vous envoie toute sa fiche par télex, si vous voulez. Avec le nom de ceux qui ont été en rapport avec lui.

— Merci, dit Malko.

Il ne manquait plus que les Israéliens... Quel pouvait être leur intérêt dans ce coup tordu ? Bien sûr, comme tout le monde Malko connaissait les contacts secrets d'Israël et de l'ayatollah Khomeiny, gage de sécurité pour les quarante mille juifs vivant encore en Iran.

Donc, le businessman avait des rapports avec deux centrales d'espionnage, trois en comptant la CIA... Ça promettait.

La porte s'ouvrit à toute volée sur un Chris Jones hors d'haleine.

— Elle se tire ! annonça-t-il. Venez vite.

Malko était déjà debout. Ils dégringolèrent l'escalier menant à la rue, bousculant trois contractuelles locales en rose bonbon. Milton Brabeck attendait dans la Chevrolet de Budget qui démarra sur les chapeaux de roue.

— On était au bateau quand elle est revenue, expliqua Chris. Elle s'est fait conduire avec l'*Excalibur* jusqu'au quai d'embarquement des hydravions. Elle doit y être encore. Je ne sais pas si elle va loin, elle n'a qu'un petit sac...

— Ça ne veut rien dire, fit Malko.

Milton Brabeck dévala le sens unique et se trouva bloqué dans la circulation de Veteran's Drive, avançant à une lenteur exaspérante... Les taxis collectifs chargés de touristes se traînaient. L'embarcadère des hydravions se trouvait un mille à l'ouest, à la sortie de Charlotte Amalie. Les appareils utilisaient une partie de la baie comme plan d'eau. Ils étaient encore à cinq cents mètres de là lorsque ils aperçurent un bimoteur canadien prendre de la vitesse et s'élever lourdement au-dessus des voiliers à l'ancre filant vers le sud.

— *Holy shit !* fit Chris Jones. Elle doit être là-dedans...

Lorsqu'ils arrivèrent à l'embarcadère, l'hydravion n'était plus qu'un petit point minuscule dans le ciel. Le vol suivant était une demi-heure plus tard. Malko se renseigna au guichet. L'hydravion qu'ils avaient vu partir assurait la correspondance avec le vol Américain Airlines à destination de New York.

Impossible de rattraper Sharnilar.

— L'*Excalibur* est encore ici, annonça Chris Jones.

— Allons au bateau, dit Malko.

Le marin les y mena en quelques minutes. Personne à bord. Mandy et Shaba devaient faire la fête quelque part à terre. Malko fonça à la

cabine de Sharnilar. Aucun signe de départ précipité.

Il gagna la sienne et eut un petit choc. Il y avait une lettre et un paquet sur son lit. Il ouvrit d'abord la lettre. Un mot très court d'une écriture penchée.

Je ne voulais pas te donner de remords. J'ai décidé d'accepter. Ne m'en veux pas. J'ai envie de vivre. Je serai de retour dans trois jours, Inch Allah.

Il ouvrit le paquet et s'arrêta partagé entre le rire et l'émotion. C'était une Patek Philip incrustée de diamants qui devait valoir le prix d'une maison de campagne, enveloppée dans un papier portant un cœur percé d'une flèche...

Une vraie midinette. Il rangea la montre et remonta sur le pont. La CIA allait être contente. Pour la seconde fois, sa mission se terminait, mais cette fois, cela paraissait être la bonne. Au fond il ne pouvait pas vraiment blâmer Sharnilar. Elle avait agi avec élégance en le mettant devant le fait accompli. Ce qui n'allait sûrement pas être l'avis de tout le monde.

* *

*

— Poursuivez-la ! Empêchez-la de leur remettre ces documents. C'est un ordre !

À trois mille kilomètres de là, dans son bureau de Langley, Gary Rockhound, le directeur du renseignement à la CIA était dans un état de fureur indescriptible. Malko posa le récepteur sur la table pour le laisser se calmer. Lorsque les vociférations cessèrent, il reprit l'écouteur et dit :

— Monsieur le directeur général, qu'attendez-vous exactement de moi ? Que je saute dans un avion et que j'aille abattre Mrs Khasani ? Dans ce cas, je vous demanderai un ordre écrit et signé.

Il ne risquait pas grand-chose... Gary Rockhound se calma d'un coup et bredouilla :

— Je n'ai pas dit cela... Mais nous ne pouvons pas rester les bras croisés. Cela fait des mois que nous sommes sur la piste de ces documents. Nous étions sûrs que vous parviendriez à convaincre Mrs Khasani de s'en défaire.

Malko était toujours étonné de la naïveté dans ce domaine.

— J'ai fait l'impossible et même plus, dit-il.

Il n'allait quand même pas détailler sa vie sexuelle au directeur du Renseignement. Il continua :

— Mrs Khasani est terrorisée par les Iraniens. Elle a des raisons pour cela. Ma conscience m'interdit de pousser cette femme à la mort. Souvenez-vous, elle était sous notre protection lorsqu'elle a été attaquée à New York.

— Allez quand même à Zurich, demanda l'Américain. En prenant le Concorde, vous devriez pouvoir arriver pratiquement en même temps qu'elle.

— Non, dit Malko. Envoyez quelqu'un d'autre. Je refuse de lui forcer la main.

Il y eut un long silence au bout du fil. Visiblement, l'interlocuteur de Malko était muet de rage. Enfin, Gary Rockhound dit d'une voix altérée :

— Très bien ! À partir de cette minute, vous ne travaillez plus pour la Company. Je vous prie de quitter immédiatement les bureaux où vous vous trouvez !

— Avec plaisir, dit Malko.

Il raccrocha et regarda Chris et Milton, qui essayaient de comprendre ce qui se passait.

— Je crois que nos routes vont se séparer, annonça-t-il. Je ne fais plus partie de la Company.

Quand il leur eut expliqué la situation, Chris Jones hocha tristement la tête.

— Ces bureaucrates sont des enculés, dit-il sobrement. Quand on pense à tous les services que vous avez rendus à cette putain de Company. C'est une honte.

— C'est eux qu'on devrait flinguer, renchérit Milton Brabeck.

Ils quittèrent tous les trois le Governor's House et se retrouvèrent dans la moiteur tropicale de la fin d'après-midi.

Malko ne réalisait pas encore très bien son sort. Il perdait son job et gagnait une maîtresse milliardaire et en danger de mort L'intérêt n'était pas évident. Il avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas ce qu'il aurait pu faire de plus. Sauf enfermer Sharnilar au fond d'une forteresse dans le Kansas. Ils regagnèrent Veteran's Drive, puis le bateau. Mandy Brown les accueillit à la coupée vêtue d'un short qui lui laissait la moitié des fesses à l'air et d'un T-shirt mauve dans lequel elle avait découpé des ouvertures un peu partout Vraiment fait pour qu'on y glisse les mains. Elle vint s'enrouler autour de Malko sans souci de l'équipage.

— Sharnilar est partie, dit-elle. Elle a demandé que nous l'attendions tous les trois. Elle a loué tout le *Penthouse* du 1829 et on a le bateau. Ça va être formidable ! J'espère que tes copains vont être contents.

— S'ils peuvent rester, sûrement, dit Malko.

Milton Brabeck s'étrangla.

— De toute façon, on a des mois et des mois de vacances à récupérer... Moi, à partir d'aujourd'hui, je suis malade.

Mandy Brown glissa à l'oreille de Malko :

— Shaba te trouve superbe. J'ai commandé le dîner pour ce soir...

Rien que du caviar. Ça va te donner des forces.

Incorrigible. Pourtant, Malko n'avait pas la tête à faire la fête. Il descendit dans sa cabine, suivi de la jeune femme. Elle referma aussitôt la porte et se coula contre Malko, visiblement bien décidée à prendre un acompte sur les futures vacances.

En quelques minutes, elle l'eut pelé comme une orange et le sexe de Malko fut avalé par une bouche goulue et veloutée. Il aurait fallu n'avoir aucun goût pour les femmes pour repousser Mandy Brown.

Or, Malko en avait.

Quand elle se redressa, Mandy avait le regard trouble. Sa poitrine se soulevait rapidement et elle murmura à Malko :

— Déchire-moi ce truc.

Il tira sur le T-shirt faisant apparaître un sein, puis, se prenant au jeu, continua jusqu'au short minuscule qui résista. Négligeant la fermeture Éclair, Malko le prit à deux mains et l'arracha... Enfin, quelques lambeaux de tissu encore accrochés à sa peau, Mandy se fit prendre avec un feulement de chatte heureuse, se tordant sous lui, le griffant et finalement, poussant un petit cri, elle retomba, toute molle.

— C'était super, fit-elle. J'ai joui ! Presque comme la première fois. Je suis bien contente que Shamie soit partie. On aurait dit que je te dégoûtais... Pourtant, j'ai pas tellement changé...

* *

*

Un soleil brûlant transperçait les baies du *Penthouse* de l'hôtel 1829, ouvertes face au port. Malko ouvrit les yeux, la bouche pâteuse et sentit quelque chose de chaud contre son flanc. La tête de Shaba, la jeune Saoudienne, cadeau de Mandy Brown, qui, la veille au soir s'était courageusement sacrifiée au profit de son amie. Malko en avait le dos en lambeaux, la Saoudienne devant mesurer sa passion à la surface de peau arrachée.

Ils avaient fait l'amour pratiquement jusqu'à l'aube, couvés des yeux par Mandy qui paraissait prendre un plaisir particulier à voir son amie se faire prendre de toutes les façons possibles.

Chaque fois que Malko semblait faiblir, elle se précipitait avec du champagne et en buvait autant elle-même. Si bien que, vers quatre heures du matin, Malko s'était obligé de l'honorer car elle menaçait d'aller frapper nue à toutes les autres chambres de l'hôtel 1829.

Déchaînée.

Depuis trois jours, Malko vivait dans une sorte de torpeur somptueusement érotique, passant du *Stormy Weather* au 1829, entouré par deux femelles assoiffées de plaisir, buvant du Dom Pérignon comme de l'eau. Résignés, les occupants des chambres

voisines avaient cessé de se plaindre des hurlements de plaisir plus ou moins simulés de Mandy Brown qui se conduisait exactement comme une chatte en chaleur... Aucune nouvelle de Sharnilar. Malko était allé une fois rendre visite à John Birch, mais le gros homme n'était pas là. Quant à Chris et Milton, ils prenaient leur pied, après avoir mis leur artillerie dans le coffre de l'hôtel. Congés payés. Pour la première fois de leur vie, ils bronzaient sans maillot sur le *Stormy Weather*. Étant donné leur sérénité, Malko était sûr que Mandy et sa complice les régalaient de leurs charmes aux heures creuses, mais ils n'y faisaient jamais allusion.

Aucune nouvelle de Langley, non plus, sauf un coup de fil très froid du directeur des Opérations demandant à Malko de rédiger un rapport complet sur l'affaire. Pour l'instant, profitant de cette récréation sensuelle dans ce petit paradis, il avait décidé de se mettre en roue libre. Attendant le retour de Sharnilar pour une explication définitive.

Mandy qui s'était rendormie grogna, de l'autre côté du lit, enjamba Shaba et vint loger sa tête, exactement entre les cuisses de Malko, ce qui prouvait un grand sens de l'orientation. Recommençant ce qu'elle avait tout juste terminé quelques heures plus tôt... Réveillée à son tour, Shaba joignit ses efforts aux siens. Comme deux bébés-chats en train de téter leur mère, les deux jeunes femmes entreprirent de réveiller Malko pour de bon.

L'œil vitreux, il fixa la photo panoramique du château de Liezen qu'il avait installée sur la commode, sentant peu à peu revenir quelques forces. Décidément, la résistance humaine était sans limite. D'une main distraite, il caressa le dos de Mandy, doré à souhait... Hélas les meilleures choses ont une fin et il allait être obligé de regagner l'Autriche et le froid.

Chômeur.

On frappa à la porte, des coups violents et il sursauta. Mandy arracha sa bouche de lui et cria :

— Plus tard, le breakfast !

— Téléphone, annonça une voix de femme.

Au 1829, il n'y avait pas de téléphone dans les chambres. Malko se faufila hors du lit, poursuivi par Shaba accrochée à lui comme une sangsue. Il était déjà dans un état plus que présentable, mais pas pour aller téléphoner. S'enveloppant en hâte dans une serviette, il sortit et gagna le taxiphone installé entre deux paliers. La femme de chambre qui l'avait prévenu laissa traîner un œil intéressé vers sa serviette, s'attardant soudain à balayer les marches à côté de lui.

Le récepteur pendait tristement au bout de son fil. Malko le ramassa et dit :

— Allô ?

— Malko ?

C'était Sharnilar. Son cœur se mit à battre plus vite. Il demanda :

— Où es-tu ?

— À Zurich, dit-elle. Je prends l'avion tout à l'heure.

— Moi aussi, dit Malko, pour New York et l'Autriche.

— Ne pars pas, dit-elle, je veux te voir.

— Est-ce bien utile ?

Il ne pouvait pas mener indéfiniment cette vie de play-boy entretenu.

— Oui, dit-elle. C'est très important.

Il sentait la jeune femme tendue, au bord des larmes. Il eut soudain peur.

— Que se passe-t-il ?

Silence, puis presque un sanglot.

— Ces salauds n'ont pas tenu parole ! dit-elle d'une voix contenue de rage.

— C'est-à-dire ?

— L'État iranien vient de déposer une plainte contre moi, en escroquerie, annonça-t-elle. Ils essaient de bloquer tous les comptes bancaires...

— Je suis désolé.

— Ne sois pas désolé, dit-elle. C'est toi qui vas en profiter.

Malko crut avoir mal entendu, tant la communication était mauvaise. Il demanda :

— Comment puis-je en profiter ?

— Je veux me venger ! lança Sharnilar. Puisqu'ils n'ont pas tenu leur promesse, je ne tiendrai pas la mienne... Je vais te rapporter les documents.

La surprise ravie de Malko fut telle qu'il en oublia de tenir sa serviette qui tomba à terre, le laissant complètement nu. Un coup de vent l'emporta un peu plus loin. Mais ce n'était pas le moment d'interrompre la conversation avec Sharnilar. Il ne savait même pas où la joindre.

— Tu ne les as pas donnés à ceux à qui tu devais les remettre ?

Vague de parasites. Il dut attendre, l'estomac noué, que la voix de la jeune femme soit de nouveau audible.

— Si, dit-elle, mais j'avais pris mes précautions...

— Tu en as fait une photocopie ?

— Oui. Je vais te la donner. Tu en feras ce que tu veux...

— Ils ne s'en doutent pas ? Ils ne te surveillent pas ?

— Je n'en sais rien. Je reviens ici. Tu n'as qu'à m'attendre.

Des clients de l'hôtel passèrent près de lui, le regardant avec une surprise non dissimulée, mais il n'en avait cure. Sa première joie évanouie, il voyait les implications dangereuses de la volte-face de Sharnilar.

— Sharnilar, dit-il, la bouche collée contre l'écouteur, ces Iraniens sont extrêmement dangereux, tu en sais quelque chose. Si tu me remets ces documents, je les donnerai aux Américains. Les Iraniens le sauront très vite, il y aura des conséquences. À ce moment, ils voudront se venger. Je ne pourrai pas te protéger et les Américains non plus...

Il y eut un long silence, au bout du fil. Malko retenait son souffle. Si les gens de la CIA l'avaient ainsi entendu se faire l'avocat du diable, ils l'auraient écorché vif. Mais il se sentait incapable d'envoyer Sharnilar à la mort pour le plaisir de la CIA.

Même si son château devait s'écrouler.

— Ça m'est égal, finit par dire la jeune femme d'une voix lasse. Ils n'ont pas tenu parole. S'ils n'arrivent pas à me ruiner, ils me tueront... Ils doivent se douter que j'ai gardé un double des documents. Au moins, je vais me venger d'eux. Ce sont des salauds. Si je suis ruinée, je ne veux pas vivre pauvre avec un seul œil.

Elle donnait l'impression d'être complètement déboussolée.

— Viens, dit Malko, je t'attends. Nous verrons ensuite.

— J'ai envie de te revoir, dit-elle, mais j'ai peur. Je serai là demain.

Après avoir raccroché, Malko récupéra sa serviette et remonta l'escalier, pensif. La mauvaise foi des Iraniens pouvait avoir des conséquences graves, pour Sharnilar comme pour lui. Si la guerre recommençait et que les gens de Khomeiny la soupçonnaient de vouloir collaborer avec la CIA, il était la cible privilégiée. Au lieu de regagner sa chambre, il alla frapper à celle des gorilles. Milton vint ouvrir, drapé lui aussi dans une serviette.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda-t-il. Vous déclarez forfait ?

— Non, dit Malko, mais il est possible que la récréation soit terminée.

Il entra et entreprit de les mettre au courant de ce nouveau développement. Chris Jones s'étira.

— Je commençais à en avoir assez de baiser et de me reposer. Ça me fout des complexes.

— Ce n'est pas une plaisanterie, dit Malko. Je crois que vous pouvez graisser vos gros revolvers.

— *Iran sucks* (28), fit sombrement Milton Brabeck, avant d'avaler une rasade de J & B pour se laver les dents.

* *

*

Le petit aéroport de St. Thomas, qui ressemblait aux baraques d'un camp militaire, était en effervescence. Toujours à cause de la fameuse déréglementation, tous les vols arrivaient avec des retards considérables, laissant poireauter des centaines de passagers en instance. Pas de porteurs, le fouillis, des couloirs interminables, l'humidité tropicale et des files de taxis collectifs. Malko guettait la passerelle du Boeing 727 qui venait de se poser.

— La voilà ! annonça-t-il.

Chris Jones et Milton Brabeck balayaient sans arrêt la foule du regard, cherchant un visage suspect. Pas la moindre trace d'iraniens.

Le yacht blanc n'avait plus réapparu, mais ses occupants pouvaient se cacher dans l'île, ou Sharnilar avoir été suivie depuis Zurich. Elle apparut dans le long tunnel de bois ressemblant à une galerie de mine qui reliait le tarmac à l'aérogare. Splendide à son habitude ! Son bandeau noir attirait l'œil de ses voisins. Moins cependant que sa robe boutonnée devant dont les trois derniers boutons étaient défaits, ce qui exposait à chaque pas la presque totalité de ses cuisses mates.

— Malko !

Elle s'enroula autour de lui sous les yeux choqués d'un contingent de *Filles de la Révolution* qui commencèrent immédiatement à prier

pour le salut de son âme. Trois minutes plus tard, ils regagnèrent la voiture louée chez Budget, Chris au volant et ils fonçaient vers Charlotte Amalie. L'*Excalibur* attendait au dock ; ils seraient plus en sécurité sur le voilier qu'au 1829. D'ailleurs, Mandy Brown et Shaba allaient également regagner le bateau dans la journée. Personne ne dit mot dans la voiture. Milton se retournait sans cesse. Sharnilar semblait crevée, les traits tirés, le maquillage défait. Elle tenait la main de Malko et la pressait de temps à autre, comme une malade cherchant un peu de réconfort.

À peine arrivée dans sa cabine, elle ouvrit son sac et jeta sur le lit une grosse enveloppe marron.

— Tiens, dit-elle, donne ça à tes amis.

Malko regarda l'enveloppe sans la prendre.

— Tu sais qu'une fois ce processus entamé, ce sera irréversible, lui dit-il. Quand la CIA aura ce qu'elle veut, elle te jettera comme une vieille chaussette. Je les connais, ils ne font pas de sentiments.

— Je m'en doute, dit-elle. Pour le moment, j'ai encore assez d'argent pour m'offrir des gardes du corps. Plus toi.

De nouveau, elle vint s'appuyer contre lui de tout son corps, le ventre impérieux, la bouche dans son cou. Son parfum entêtant complétait son magnétisme sexuel, elle s'offrait, de toutes ses cellules, de toute sa sensualité.

— Je ne pourrai pas éternellement rester avec toi, remarqua Malko. Ici, nous sommes en récréation.

— Même si je te paie ? demanda-t-elle moqueusement.

Il n'était pas sûr qu'elle plaisante vraiment. Grisé par le corps tiède soudé au sien, il caressa un instant l'idée de changer sa vie, puis redescendit sur terre.

— Que s'est-il passé à Zurich ? demanda-t-il.

Sharnilar, à regret, se détacha de lui, s'assit sur le lit, alluma une cigarette et dit d'une voix lasse :

— Ce qui était prévu. J'ai retiré les documents de la banque. Le lendemain quelqu'un m'a appelée de la part de John Birch. J'ai vérifié auprès de ce dernier ; il m'a donné le feu vert. J'ai rencontré un homme dix minutes dans un des salons du *Dolder*. J'ignore même s'il était descendu à l'hôtel.

— Un Iranien ?

— Je crois, mais il parlait très bien anglais. Il m'a affirmé que cela mettait fin à notre désaccord et que je pouvais garder l'argent. Que je pourrais même demander un visa pour l'Iran qui me serait accordé...

— Pour qu'on t'y pendre immédiatement, compléta Malko.

Ils avaient déjà fait le coup au frère du général Oveissi. L'ayatollah Khomeiny l'avait libéré « au nom d'Allah grand et miséricordieux ». Il avait foncé à Paris retrouver son frère qui se cachait. Seulement, les

tueurs de Khomeiny l'avaient suivi, ce qui leur avait permis d'abattre les deux frères ensemble...

— Bref, dit Sharnilar, j'étais contente de voir ce cauchemar se terminer. Pour la première fois, j'ai bien dormi. Le lendemain, j'ai reçu un coup de fil de ma banque : dès neuf heures, les avocats de Khomeiny s'étaient présentés avec des monceaux d'assignations pour tenter de faire bloquer mes comptes, m'accusant de vol au détriment de la Révolution iranienne... J'ai pu parer au plus pressé, mais ils ne vont pas en rester là. Ils veulent me mettre sur la paille.

Malko l'écoutait, sans surprise. Rien ne l'étonnait des Iraniens. Il avait déjà goûté leur mauvaise foi sans limite(29). En persan, le mot « farda » qui signifie demain, veut dire en réalité « jamais ». Sharnilar reprit l'enveloppe contenant les documents et la lui tendit.

— Prends ça.

— Tu connais le nom de l'homme que tu as vu ?

— Non.

— Tu peux me le décrire ?

— Oui. Grand, mince, la cinquantaine, des cheveux noirs rejetés en arrière, avec de grosses lunettes d'écaille. Volubile. Il a des dents horribles.

Malko soupesa l'enveloppe.

— Reste ici, dit-il, je repars à terre.

Sharnilar l'embrassa longuement et dit à voix basse :

— Reviens vite, j'ai très envie de faire l'amour. Cela fait déjà trois jours sans toi, c'est long.

Au moins ses ennuis ne lui ôtaient pas le goût de vivre... Il monta sur le pont où Chris et Milton veillaient et se dirigea vers l'arrière, après avoir glissé la précieuse enveloppe entre sa chemise et sa peau. *L'Excalibur* gronda, bien apprivoisé, et il mit le cap sur Charlotte Amalie. Il avait décidé, avant de remettre les documents de Sharnilar à la CIA, d'aller rendre visite à l'homme qui avait conclu le deal et qui, donc, était responsable de son accomplissement : John Birch.

Même au détriment des intérêts de la CIA, il était décidé à garder par-devers lui cette dynamite s'il y avait un moyen d'arranger les choses pour Sharnilar. Il ne se faisait aucune illusion. La livraison aux Américains de ces documents déclencherait une vendetta iranienne sans pitié. Le seul à pouvoir l'aider était éventuellement John Birch.

* *

*

La silhouette massive de John Birch s'encadra dans la porte. Reconnaisant Malko, son visage s'éclaira aussitôt.

— Entrez, fit-il. Entrez.

Toujours aussi jovial. Cette fois, il régnait dans son capharnaüm d'objets d'art une fraîcheur agréable : la climatisation fonctionnait. Il s'assit à côté de Malko sur un petit canapé.

— Alors, tout s'est bien terminé ?

— Pas vraiment, fit Malko. C'est la raison pour laquelle je tenais à vous voir.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

Le gros homme semblait sincèrement surpris.

Malko lui relata alors ce qui s'était passé à Zurich et la réaction de Sharnilar, concluant :

— Bien que je travaille effectivement pour une agence fédérale américaine, je suis prêt à faire le nécessaire pour que ces documents ne lui parviennent pas, si cela doit mettre la vie de Mrs Khasani en danger. Je souhaite donc que vous transmettiez cette information à votre ami de Téhéran.

— Je vois, fit pensivement John Birch.

Malko pouvait sentir son embarras. Visiblement, sa proposition prenait John Birch complètement à contre-pied. Le silence se prolongea d'interminables secondes puis John Birch se leva.

— Je vais voir ce que je peux faire. Revenez me voir en fin de journée.

De petits Noirs encombraient les marches de l'escalier étroit descendant dans *Palm Passage* et Malko dut les écarter. En attendant la réponse de John Birch, les documents qu'il détenait seraient beaucoup plus en sécurité dans le coffre de l'*Hôtel 1829*. C'était d'une imprudence folle de les garder sur lui. Tandis qu'il se frayait un passage dans la foule des touristes, une pensée l'intriguait : John Birch avait eu l'air plutôt embarrassé par sa proposition de rendre les documents aux Iraniens alors qu'il aurait dû bondir de joie. Bizarre.

* *

*

Pour passer le temps, Malko avait d'abord flâné, puis était remonté sur le *Stormy Weather* et, finalement, buvait un verre au bar du 1829, en attendant d'aller revoir John Birch.

Il descendait de son tabouret lorsqu'il se heurta à Mandy Brown, moulée dans un « body » de dentelle blanche somptueusement érotique, juchée sur ses habituels hauts talons. Elle pouffa en se regardant dans la glace du bar.

— Je crois que j'ai mis un truc pour le soir...

C'était plutôt pour le lit.

Elle s'accrocha au bras de Malko.

— Emmène-moi, j'ai envie de faire un peu de shopping. Ensuite, on

pourra revenir faire un câlin ici...

Il dut se résoudre à ce qu'elle l'accompagne. Tous les passants mâles se retournaient sur le « body » indécent, pour la plus grande joie de Mandy qui n'arrêtait pas de décocher des œillades à déclencher une émeute raciale. Finalement, Malko la poussa presque dans la boutique Cartier, à l'entrée de *Palm Passage*.

— Attends-moi là un moment, j'ai quelqu'un à voir.

Il gagna l'autre extrémité de *Palm Passage* et monta en courant le petit escalier étroit, puis frappa à la porte des bureaux de John Birch. Pas de réponse. Il insista, puis tourna le bouton de la porte. La secrétaire devait déjà être partie, son fauteuil était vide, la machine recouverte de sa housse.

La porte du bureau de John Birch était entrebâillée. Malko s'avança et frappa au battant.

— Mr. Birch ?

Pas de réponse.

Il poussa la porte et pénétra dans la pièce, s'immobilisant aussitôt, la gorge nouée. John Birch était bien là. Étendu dans une mare de sang.

Malko embrassa la pièce d'un coup, d'œil. Il y régnait un désordre incroyable. Plusieurs statues étaient répandues sur la moquette, leurs étagères brisées, les papiers qui se trouvaient sur le bureau jonchaient le sol, la lampe était renversée. Un cadre dont on avait arraché la photo se trouvait à l'autre bout de la pièce et un fauteuil gisait les quatre fers en l'air, disloqué. Visiblement, une lutte féroce s'était déroulée dans le bureau. Il s'agenouilla près de John Birch, effleura la peau de son visage.

Encore tiède ! Cependant, il était mort, les yeux ouverts, le crâne enfoncé en plusieurs endroits.

Pas besoin d'être Sherlock Holmes pour trouver l'arme du crime. Une statuette précolombienne en pierre, abandonnée près du corps, encore maculée de traînées rougeâtres... On avait assommé le businessman. L'odeur fade du sang renforcée par la chaleur traversant la grande baie prenait à la gorge. Malko se redressa ; il n'y avait plus rien à faire pour John Birch. Il fit le tour du bureau, aperçut un tiroir ouvert avec un pistolet P. 38 et des liasses de billets de cent dollars.

On ne l'avait pas tué pour le voler et il ne semblait pas se méfier de son visiteur.

La bagarre avait été violente, car le vieux businessman était encore une force de la nature. Malko regarda son visage calmé par la mort. Que signifiait ce meurtre brutal ? Pour l'instant, il était incapable de l'interpréter.

Il le fouilla rapidement, sans rien trouver d'intéressant. Le téléphone se mit à sonner, envoyant un jet d'adrénaline dans ses artères. Il ressortit du bureau, essuya la poignée de la porte avec son mouchoir et retraversa la pièce de la secrétaire. Le couloir verdâtre et moite était toujours désert. Il se hâta de s'éloigner.

À peine atteignait-il *Palm Passage* qu'une tornade blanche se rua sur lui : Mandy Brown. Pleine de reproches.

— Où étais-tu passé ? Il y a plein de mecs qui me tournent autour !

Étant donné sa tenue, ce n'était pas vraiment étonnant...

— Je faisais du shopping.

— Tu n'as rien acheté ? remarqua-t-elle. Tu as été voir une de ces grosses salopes noires ? On ne te suffit pas ?

Elle se coula à son bras, comme un serpent parfumé, déclenchant la jalousie de tous les touristes du *Queen Elisabeth II*. Des Mandy, il n'y en avait pas dans les croisières bcbg. Cependant, son babillage ne calmait pas Malko. Il se hâta de quitter *Palm Passage*, regagnant Water Front. On allait finir par découvrir le corps de John Birch. Autant ne pas être

dans les paragraphes. John Birch assassiné, il fallait rendre compte dare-dare à la CIA.

* *

*

Le climatiseur poussif sifflait comme un asthmatique et Malko attendait patiemment que son correspondant veuille bien répondre. Désabusé et préoccupé. La mort de John Birch l'angoissait. Son intuition lui soufflait que ce meurtre était lié à sa visite au vieux businessman. Mais cela s'arrêtait là.

On n'avait pas cherché à torturer John Birch. L'assassin était venu pour tuer.

Pourquoi ?

— Allô ?

C'était la voix froide et désincarnée du directeur du Renseignement.

— Malko Linge.

— Vous êtes encore là-bas ? demanda l'Américain dégoûté. Que voulez-vous ?

Malko ne put résister. Il fallait bien s'amuser un peu de temps à autre.

— Je voulais savoir si j'appartenais toujours à la Company, demanda-t-il suavement.

L'autre sentit le piège.

— Pourquoi ?

— Eh bien, j'ai repris contact avec la personne qui nous intéresse...

— Et alors ?

Il y avait quand même une once de curiosité dans sa voix. Malko savoura sa victoire.

— Je suis maintenant en possession de ce que nous recherchons.

Il y eut un blanc. Visiblement l'interlocuteur de Malko n'en croyait pas ses oreilles. Il finit par exploser de joie.

— *My God !* C'est fantastique. Venez tout de suite ! Je vous félicite.

Apparemment, Malko était réintégré dans la Company avec les honneurs dus à son rang...

— Impossible, dit Malko, je vais vous faire parvenir ces documents par mes « baby-sitters ». Il y a autre chose : John Birch a été assassiné.

Il fit le récit du crime au directeur du Renseignement, sans, bien entendu, lui révéler le motif de sa visite chez John Birch. Mais Gary Rockhound l'écouta visiblement d'une oreille distraite.

— Cela ne nous concerne pas, remarqua-t-il. Que ces documents partent ce soir même. Je vous félicite. L'autre jour, j'ai été un peu vif, mais... Je vais envoyer un rapport tout à fait élogieux au chef de votre

Département. C'est un grand succès pour la Company.

— Merci, dit Malko.

Il raccrocha. Pas envie de pavoiser. En vérité, il avait un peu honte. Cette mission avait été d'une déplorable facilité. Sharnilar lui avait fait un cadeau, c'est tout.

Le meurtre de John Birch lui laissait un sentiment d'angoisse. Il avait beau se creuser la tête, il n'en voyait pas la raison. Il n'avait même pas envie de lire les documents contenus dans l'enveloppe. À pied, il retourna au 1829, retira l'enveloppe du coffre et gagna le quai où attendait *l'Excalibur*. Chris et Milton le guettaient sur le *Stormy Weather*.

— Vous avez du nouveau ? demanda Chris.

— Oui, dit Malko, vos vacances sont finies. Vous prenez l'avion tout à l'heure. Pour Washington.

Sadiquement, il ajouta :

— Je ne vous dis pas la température qu'il fait là-bas...

* *

*

Seuls les cris des frégates troublaient le silence de la baie de St. Thomas, piquetée par les feux des voiliers à l'ancre. Le *Stormy Weather*, toujours au mouillage en face de Hassel Island, semblait abandonné. Chris Jones et Milton Brabeck étaient partis. Mandy Brown et Shaba se trouvaient à terre, poursuivant l'exploration systématique des mâles de Charlotte Amalie. Sharnilar et Malko avaient dîné sur le bateau en tête à tête et regardaient une cassette sur l'Akaï du lounge. Elle, encore mal remise de son voyage, lui, pensif. La CIA était maintenant en possession des documents et la machine infernale cliquettait... Il n'avait plus rien à faire à St. Thomas. Sinon l'amour avec Sharnilar. En même temps, il répugnait à la laisser seule. Lorsqu'il lui avait appris le meurtre de John Birch, elle n'avait pas semblé concernée. Comme si toute cette histoire était du passé. S'étonnant même que Malko ait voulu le voir.

— Tu repars quand ? demanda-t-elle soudain.

La voix de Sharnilar le fit sursauter.

Je ne sais pas, dit-il.

— Je vais regagner l'Europe, dit-elle. J'espère que tout se passera bien. Tu ne vas pas veiller sur moi toute ta vie. Ou alors, tu m'épouses, mais je risque bientôt d'être une femme pauvre...

— Tu demeureras une femme splendide, fit-il.

Il l'embrassa. Au bout d'un moment, elle se dégagea, se leva et le prit par la main.

— Viens.

Au passage, elle rafla son Beretta doré. Ils gagnèrent *l'Excalibur*, détachèrent l'amarre et, aux commandes, elle prit la direction du large, sortant de la baie. La nuit était superbe et la mer sans une ride. Ils contournèrent l'île pour atterrir plus loin dans Bolongo Bay. *L'Excalibur* stoppa dans une petite crique et Malko y jeta l'ancre. Le temps pour Sharnilar de mettre son maillot, elle plongea dans l'eau. Malko l'y rejoignit.

C'était tiède et délicieux.

Ils se retrouvèrent sur le sable de la crique et Sharnilar s'allongea, attirant Malko. Peu à peu, leurs corps se réchauffèrent. Elle fit glisser son maillot, puis l'attira en elle. Ils firent l'amour très doucement, très lentement, emmêlés, bercés par le bruit des vagues. On se serait cru dans une véritable île déserte, pas dans un nid à touristes. Puis, les longues jambes de Sharnilar se croisèrent dans le dos de Malko, ses reins se cambrèrent violemment et elle poussa un cri bref mais profond. Ensuite, ses membres se dénouèrent et elle demeura immobile, respirant profondément, ses bras autour de Malko.

— Depuis mon adolescence, dit-elle, j'avais toujours rêvé de faire l'amour une nuit sur une plage déserte avec un homme dont je sois amoureuse.

Elle se releva et se jeta dans l'eau, puis monta à bord du *speed-boat*, laissant Malko assez ému. Quel curieux personnage. Elle n'avait pas dû être follement amoureuse de son jeune ayatollah. Il imaginait très bien sa conversion de pure forme à l'Islam... Quand il regagna à son tour *l'Excalibur*, elle s'était séchée et mit tout de suite le moteur en route. Enlacés, ils longèrent la côte à petite vitesse.

En pénétrant dans la baie de St. Thomas, elle ralentit tout à coup et stoppa *l'Excalibur*. La vue était féérique avec toutes les lumières de Charlotte Amalie et celles de deux énormes paquebots ancrés à l'entrée de la baie, brillant de tous leurs feux : le *Norway – ex-France* – et le *Queen Elisabeth II*. À côté, *l'Excalibur* avait l'air d'une tête d'épingle...

Sharnilar coupa le moteur et s'approcha de Malko. Sans un mot, elle s'agenouilla en face de lui, découvrit son ventre et le prit dans sa bouche.

La houle les berçait, le silence était absolu, troublé seulement par le clapotis des vagues. Sharnilar s'acharna jusqu'à ce que Malko jouisse dans sa bouche en criant. Elle le câlina encore un long moment, puis se releva et vint dans ses bras.

— Tu vois, dit-elle, cela aussi c'était un de mes rêves : faire jouir un homme devant des milliers de gens susceptibles de me voir. Je crois que j'ai éprouvé autant de plaisir que toi.

Sans les deux gorilles, le *Stormy Weather* semblait tout triste. Malko

descendit en même temps que Sharnilar. Il s'apprêtait à entrer dans sa cabine lorsqu'elle l'arrêta.

— Notre histoire se termine ici, dit-elle avec douceur. Cela a été merveilleux. À tous points de vue. Surtout ces deux dernières heures. Je vais prendre un somnifère et dormir le plus longtemps possible. Je te demande de ne plus être là quand je me réveillerai, ce serait trop dur autrement.

— Tu ne vas pas ? demanda Malko, inquiet.

— Non, dit-elle, n'aie pas peur, j'aime trop la vie... Mais j'ai du mal à me séparer de toi. C'est mieux ainsi. Peut-être que la chance nous mettra de nouveau en contact.

— Mais tu risques...

Elle lui posa un doigt sur les lèvres.

— C'est le destin, et je sais me défendre. Maintenant, ils ne chercheront plus à me mutiler. Seulement à me tuer. C'est moins grave.

La porte de la cabine se referma sur elle.

* *

*

Une pluie battante forçait les passagers du vol 215 à destination de Washington à s'entasser dans la minuscule aérogare de St. Thomas. En plus, c'était l'émeute. Grâce à la fameuse déréglementation, American Airlines offraient des places à des prix cassés. Malko dut voyager coincé entre deux barbus hérissés de sacs à dos, qui, grâce à un mystérieux règlement, avaient payé trois fois moins cher que lui.

Malko broyait du noir. Il avait obéi à Sharnilar, quittant le *Stormy Weather* sans l'avoir revue, disant quand même au revoir à Mandy Brown, désespérée de son départ.

Il se rendait à Washington, sur la demande expresse de la CIA. Depuis longtemps, il n'avait pas mis les pieds à Langley, cela allait lui permettre de retrouver quelques vieux amis. Chris et Milton viendraient le chercher à l'aéroport.

Quand l'appareil troua la couche de nuages, il se sentit encore plus cafardeux. Qu'allait-il arriver à Sharnilar ? Il ouvrit le *St. Thomas Post*. Le meurtre de John Birch faisait la Une. Il lut l'article attentivement, sans apprendre grand-chose. John Birch semblait être un éminent citoyen de l'île. La police se perdait en conjectures sur son meurtre.

L'hypothèse la plus vraisemblable était celle d'un voleur dérangé dans son travail par le businessman. Aucune allusion à ses amis iraniens...

Un détail lui revint soudain en mémoire, tandis qu'il lisait le récit : en pénétrant dans le bureau de John Birch, il avait vu, dans le

désordre, un cadre vide de photo, comme si l'assassin l'en avait arrachée. Il plia son journal. De toute façon, ce n'était plus son problème. Il espérait seulement que les tueurs de l'ayatollah ne puniraient pas Sharnilar.

* *

*

Chris Jones était violet de froid ! Un blizzard glacial s'était abattu sur la capitale fédérale, transformant la ville en banquise.

— Qu'est-ce qu'on était bien là-bas ! soupira le gorille.

Ils filèrent vers Langley, sur des routes verglacées et enneigées. Il faisait déjà presque nuit. En foulant le sol de marbre du hall de la CIA, Malko repensa à son vieil ami David Wise, l'homme qui l'avait engagé dans l'Agence de renseignement américaine, presque vingt ans plus tôt. Emporté par un cancer.

Les gens circulaient comme toujours avec de petits badges de couleur, sous la surveillance de Marines impénétrables à l'uniforme impeccable. Ils se retrouvèrent au septième étage – l'étage « royal » – dans le bureau dépouillé du directeur des Opérations. Ce dernier, Ronald Fitzpatrick, vint vers Malko la main tendue et lui broya les phalanges. C'était un Irlandais chaleureux, porté sur la bonne chère et amateur de poésie, un pur produit de l'Eastern Establishment qui parlait l'accent bostonien et gardait une photo de John Kennedy dans son bureau.

— Bravo, Prince Malko, dit-il, une fois de plus, vous avez montré que vous ne voliez pas votre argent.

— Ce n'était pas l'avis du DG, remarqua Malko.

L'Irlandais eut un geste dégoûté.

— *Bullshit* ! Il déteste tout ce qui vient de chez nous. Je lui ai bien rivé son clou... Asseyez-vous.

L'Irlandais ouvrit un dossier et chaussa ses lunettes.

— Il y a des choses amusantes dans ce que vous nous avez remis, dit-il d'un air gourmand. Ces ayatollahs, quand ils s'y mettent, sont pires que les amis du shah. C'est à qui ouvrira le plus gros compte en Suisse. Nous avons acquis pas mal de moyens de pression grâce à vous.

— Bref, vous êtes content, conclut Malko. Je comprends pourquoi les Iraniens voulaient récupérer les documents.

L'Irlandais posa ses lunettes.

— Moi aussi, dit-il, mais je vous dirai franchement que j'ai été un peu... comment dirais-je, déçu... Bien entendu, je ne l'ai pas dit aux autres Directorates.

— Pourquoi ? demanda Malko avec étonnement.

— Eh bien, fit-il, une grande partie de ces dossiers concerne des gens déjà morts... Je m'attendais à autre chose de plus fort, de plus compromettant. Il n'y a rien sur Khomeiny lui-même par exemple, ce qui est regrettable...

Devant l'expression de Malko, il se hâta d'ajouter :

— C'est quand même très important et nous allons pouvoir nous amuser avec ces salauds. Nous avons aussi découvert une filière de livraison de matériel de guerre américain, par des citoyens de chez nous. Des Texans, en plus...

Un ange étoilé passa, dégoûté. À qui se fier ?

L'Irlandais regarda sa montre.

— J'ai un meeting dans trois minutes. Vous restez un peu à Washington ?

— Je repars tout à l'heure.

— Tant pis, nous nous verrons plus longtemps une autre fois.

De nouveau, ce furent les ascenseurs ultra-rapides et le hall au dallage de marbre. Chris et Milton attendaient Malko, tout tristes de le voir repartir. Lui se sentait mal à l'aise, bizarre. La réaction de Ronald Fitzpatrick le décevait et l'étonnait en même temps. Pourquoi les Iraniens s'étaient-ils montrés aussi féroces pour récupérer des documents qui n'étaient pas vraiment de toute première importance ?

Autre question qui venait de se poser à son esprit : pourquoi Sharnilar, terrorisée au départ, avait-elle changé d'attitude et pris de tels risques pour une vengeance qui signifiait son arrêt de mort. Enfin, pourquoi avait-on tué John Birch ?

Il n'avait répondu à aucune des deux questions quand il reprit le *shuttle* pour New York après des embrassades avec les deux gorilles. Il avait l'intention de traîner un peu avant de reprendre un Concorde pour Paris, faire son shopping et ensuite regagner le château de Liezen où Alexandra l'attendait peut-être. Cette affaire lui laissait un goût étrange. Il acheta le *New York Times*, mais il n'y trouva rien sur la mort de John Birch. Quant à Ronald Fitzpatrick, il ne lui en avait même pas parlé. Visiblement, pour la CIA, l'affaire Sharnilar Khasani était classée avec la récupération de documents de seconde importance. Comme dans toutes les Centrales d'espionnage, il y avait toujours une affaire plus urgente qui surgissait.

* *

*

Il neigeait à New York, point de départ de l'affaire. Un temps à ne pas mettre un prince dehors. Enfermé dans sa chambre du *Warwick*, Malko s'occupait à relire le dossier de l'histoire. Il eut soudain une idée en tombant sur un nom et décrocha son téléphone. Son

correspondant mit longtemps à répondre. Une voix usée de vieillard.

— Mr Soltaneh ? demanda Malko.

— C'est moi.

— Je travaille avec le FBI, dit Malko, qui vous a déjà entendu sur l'affaire Khasani. Nous aurions besoin de quelques renseignements supplémentaires. Pourrais-je vous rendre visite ?

Au long silence, il sentit une réticence certaine. Puis le vieil Iranien se décida :

— Je n'ai pas revu ces gens, il n'y a rien de nouveau, je suis un vieil homme fatigué.

— Je pense que vous pouvez m'aider, insista Malko. Cela ne durera pas longtemps.

— Très bien, finit par dire Gholam Soltaneh, venez. Impossible de trouver un taxi. Il neigeait à gros flocons et on ne voyait même plus les buildings de Central Park South. Enveloppé dans sa pelisse, Malko se lança dans la tornade. Douze blocs à descendre. Il était frigorifié lorsqu'il arriva enfin à l'immeuble massif de Gholam Soltaneh.

Le portier l'annonça et le vieillard lui ouvrit, emmitouflé dans une grosse robe de chambre, jaunâtre, échevelé...

— Je suis seul en ce moment, expliqua-t-il, et l'appartement est mal chauffé... Entrez.

Il mena Malko dans un immense salon où manquaient la plupart des meubles, avec, le long des murs, des tableaux dépendus. Cela sentait le déménagement et la pauvreté. Un serviteur mal rasé, sans cravate, apporta un thé vert brûlant, seul rappel de l'Iran. Gholam Soltaneh en but un peu, prit un chapelet d'ambre et demanda :

— Vous avez retrouvé ces criminels ?

— Hélas non, mentit Malko. Mais nous continuons notre enquête. Justement, j'aimerais que vous m'aidiez, car vous devez connaître tous les gens importants en Iran.

— Je les connaissais, corrigea le vieil homme, en train de se réchauffer les mains à son thé. Pourquoi ?

Malko prit une inspiration.

— Existe-t-il des gens qui aient eu une position importante sous le régime du shah et qui l'aient gardée avec Khomeiny ?

Gholam Soltaneh baissa la tête, faisant glisser machinalement entre ses doigts son chapelet d'ambre. Puis il dit :

— Oui, très peu.

— Parmi eux, voyez-vous un homme qui soit grand, mince, avec de grosses lunettes d'écaille. Et qui aurait presque certainement un rôle important dans les Services de sécurité ?

Il ne s'attendait pas à une réponse si rapide.

— Oui, dit Soltaneh, je vois très bien de qui vous parlez...

Malko but un peu de son thé brûlant, fixant le vieil homme, dissimulant son excitation.

— De qui s'agit-il ?

— D'un homme étonnant, fit Gholam Soltane. C'était un ami intime du shah, ils étaient allés ensemble à l'école du Rosay, en Suisse et ensuite à Sandhurst, l'académie militaire anglaise. Le shah avait une confiance absolue en lui. Il l'avait d'ailleurs nommé patron du « Daftari Vigie », le bureau spécial, qui contrôlait alors la Savak⁽³⁰⁾ et les autres organes de sécurité. Il a disparu lors du renversement de la monarchie et on a pensé que les khomeynistes l'avaient tué. Seulement, il a reparu discrètement quelques mois plus tard. À la tête de la Savama !

— La gestapo de Khomeiny ? demanda Malko stupéfait.

Soltane eut un faible sourire.

— Absolument. Cela paraissait invraisemblable et pourtant, aujourd'hui encore, il a le même poste. Il a fait emprisonner et juger des centaines de partisans du shah, ses anciens amis.

Ses doigts continuaient à égrener les boules du chapelet d'ambre tandis qu'il parlait d'une voix lente, cassée.

— Vous le connaissez personnellement ? demanda Malko.

— Bien sûr ! Je l'ai vu au Palais de nombreuses fois.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Cyrus Abali.

Nom totalement inconnu de Malko.

— Est-ce que le nom de John Birch vous dit quelque chose ? demanda-t-il.

Le vieux Soltane eut une quinte de toux qui l'empêcha de répondre tout de suite. Puis, après une gorgée de thé, il inclina affirmativement ses cheveux blancs.

— Bien sûr, c'était un des nombreux hommes d'affaires juifs qui faisaient du commerce avec le shah et sa famille. Dans le pétrole, je crois.

— Il connaissait Abali ?

Gholam Soltane hocha la tête.

— C'est possible... C'est même probable, rien d'important ne se faisait sans le Daftari Vigie... Mais pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

— Pour essayer d'y voir clair, dit Malko. John Birch a été assassiné, un meurtre en connexion avec l'affaire dont je m'occupe. Je sais qu'il avait encore des contacts avec Téhéran.

— Ce n'est pas impossible. Les anciens businessmen amis du shah ont tous renoué plus ou moins avec les gens de Khomeiny. Ils ont besoin d'eux. Ils préfèrent encore des gens qu'ils connaissent depuis longtemps, même s'ils sont leurs ennemis politiques, que des inconnus de leur bord. John Birch a peut-être voulu les escroquer. Ils peuvent devenir très méchants dans ce cas.

— Donc, se fit confirmer Malko, cet Abali s'occupe des questions de sécurité. Est-il vraisemblable qu'il dirige le commando qui a mutilé la veuve de l'ayatollah Khasani ?

— C'est tout à fait possible, acquiesça Soltane. C'est lui qui a organisé l'assassinat de la nièce du shah et du général Oveissi. On dirait qu'il cherche à effacer de la surface de la terre tous ceux qui l'ont connu auparavant. À la libération, il a fait fusiller des dizaines d'officiers fidèles au shah, dont deux de mes neveux... Le silence retomba. L'atmosphère s'était chargée de tristesse avec l'évocation de tous ces souvenirs d'un monde disparu, dans cet appartement glacial. La neige étouffait tous les bruits de l'extérieur. Malko sentait le regard intelligent du vieux Soltane posé sur lui. Ce dernier demanda :

— Vous n'avez pas d'autres questions ? Je suis fatigué.

— Si, dit Malko. À votre avis pourquoi ce Cyrus Abali a-t-il si bien réussi sa reconversion ?

Gholam Soltane frotta longuement ses mains l'une contre l'autre d'un air pensif puis finit par dire :

— Je ne sais rien vraiment avec certitude, mais certains bruits courent, qui couraient déjà avant la mort du shah. On disait que Cyrus Abali avait été recruté par les gens de l'Intelligence Service quand il faisait ses études en Europe, il y a très longtemps, et qu'il était toujours resté lié à eux. Les Anglais détestaient le shah, car c'était le seul chef d'État de la région qu'ils n'aient pas mis sur son trône. Abali, semble-t-il, les renseignait...

— Mais Khomeiny ? Pourquoi protégerait-il Abali ?

L'Iranien eut un sourire entendu.

— Les Anglais sont toujours très puissants en Iran. Ils sont liés à Khomeiny depuis le départ. Tous les jours, des avions pleins de businessmen anglais s'envolent de Londres pour Téhéran. Des choses que vous Américains ne soupçonnez même pas. Tenez, le père du jeune ayatollah qui a épousé cette femme, Mustapha Khasani, vous savez quel était son rôle ?

— Non.

— Mustapha Khasani était chargé des relations entre les pays d'Europe et Khomeiny, quand ce dernier était en exil à Bagdad. Mais, en réalité, il entretenait surtout des rapports étroits avec les Britanniques, il les rencontrait souvent et ils lui donnaient des conseils pour renverser le shah. Lui savait beaucoup de choses sur les relations

de Khomeiny et des Anglais. Seulement, il est mort. C'est probablement par son intermédiaire que Khomeiny a protégé Cyrus Abali. Qui travaillait pour le même maître... L'Intelligence Service. Il eut un geste fataliste. Mais tout cela est loin et n'a plus d'importance.

Il se leva, prit la main de Malko dans les deux siennes et dit :

— Je voudrais bien revoir mon pays avant de mourir, mais je ne sais pas si je pourrai. Ils m'ont tout pris, ces mollahs. Regardez, je suis obligé de vendre mes meubles pour vivre. Maintenant, ils torturent mon âme en m'empêchant de revenir chez nous.

À petits pas, il le raccompagna jusqu'à la porte. Malko se retrouva plus perplexe que jamais, mais avec au moins de nouvelles informations. Une vague idée commençait à prendre forme dans sa tête, mais il manquait encore de nombreuses pièces du puzzle.

Ainsi, le beau-père de Sharnilar Khasani était un agent de l'Intelligence Service. Comme, probablement, l'homme qui menait la chasse contre Sharnilar.

Ce n'était pas encore un indice suffisant pour deviner ce qui se passait réellement dans cette histoire mais c'était plus qu'une coïncidence. Peut-être tout simplement une fausse piste. Il aurait fallu connaître à fond les arcanes de la politique intérieure iranienne pour y comprendre quelque chose... Pourquoi John Birch avait-il été tué ? Malko repensa au cadre sans photo. Avec qui pouvait-il se trouver sur ce document ?

Malko se retrouva dans Fifth Avenue balayée par des rafales de neige et rentra la tête dans les épaules. Sharnilar avait bien raison d'être restée au soleil.

* *

*

Comme Malko n'avait pas prévu de son arrivée à Washington, il dut attendre trois quarts d'heure la navette de la CIA qui reliait Dulles Airport à Langley, le temps que Ron Fitzpatrick donne le feu vert à son entrée dans le complexe de la CIA. Par chance, ce dernier n'avait pas de meeting et put recevoir Malko immédiatement.

— Je vous croyais à New York ! dit-il. Que se passe-t-il ?

Il semblait sincèrement intrigué.

— J'y étais, en effet, mais notre dernière conversation m'a troublé et je me demande si nous ne sommes pas en train de passer à côté d'une affaire beaucoup plus importante que les magouilles de quelques ayatollahs avides...

Ron Fitzpatrick se cala dans son fauteuil et bourra sa pipe.

— Je vous écoute...

Malko lui raconta tout ce qu'il avait découvert sur la « British

connection » iranienne, sur le meurtre de John Birch. Le directeur des Opérations l'écoutait, perplexe.

— Quel rôle joueraient les Anglais dans cette histoire ? demanda-t-il. Le fait que deux de leurs agents y soient liés n'est pas une preuve suffisante... Ils en avaient des dizaines en Iran, comme nous d'ailleurs. C'était parfois les mêmes. Je connais l'étrange retournement de Cyrus Abali. Il n'a jamais été éclairci. J'ignorais qu'il ait été un agent britannique, mais je ne suis pas spécialiste de l'Iran. Il faudrait interroger les gens du Middle East Desk. Quant à Khomeiny, il avait des contacts étroits avec les Britanniques, les Français et les Allemands... C'est de notoriété publique.

— Bien, dit Malko, donc vous estimez l'affaire close ?

Ron Fitzpatrick posa sa pipe.

— Que voulez-vous faire ? Je n'ai plus de budget pour explorer cette histoire. J'ai établi mon rapport et transmis les documents Khasani aux différents Directorates pour exploitation. Ce n'est plus mon boulot.

Toujours l'administration... Malko était tenté d'être de son avis, mais il n'aimait pas rester sur ce genre d'impression.

— Je voudrais deux choses qui ne demandent pas de budget spécial, dit-il.

— Lesquelles ?

— Faites une recherche sur le yacht *Ormouz*, basé à Jersey. Pour connaître ses vrais propriétaires.

— Oui. Ensuite ?

— J'aimerais que vous expédiez un télex au chef de poste de Berne, en Suisse, pour qu'il collabore avec moi...

— Sur quel terrain ? demanda aussitôt le directeur des Opérations méfiant.

— Afin d'obtenir certains renseignements que les Services suisses doivent posséder. Toujours pour ma compréhension personnelle de l'affaire Khasani. Votre chef de station peut les demander à ses homologues suisses, il n'y a rien d'hermétique là-dedans.

— Où tout cela va-t-il vous mener ?

— Je l'ignore, dit Malko. Peut-être nulle part. Mais cela ne coûte pas cher et il s'agit de mon temps.

— Comme vous voudrez, soupira Ron Fitzpatrick. Je vais faire ce que vous me demandez. Donc, vous repartez en Europe ?

— Le plus vite possible, dit Malko. Ah, encore une chose : Pouvez-vous demander aux gens du Middle East Desk de regarder dans les documents photographiques qu'ils possèdent sur l'entourage de Khomeiny. J'aimerais savoir s'il existe une photo où se trouvent réunis Sharnilar Khasani et Cyrus Abali.

L'Irlandais fronça ses sourcils broussailleux.

— Où diable voulez-vous en venir ?

Malko se leva avec un sourire las.

— Je vous le dis, je n'en sais rien. Seulement, après vingt ans de Renseignement je commence à croire en mes intuitions. Quelque chose me dit que nous ne savons pas tout sur l'affaire Khasani.

Le directeur des Opérations l'accompagna dans le couloir gris clair où veillait un Marine figé dans son uniforme biqué. L'Irlandais mit la clef dans la serrure de l'ascenseur et serra la main de Malko.

— Je m'occupe de tout cela... Appelez-moi dans trois jours.

* *

*

À Washington-Dulles la plus grande fantaisie régnait dans les horaires habituellement parfaitement respectés des « shuttles » – la navette avec New York. Toutes les compagnies voulant partir en même temps, personne ne partait...

Malko faillit manquer son vol à J F K, qui, lui, partait à l'heure, la sacro-sainte déréglementation n'ayant pas encore touchée les vols internationaux. Il récupéra de justesse ses valises et dut parcourir un kilomètre coudes au corps pour atteindre le bon terminal.

Une vague épaisse de brouillard noyait l'Oberland bernois et les rares passants se hâtant dans les rues médiévales du vieux Berne ressemblaient à des fantômes. Malko traversa l'esplanade de la cathédrale dominant le cours sinueux de l'Aare de près de trente mètres et s'enfonça dans une rue étroite rejoignant le pont de Kirchenfeld.

Il trouva sur sa droite le *Krononhalle*, à la fois restaurant, salon de thé et café et y pénétra. À une table droite, un homme corpulent avec des cheveux trop noirs pour ses sourcils lisait le *Schweizer Illustrierte*.

Malko s'approcha de lui.

— *Herr Gruber ?*

L'homme leva la tête avec un sourire et tendit la main à Malko.

— *Gruss Gott, Herr Doktor.*

Malko s'assit. Les joueurs d'échecs à côté d'eux n'avaient pas bronché. Heureusement que le chef de station de la CIA à Berne parlait parfaitement allemand. Toute autre langue attirait inévitablement l'attention, à Berne.

Le patron apporta aussitôt un menu que Malko parcourut distraitemment.

— *Rösti und Kompott*, fit-il.

De toute façon, à Berne, tout était immangeable. Son vis-à-vis

replia son magazine et l'observa avec curiosité. À Berne, il n'avait pas tellement l'occasion de rencontrer en chair et en os des membres de la sulfureuse « Division des Opérations ». Le plus clair de son travail consistait à échanger des documents d'un intérêt discutable avec ses homologues helvètes et de participer à d'interminables conférences. Chaque lundi, il déjeunait au *Bellevue Palace* avec un colonel des Services de renseignement suisses qui lui communiquait avec parcimonie quelques informations.

— Une bière ? proposa-t-il.

— Une Contrex, plutôt, dit Malko.

Il n'était resté que deux jours à New York, et s'était posé le matin même à Zurich après une escale à Paris où le Concorde l'avait amené d'un coup d'aile. À cause de son retour imprévu, Alexandra avait annulé un week-end de ski à St. Anton et l'attendait à Liezen.

Aucune nouvelle de Sharnilar. Malko lisait les journaux anxieusement, sans rien trouver sur la jeune veuve. Il avait appelé ses domiciles londonien et new-yorkais, sans obtenir de réponse. Même pas un domestique...

Il attendit que le patron l'ait servi pour demander à son vis-à-vis :

— Vous avez pu trouver quelque chose ?

L'Américain eut un sourire ravi.

— Oui, les Suisses sont très coopératifs. Bien entendu, je leur ai raconté une blague, sinon, cela aurait pris des semaines. Ils ne sont pas rapides, mais ils savent tout ce qui se passe chez eux.

— Que leur avez-vous dit ?

— Que nous explorions des tuyaux selon lesquels des terroristes iraniens allaient transiter chez eux. Ils n'aiment pas du tout ça. Il faudra que je leur dise qu'il s'agissait d'un tuyau crevé.

— Alors ?

— Cyrus Abali est bien venu en Suisse à la date que vous m'aviez indiquée.

Malko sentit une grande joie l'envahir et du coup trouva un goût de champagne à sa Contrex... Le chef de station sortit une petite fiche en carton sur laquelle il avait noté des informations.

— Voilà. Il est arrivé à Zurich en provenance de Téhéran sur le vol Swissair 876 le lundi 4 décembre. Il était seul et voyageait sous sa véritable identité...

— Bizarre...

— Non, corrigea l'Américain, il était venu de nombreuses fois en Suisse du temps du shah ; ils ont tout sur lui, et ils n'aiment pas qu'on les prenne pour des cons. Une seule chose : c'était la première fois qu'il revenait en Suisse depuis la fin du régime Pahlavi et nos Helvètes étaient très intéressés. Bien entendu, ils ne l'ont pas lâché d'une semelle, voyant déjà se profiler l'ombre d'un attentat.

— Qu'ont-ils découvert ?

— Il s'est rendu à l'hôtel *Dolder*, sur les bords du lac et il y a rencontré la personne que vous m'avez signalée. Une demi-heure environ, dans un des salons. Impossible de savoir ce qu'ils se sont dit.

— On n'a pas écouté leur conversation ?

— Non, la chambre qu'il avait retenue avait été « microtée », mais pas les salons. Nos homologues ont bien essayé d'avoir du matériel volant, mais cela n'a pas fonctionné. On n'entend que des mots incompréhensibles...

Bravo pour la technique suisse ! Les Helvètes étaient meilleurs dans les montres que dans les micros.

— Ensuite, il a vu des gens de l'ambassade d'Iran qui sont venus de Berne, il a dîné à l'hôtel et il est reparti le lendemain matin à Téhéran.

Voyage éclair.

— Les Suisses ne se sont pas posés de questions ?

— Bien sûr ! Mais ils n'ont pas pu y répondre. Ils savaient que Hussein Khasani, le jeune ayatollah transformé en chaleur et en lumière, s'occupait de ventes d'armes et que les fonds transitaient par Zurich. Ils pensent que la visite d'Abali est liée à cette activité.

— Ils n'ont pas entièrement tort, dit Malko. Rien d'autre ?

— Rien.

— Et Sharnilar Khasani ?

— Elle est repartie deux jours plus tard, après plusieurs réunions avec ses banquiers, à la suite de l'action intentée par les Iraniens. Les Suisses se disent que le voyage de Cyrus Abali était destiné à aboutir à un accord et qu'il a échoué...

— Que pensent-ils de Cyrus Abali ?

L'Américain eut un geste évasif.

— Oh, vous savez, ils considèrent tous les Orientaux comme des zozos, alors les retournements, ils y sont habitués. Ils savent seulement qu'il a survécu au régime Pahlavi...

Malko pensa soudain à autre chose :

— Cette action pour récupérer l'argent de la Révolution ? A-t-elle une chance d'aboutir ?

Le visage du chef de poste s'éclaira d'un large sourire et réunit son pouce et son index droit en un cercle parfait.

— *Nope*, zéro ! Jamais les Suisses ne s'immisceront dans une querelle inter-iranienne. L'argent a été régulièrement viré au compte joint du jeune ayatollah Hussein Khasani et de son épouse. Il appartient donc à cette dernière... Simplement, les Suisses doivent prier tous les jours pour qu'elle se fasse descendre, ce qui les ferait hériter de deux cent quarante millions de dollars...

Belle mentalité. Malko se souvenait des innombrables banques alignées dans la Bahnhof Strasse à Zurich. On ne faisait pas de

sentiment là-bas... Il but sa Contrex et sourit à l'Américain :

— Merci. Vous avez bien travaillé.

— Cela vous avance ?

— Je ne sais pas encore, fit Malko avec prudence. Transmettez mes remerciements à l'Irlandais. Je dois repartir sur Zurich maintenant.

* *

*

Tout en conduisant sur les routes verglacées de l'Oberland bernois, Malko essayait de faire le point. Au fond, il avait seulement obtenu une confirmation du récit de Sharnilar, et du rôle joué par Cyrus Abali dans cette histoire.

Mais tout cela n'expliquait toujours pas le meurtre de John Birch.

Malko avait beau se creuser la tête, il ne voyait pas pourquoi le commando iranien aurait éliminé le businessman, uniquement pour éviter de révéler le rôle joué par Cyrus Abali dans la persécution de Sharnilar. Abali était officiellement chargé de ces problèmes en Iran et se moquait comme de sa première trahison de l'opinion des Occidentaux.

Seul petit indice difficile à interpréter : Sharnilar ne semblait pas avoir dit la vérité en ce qui concernait l'action des Iraniens contre sa fortune... Seulement, il fallait aussi prendre cette information avec des pincettes : la jeune femme pouvait s'être affolée de bonne foi.

Bizarre, bizarre...

Il n'avait plus qu'à retourner à Liezen en attendant mieux. Se consoler dans les bras d'Alexandra.

* *

*

L'aéroport de Vienne Schwechat n'était plus qu'un tapis blanc. Le vol était parti pile à l'heure de Zurich, malgré le mauvais temps, ce qui changeait agréablement des retards américains. Les roues du DC 9 semblèrent s'enfoncer dans la neige tant il atterrit doucement. Pendant son virage, Malko avait tenté de repérer sa Rolls rouge dans le parking : Alexandra devait venir le chercher et il se faisait déjà une fête de la retrouver. Ils n'arriveraient sûrement pas à Liezen sans avoir fait l'amour...

Effectivement, ce fut la première personne qu'il aperçut à la sortie. Son manteau de renard blanc entrouvert découvrait une robe moulante comme un gant, décolletée très bas en carré avec une grosse ceinture de cuir noir mettant en valeur la minceur de sa taille. À certaines petites bosses, il devina qu'elle portait une guêpière sous ses

vêtements. Sa poitrine semblait offerte dans un écrin de fourrure blanche. Ses longs cheveux blonds flottaient sur ses épaules, lui donnant un faux air de jeune fille.

Leur étreinte troubla plus d'un douanier. Elle portait bien une guêpière d'où jaillissait sa croupe callipyge et ferme dont les mains de Malko épousèrent tout de suite les contours à l'abri du manteau de renard.

— Viens vite ! dit-il. J'ai hâte d'être seul avec toi. Alexandra eut un sourire pudiquement navré.

— Ton copain, John Lucas, a téléphoné. Il veut que tu ailles tout de suite le voir. Il a quelque chose pour toi.

La tuile ! Alexandra passa devant lui et il put admirer un tigre de strass qui s'allongeait sur sa jambe, prêt à bondir... À peine fut-il dans la Rolls, que sa main droite remonta le long du bas, trouvant la peau satinée de la cuisse puis les jarretelles attachées à la guêpière. Elle avait, probablement par distraction, oublié de mettre un slip, ce dont Malko profita immédiatement. Ils prirent la direction de la ville. À chaque feu rouge, son exploration se faisait plus précise et Alexandra, la tête rejetée en arrière, ondulait sur le siège de cuir, avec des feulements de fauve comblé.

Ils avaient presque atteint le centre de Vienne quand elle tourna vers lui un regard chaviré et dit :

— Si tu ne me prends pas tout de suite, j'ouvre la glace et je hurle.

Tous les boutons de sa robe étaient défaits, la ceinture gisait sur le plancher, laissant apercevoir la guêpière de satin gris, qui la moulait comme la carapace d'un insecte érotique. Les bas bien tirés coupaient la cuisse très haut, la rendant encore plus désirable. Malko n'en pouvait plus, excité par les doigts habiles et parfois la bouche de sa fiancée qui, durant un ralentissement n'avait pas hésité à scandaliser tous les voyageurs d'un tram...

Malko avisa soudain une impasse et vira brutalement. Dieu merci, il y avait au fond un immeuble en construction dont les travaux étaient interrompus par la neige. Il se gara le long de la palissade, enjamba l'accoudoir central de la Rolls et s'agenouilla en face d'Alexandra.

D'elle-même, la jeune femme cala ses escarpins sur le tableau de bord. Il la prit aux hanches, se redressa un peu et la pénétra d'un coup.

Ce fut une étreinte délicieuse, rapide et violente. Les jambes repliées, le bassin basculé, Alexandra noua ses bras autour de Malko pour exploser en même temps que lui. Enfin assouvis, ils se séparèrent. Malko reprit sa place au volant, tandis que Alexandra se refaisait une beauté.

— C'était superbe ! dit-elle. Dépose-moi au *Sacher*, tu m'as donné

faim.

Il la laissa devant l'hôtel *Sacher* et prit la direction de l'ambassade US, avide de savoir ce que les Américains avaient à lui apprendre.

* *

*

John Lucas, le chef de station, accueillit Malko à bras ouverts.

— Venez, dit-il, je viens de recevoir des choses pour vous. Directement de Langley.

Son bureau surchauffé dominait le Danube et la grande roue du Prater. D'abord, il sortit un document d'une enveloppe portant le sceau « Secret Defence » et le parcourut.

— C'est au sujet du yacht, annonça-t-il, l'*Ormouz*. C'est bien cela ?

Le cœur de Malko battit plus vite.

— C'est ça ! Qu'ont-ils trouvé ?

— Pas grand-chose, fit l'Américain avec une moue. C'est la station de Londres qui s'en est occupé. Elle a demandé aux « cousins ». Ceux-ci ont répondu qu'il s'agissait d'un bateau enregistré à Jersey au nom d'un grec lié au commerce des armes. Un type *persona grata* en Iran. Il a procuré des tas de babioles aux Iraniens.

— Ah bon, fit Malko, déçu. Il espérait avoir autre chose. C'est tout ?

— Non, dit son ami. Il y a des photos pour vous. Vous voulez les voir ?

— Bien sûr.

Il lui tendit une grosse enveloppe bulle d'où Malko sortit une vingtaine d'épreuves. Elles étaient de qualité inégale, toutes en noir et blanc. Il s'installa sous une lampe puissante au bureau de son ami et réclama une loupe. C'était un travail de longue haleine. Alexandra allait être furieuse. Il avait éliminé la moitié des documents sans rien trouver d'intéressant. La suivante était une photo assez nette d'un groupe devant un restaurant.

Cette fois, il eut un choc au cœur.

La première personne à gauche était incontestablement John Birch ! Ensuite, il y avait un ayatollah barbu inconnu, un second barbu, Sharnilar et un « civil » avec de grosses lunettes d'écaille. Malko retourna le document : les noms étaient notés au verso. Il s'agissait de l'ayatollah Mozaderi, de l'ayatollah Khasani, mari de Sharnilar, et de Cyrus Abali ! Tous les protagonistes de l'affaire !

C'était son premier véritable indice. Pourquoi Sharnilar avait-elle prétendu ne pas connaître Cyrus Abali ?

CHAPITRE XVII

Malko retourna longuement la photo entre ses doigts. Elle avait été prise en 1981 à Téhéran. Il ne comprenait pas pourquoi Sharnilar lui avait menti, mais, en plus, cela suggérait un rapprochement curieux. Était-ce cette photo que le meurtrier de John Birch avait volée ?

Était-ce la présence de Sharnilar sur ce document qui le rendait explosif ? Et, dans ce cas, pourquoi ? Une seule personne pouvait l'aider à comprendre : Sharnilar. À condition de la retrouver. Autre chose le tracassait ; il aurait pour cela besoin de la CIA.

John Lucas, qui s'était absenté, rentra dans la pièce :

— Vous avez trouvé ce que vous vouliez ?

— Oui, dit Malko, mais je vais encore faire appel à vos services. Avez-vous des amis à la station de Londres ?

— Oui, quelques-uns. Pourquoi ?

— Je voudrais qu'on refasse l'enquête sur l'*Ormouz*. Sans passer par les « cousins », et sans en parler à Langley.

— Oh, la, la, fit John Lucas, c'est délicat...

— Je sais, John, reconnut Malko, mais c'est important pour moi. Et cela pourrait le devenir pour la Company.

John Lucas était un homme droit et cocardier. C'était un argument qui devait le toucher.

— Pourquoi tant de mystères, alors ?

— Quelquefois, les « cousins » ne sont pas très fiables, avança Malko. La station de Londres doit posséder des sources indépendantes.

— Ça, c'est vrai, dit John Lucas qui n'aimait pas beaucoup les Anglais. Que voulez-vous savoir exactement ?

— À qui appartient réellement ce bateau. Pas le propriétaire apparent, mais tes gens qui sont derrière.

John Lucas lui donna une tape sur l'épaule.

— Allez retrouver votre fiancée. Je m'en occupe. Si vous m'invitez au *Sacher*, ce soir !

— Avec joie, dit Malko.

* *

*

Alexandra était étendue en guêpière sur le grand lit à baldaquin du *Sacher*, ses escarpins aux pieds, en train de lire. Malko se dit que ce n'était pas la peine d'avoir un château de cinquante pièces pour venir payer une fortune une chambre minuscule, avec une toute petite

glace. L'intermède de la Rolls avait mis la jeune femme d'excellente humeur et visiblement, elle attendait de Malko un pas de plus dans le domaine de l'érotisme. Hélas, après un baiser rapide, il prit le téléphone et demanda au standard de l'hôtel un numéro à Londres.

En attendant, il entreprit de laisser courir ses doigts sur la cuisse d'Alexandra, entre la peau et la lisère du bas et la jeune femme se mit à ronronner...

On lui passa le numéro en sonnerie. Il allait raccrocher lorsqu'on se décida enfin à répondre.

— Miss Khasani ? demanda Malko.

Alexandra se dressa sur le lit comme un cobra.

— Comment, tu t'intéresses encore à cette pute ?

Il mit la main sur l'écouteur.

— J'ai besoin de savoir où elle se trouve.

À l'autre bout du fil, une voix qui devait être pakistanaise, annonça :

— Elle n'est pas là.

— Où est-elle ?

— En Espagne, à Marbella, chez des amis. Vous avez un message ?

— Vous avez son numéro ?

Le visage crispé de rage, Alexandra était en train de boutonner sa robe.

— Six – quatre – un – sept – sept, annonça le Pakistanaise.

Malko raccrocha au moment où Alexandra bouclait sa ceinture.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je pars, lança-t-elle en attrapant son sac, avant que tu m'annonces que tu vas rejoindre cette pouffiasse.

— Tu peux venir avec moi, proposa Malko. C'est une mission.

— Eh bien, moi, j'ai mieux à faire, fit Alexandra. Vienne est pleine de types superbes qui ne demandent qu'à me sauter. À bientôt. Amuse-toi bien en Espagne avec ta grue.

La porte claqua, faisant trembler les tableaux aux murs. La douce Alexandra n'avait pas changé... Furieux, Malko n'essaya même pas de la poursuivre. Si Krisantem avait été là, il l'aurait retenue avec son lacet, mais ce n'était pas vraiment un gentleman... Il n'avait plus qu'à dîner en tête à tête avec John Lucas.

* *

*

Une Ferrari blanche vroom-vroomait rageusement derrière la Seat de Malko louée chez Budget à l'aéroport de Malaga, cherchant en vain à doubler. Jusqu'à Marbella, la route n'avait que deux voies, encombrées d'une circulation intense dans les deux sens. Bien qu'on

suive la côte, on voyait à peine la mer d'un bleu aussi immaculé que le ciel, cachée par un mur de ciment pratiquement ininterrompu, de Malaga à Marbella : des clapiers bâtis en série avec vue imprenable sur une côte tristounette, pour les hordes nordiques dévalant de toute l'Europe au premier rayon de soleil.

Au détour d'un virage, on apercevait soudain une enseigne en arabe, ce qui augmentait la ressemblance avec un de ces pays artificiels du Golfe Persique. La région était pratiquement colonisée par les Arabes, qui eux, débarquaient du Maroc.

Il arriva au *Marbella Club*, fourbu, la Ferrari blanche toujours derrière lui. En contrebas de la route principale, le *Club* offrait un havre de repos et de luxe, et même, un semblant de plage pour ses rares clients sportifs, sous la houlette élégante du prince de Hohenloe qui en avait fait l'endroit le plus sophistiqué de Marbella. Le temps de prendre une douche, il était trois heures et demie, et la salle à manger se remplissait pour le déjeuner. Malko composa le numéro donné par l'employé de Sharnilar Khasani à Londres.

— Ici la résidence Macropoulos, annonça une voix visiblement espagnole.

— La Señora Khasani ? demanda Malko.

Des explications en mauvais anglais, il ressortit que toute la « casa » était descendue déjeuner en ville, au restaurant *La Meridiana*. Y compris la Señora Khasani.

— Vous connaissez *La Méridiana* ? demanda Malko au concierge.

— Oui, *Señor*, fit ce dernier, c'est derrière la maison du roi Fahd d'Arabie Saoudite. C'est facile : vous prenez le pont en face de chez *Régine*. Il franchit la route et aboutit juste devant la mosquée. Ensuite, vous montez, c'est sur la droite, dans la colline.

Il eut un sourire et ajouta :

— Heureusement que tous les princes arabes qui habitent autour de chez Fahd aiment aller chez *Régine*, C'est eux qui ont construit le pont, directement de la mosquée à la discothèque. Avant, il fallait faire un grand détour...

« Bénissons les goûts ludiques des Saoudiens », se dit Malko, en se mettant au volant de sa Seat.

Il trouva facilement la mosquée et la propriété de Fahd, surplombant la route nationale. C'était la réplique exacte de la Maison-Blanche ! En été, cela devait être l'enfer. Comme des satellites bien sages, il y avait tout autour une douzaine de maisons protégées de hauts murs : les résidences des différents princes de la famille saoudienne qui voulaient à la fois être près de leur roi, de la mosquée, et de *Régine*. Chaque vendredi, Fahd tenait table ouverte à la mosquée pour tous les musulmans pauvres de Marbella, ce qui ne risquait pas de le ruiner...

Le parking de *La Meridiana* était encombré de Rolls, de Bentley, de Mercedes et de quelques Cadillac. Le voiturier prit la Seat de Malko avec un dégoût non dissimulé. Il faisait frais et un soleil aussi lumineux que celui des îles Vierges éclairait les collines pelées qui composaient le plus clair de ce coin de paradis hispano-arabe.

Malko pénétra dans le restaurant construit sur plusieurs niveaux. Il était d'un luxe tapageur, déjà plein d'une foule animée. Pas de Sharnilar. Il prit place au bar et commanda une vodka, parcourant distraitemment le menu car il mourait de faim.

Il venait de découvrir que *La Meridiana* était probablement le seul restaurant au monde vendant le caviar au gramme lorsque Sharnilar Khasani fit son apparition.

Sculpturale dans une robe blanche d'Azzaro décolletée jusqu'au bas des reins avec un bandeau blanc assorti sur son œil mutilé, au milieu d'une meute de basanés et de jolies femmes décorées comme des arbres de Noël. Malko se laissa glisser de son tabouret et vint vers elle. En le voyant, Sharnilar s'arrêta net :

— Malko !

Plantant là le groupe de ses amis, elle se précipita vers lui et l'étreignit sous l'œil intéressé du barman et sous celui, nettement méfiant, du moustachu chauve, haut comme trois pommes, qui l'escortait.

— Quelle bonne surprise ! s'exclama-t-elle. Je ne savais pas que tu étais à Marbella.

Ses amis allèrent s'asseoir. Malko lui prit le bras.

— Je peux te parler cinq minutes ?

— Viens dîner avec nous.

— Non, merci » je préfère t'avoir pour moi seul, dit-il.

Il repensa à leur dernière nuit à St. Thomas, dans l'*Excalibur*. Sharnilar eut une moue chargée d'érotisme.

— Ça va être difficile. Ils sont tous après moi, comme des mouches. Surtout mon hôte, Macropoulos, le petit moustachu ; je crois que je vais m'enfermer dans ma chambre ce soir... Viens en haut, nous allons bavarder deux minutes.

Ils grimpèrent un petit escalier menant à une succession de terrasses utilisées en été. À peine arrivée, Sharnilar se serra contre Malko et l'embrassa passionnément, son corps collé au sien.

— Tu peux me violer ici, si tu veux, murmura-t-elle. Mais, par pitié ne froisse pas ma robe.

— Plus tard, dit Malko.

La lueur trouble qui brillait dans son œil bleu s'éteignit d'un coup.

— Pourquoi es-tu venu alors ?

— Pour que tu répondes à une question qui m'intrigue, dit-il. Tu as bien rencontré un Iranien à Zurich lorsque tu as remis les documents.

- Oui, dit-elle. Tu es venu jusqu'ici pour me demander ça ?
- Tu m'as aussi dit que tu ne le connaissais pas, insista Malko.
- C'est vrai.

Il chercha le regard de son œil unique.

— Tu le connaissais. Il s'appelle Cyrus Abali, c'est le patron des Services de sécurité iraniens. J'ai vu une photo de toi avec lui prise en Iran.

Le visage de Sharnilar se ferma d'un coup. Elle resta silencieuse quelques instants avant de dire d'un ton agacé :

— Je ne sais pas, je ne me souviens plus, tu sais, tous ces Iraniens, je les confonds... C'est important ?

— Peut-être, dit-il. Il est possible qu'on ait tué John Birch pour qu'il ne puisse révéler ce lien...

Visiblement prise de court, elle demeura muette, puis alluma une cigarette avec son briquet d'or massif. D'un coup d'œil, Malko s'assura que son sac ne contenait qu'un poudrier et un mouchoir. Elle releva la tête et lança :

— Écoute, je ne comprends rien à cette histoire. Tu as eu les documents, tu es content ?

— Oui, mais...

— Ne parlons plus de tout cela ; lança-t-elle, avec une certaine sécheresse. Je ne sais pas ce que tu imagines. Que je suis de mèche avec les Iraniens, peut-être ? Tu oublies ce qu'ils m'ont fait... Si tu es venu me voir pour me faire l'amour, quand tu voudras ! Ici, même, maintenant si tu en as envie. Pour le reste, c'est fini. OK ?

— Tu n'as plus peur de la vengeance des Iraniens.

— Si, bien sûr, dit-elle. Pourquoi ?

— Tu n'as même pas d'arme. À St. Thomas, tu ne quittais pas ton Beretta.

Interloquée, Sharnilar ne répliqua pas. Puis, brusquement, elle écrasa sa cigarette et tourna le dos à Malko, s'enfuyant littéralement. Avant de disparaître dans l'escalier, elle lui cria :

— Ne me téléphone pas, je ne veux plus te voir !

Il resta seul, dans la brise fraîche de l'Andalousie, à réfléchir. Il n'avait rien appris de précis. Sinon que Sharnilar lui mentait.

Quelque chose s'était passé, lié à sa rencontre avec Cyrus Abali, changeant les éléments du problème. Quand il regagna l'intérieur de la *Meridiana*, il n'était pas plus avancé. Sharnilar s'était éclipsée dans une des salles du restaurant, et il ne se sentait pas l'envie de la poursuivre. Il commanda au bar une assiette de caviar, une nouvelle vodka et un grand verre de Vichy Saint-Yorre. Pas vraiment content de lui. Si Alexandra l'avait vu, elle se serait tordue de rire... Il n'avait aucune prise sur Sharnilar et risquait de ne jamais la revoir. Il maudit son impatience : il aurait dû l'entreprendre au fond d'un lit...

Maintenant, elle lui échappait. Il n'avait plus qu'à reprendre l'avion avec son puzzle incomplet à demander l'amant à Alexandra...

* *

*

Les téléphones espagnols ressemblent à des sirènes d'alerte pour sous-marin. Malko faillit sauter au plafond quand le sien se mit à sonner. Des explications embrouillées de la standardiste, il ressortit qu'on l'avait appelé de Vienne, mais que la communication avait été interrompue... Il demanda le château de Liezen. Depuis la veille, il traînait au *Marbella Club*, hésitant à repartir. Il avait en vain essayé de joindre Sharnilar au téléphone, la jeune femme était toujours « sortie ».

Humiliant.

On lui repassa la communication. Elko Krisantem. Il n'avait pas appelé et Alexandra n'avait pas donné signe de vie... Encourageant... Déçu, Malko pensa à John Lucas, et demanda son numéro à Vienne. C'était bien lui.

— Tu ne devrais pas aller chez les sauvages ! remarqua l'Américain. J'allais t'envoyer un pigeon voyageur... J'ai obtenu le renseignement que tu voulais. Grâce à un copain qui est dans les assurances maritimes. C'est amusant.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes tombés sur une « infrastructure » des « cousins »...

— Non ! dit Malko.

— Si. Voilà pourquoi ils ont été discrets, quand on les a questionnés. *L'Ormouz* est enregistré au nom d'une société à Jersey. Le propriétaire de cette société est un Grec, un certain Evaristos Macropoulos, un HC britannique connu.

— Macropoulos ! s'exclama Malko.

— Tu le connais ?

— Un peu.

C'était celui chez qui résidait Sharnilar à Marbella !

— D'ailleurs, continua l'Américain, le bateau a déjà été utilisé dans des missions du M16. Il ne sert pratiquement qu'à ça, avec un peu de charter pour la couverture... Bien entendu, n'en parle pas...

Malko raccrocha. Enfin, il venait d'avoir accès à une pièce décisive du puzzle. Si les Britanniques avaient fourni un yacht aux persécuteurs de Sharnilar, c'est qu'ils étaient impliqués dans l'opération. Or, Cyrus Abali, et le feu mari de Sharnilar étaient des agents anglais. Comme le MI 6 ne pratiquait pas la philanthropie, cela signifiait que les documents détenus par la jeune femme intéressaient directement les

Britanniques. Le commando d'exécutants pouvait avoir travaillé pour son chef iranien et, en réalité faire la besogne de l'Intelligence Service...

Il repensa aux révélations de Gholam Soltane. L'ayatollah Mustapha Hadj Khasani, beau-père de Sharnilar, avait fait la liaison entre Khomeiny et les Anglais... Cela pouvait évidemment passionner beaucoup de gens de connaître les liens véritables du dictateur de l'Iran et des Britanniques.

Malko était si excité qu'il partit se promener dans les jardins. Il venait de mettre le doigt sur la vérité.

Dans les documents remis par Sharnilar à la CIA, il n'y avait rien sur les Britanniques...

Donc, ce n'étaient pas les vrais. À un moment donné, Sharnilar avait passé un accord avec les Britanniques et les Iraniens pour donner aux Américains des documents sans intérêt et noyer définitivement le poisson.

Pour des gens comme Abali, c'était un jeu d'enfant de fabriquer un « faux » dossier, ce qui expliquait la décontraction actuelle de la jeune femme.

Pour que les Britanniques se soient livrés à un tel montage, il fallait que les vrais documents soient explosifs. Or, théoriquement, Britanniques et Américains étaient dans le même camp. Si les Anglais voulaient cacher ces documents, c'est probablement qu'ils révélaient une manip montée contre leurs alliés, les Américains... Parce que les Américains se moquaient des liens de Khomeiny avec leurs « cousins »...

Malko revint vers le *Club* et s'assit près du téléphone dans le bar décoré de superbes perroquets. Ce qu'il venait de découvrir lui donnait envie de crier d'excitation. Il avait le choix entre trois attitudes. Oublier et repartir en Autriche ; tenter de faire craquer Sharnilar ; ou alerter la CIA et reprendre l'enquête. Une vodka allait l'aider à réfléchir.

À la troisième, il attrapa le téléphone du bar et composa le numéro de Macropoulos. Dès qu'il eut un domestique au bout du fil, il demanda la Señora Khasani. De la part du prince Hohenloe.

Il attendit, le cœur battant. Quelques instants plus tard, la voix de Sharnilar annonça :

— Ici Sharnilar Khasani. Vous...

— C'est moi, coupa Malko. Ne raccroche pas.

— Mais, je t'ai...

— J'ai appris des choses graves, dit Malko, il faut que je te voie. Tout de suite.

— Impossible, dit-elle enfin. Je suis en train de me préparer. Il y a un grand dîner ici, ce soir.

— Bien, dit Malko, alors, je viens. Il me, faut cinq minutes avec toi.

— Non, dit-elle. Je ne...

Malko l'interrompit :

— Je serai là dans une demi-heure. On verra si tu oses refuser de me parler.

Après avoir raccroché, il alla trouver le concierge.

— Où se trouve la propriété de M. Macropoulos ? demanda-t-il. Je suis invité là-bas...

— C'est facile, dit le concierge. Elle doit faire plus de deux mille hectares. Vous allez au village de San Pedro et vous prenez à droite, la route de Ronda. C'est dans la montagne, à trois kilomètres environ. Un chemin privé avec deux grands piliers rouges, à gauche en contrebas de la route nationale.

Le temps de prendre son pistolet extra-plat, deux chargeurs de rechange. Il était en route.

De San Pedro, la route montait en lacets au milieu de collines pelées, pratiquement désertes. Trois kilomètres plus loin, il aperçut l'embranchement indiqué, une piste en terre fraîchement creusée dans la montagne. Un panneau indiquait : « Privé. Interdit d'entrer ». Il s'y engagea. Le chemin était très étroit, coincé entre la montagne et le précipice.

Il repéra à un virage une caméra de télévision surveillant l'accès. La maison d'Evaristos Macropoulos se trouvait sur l'autre versant de la colline, invisible d'où il était. Il continua. Soudain, au détour d'un virage, il se trouva nez à nez avec une Range-Rover et dut freiner. Il n'y avait pas la place pour les deux véhicules. Deux hommes descendirent de la Range-Rover. Il eut le temps d'en reconnaître un : Parviz Baghai, le tortionnaire iranien au crâne rasé. Ils avaient tous les deux des pistolets-mitrailleurs. Sans hésiter, ils ouvrirent le feu sur la voiture de Malko.

Si Malko n'avait pas possédé des réflexes aiguisés par une longue vie d'aventures, il aurait été haché par la grêle de projectiles des deux pistolets-mitrailleurs. Il s'en fallut d'une fraction de seconde ! Il était déjà aplati sur la banquette lorsque le pare-brise, le volant et pratiquement toutes les vitres de la Seat volèrent en éclats sous les impacts. Ses adversaires ne faisaient pas dans la dentelle. Le silence retomba brutalement, ils devaient changer de chargeurs. Son pistolet extra-plat au poing, Malko ouvrit la portière. Du coin de l'œil, il aperçut l'Iranien qui le remettait en joue et tira dans sa direction. Aussitôt, les deux hommes s'abritèrent derrière la Range-Rover. Malko franchit alors d'un bond l'espace découvert qui le séparait du talus en pente où il plongea, la tête la première. Les coups de feu reprirent aussitôt derrière lui. Il partit en roulé-boulé, et une douleur aiguë lui transperça le poignet droit au moment où il touchait le sol. Il continua à dévaler la pente caillouteuse, en contrebas de la route.

Sa dégringolade fut arrêtée par un arbre et il se releva, le bras droit complètement engourdi, ayant perdu son pistolet dans la chute. Tournant la tête, il aperçut les silhouettes des deux tueurs en haut du talus et aussitôt, leurs armes automatiques crépitèrent de nouveau... Il s'éloigna, profitant du couvert des arbres et tomba très vite sur une haute clôture métallique.

Il s'en approcha et recula aussitôt : elle était légèrement électrifiée. De plus, tenter de l'escalader était offrir une cible de choix à ses poursuivants. Il se remit à courir le long du grillage, espérant trouver une sortie, préoccupé dans l'immédiat de mettre le plus d'espace possible entre les tueurs et lui. Le sous-bois était accidenté, plein de ravins, de rochers, de buissons infranchissables. Au bout d'un certain temps, Malko s'immobilisa, les poumons en feu et écouta.

Plus aucun bruit.

La nuit tombait déjà et les lumières de Marbella scintillaient au loin. Il se trouvait dans une immense propriété, avec au moins deux hommes à ses trousses. Il fit un écart, entendant quelque chose bouger dans un buisson et s'immobilisa, un flot d'adrénaline dans les artères. Une silhouette énorme se leva et passa près de lui majestueusement : un gros cerf... Il était dans la réserve de chasse d'Evaristos Macropoulos. Impossible de retourner vers la route. C'est là qu'ils l'attendaient. La meilleure solution était de gagner la maison où était hébergée Sharnilar, misant sur la surprise. Poussé par une rage froide, il se remit en marche. La jeune femme l'avait sciemment envoyé à la mort, confirmant par-là ses pires hypothèses. Même si les tueurs

étaient iraniens, ils travaillaient en réalité pour les Britanniques.

Il lui fallut près d'une demi-heure pour atteindre une crête d'où il aperçut au fond du vallon une grande maison blanche et plate, éclairée comme en plein jour par de nombreux projecteurs, flanquée d'une énorme piscine en forme de haricot et entourée de splendides pelouses. Il devait y avoir au moins vingt chambres. Sharnilar se trouvait quelque part dans cette demeure – sûrement gardée – et il n'avait même plus d'arme !

Il continua à avancer.

Quarante mètres plus loin, il repéra la première sentinelle. Accroupi derrière un rocher, il l'observa : un jeune homme avec un chapeau de cow-boy, appuyé sur une barrière. Il fumait et un fusil de chasse était posé à côté de lui.

Malko s'avança alors à découvert. Le jeune homme sursauta en le voyant, mais, devant son apparence décontractée, ne sauta pas sur son fusil, prenant sans doute Malko pour un des invités. Celui-ci s'adressa à lui en espagnol.

— *Buenos noches ! C'est agréable de se promener un peu.*

L'autre sourit.

— *Buenos noches, Señor. Claro que sí !*

Malko s'engagea sur un chemin de pierre serpentant au milieu du gazon.

Il lui restait deux cents mètres à parcourir. En approchant, il entendit de la musique et vit des gens autour de la piscine. Le sentier passait le long d'un parking où se pressaient une dizaine de voitures, des Porsche, une Rolls, des Mercedes. Il distingua dans l'ombre une silhouette avec un fusil... La propriété de Macropoulos était gardée comme un établissement militaire. Il bifurqua, cherchant une entrée, longeant l'extérieur de la maison. Toutes les fenêtres étaient closes. Enfin, il aperçut une imposte ouverte donnant sur une salle de bains. Personne en vue. Il s'y glissa et tomba dans une baignoire de marbre jaune. Son bras ne le faisait plus trop souffrir, mais sa main droite était encore tout engourdie.

Un bruit de moteur l'attira à l'imposte. La Range-Rover qui l'avait intercepté s'arrêtait en trombe dans le parking. Les recherches allaient reprendre... Maintenant, il devenait urgent de trouver Sharnilar. Une sorte de ronflement venait de la chambre. Il en poussa la porte et s'arrêta net. Un gros moustachu s'agitait en cadence avec des halètements de phoque sur une blonde en train de regarder au plafond. L'homme était de trois quarts et seule la fille pouvait le voir. Elle l'aperçut. Embarrassé, Malko lui adressa un clin d'œil. À sa grande surprise, elle le lui rendit... Il traversa la pièce sur la pointe des pieds et déboucha dans un couloir.

Il faillit se cogner dans le verre épais d'une table basse soutenue

par deux Nègres accroupis, qui venaient sûrement de chez Roméo.

Sur sa droite, il repéra un salon où des gens jouaient aux cartes. Une bonne dizaine de portes s'ouvraient de tous les côtés. Où pouvait être Sharnilar ? Soudain, une grande brune au visage fatigué sortit d'une chambre, juste devant lui. Malko n'hésita pas.

— Vous n'avez pas vu Sharnilar ? demanda-t-il en anglais.

— Sharnilar ? Qui est-ce ?

Dans ce genre de résidence, tous les invités ne se connaissaient pas forcément.

— La fille avec un bandeau sur l'œil, précisa Malko.

— Ah, oui ! fit la brune. Elle doit être dans sa chambre. L'avant-dernière au bout.

Malko frappa à la porte indiquée et une voix cria « entrez ».

Sharnilar, drapée dans un peignoir de bain, se maquillait devant sa coiffeuse. Elle se dressa, le visage crispé, en voyant Malko.

— Qu'est-ce que tu fais ici ! Je t'avais dit de ne pas venir...

Elle semblait plus contrariée qu'autre chose. Stupéfié par son cynisme, Malko lui dit froidement :

— Tu as même *fait* ce qu'il fallait pour que je ne vienne pas...

Elle le fixa de son œil bleu, visiblement étonnée.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu le sais bien, dit Malko. On m'attendait sur la route.

Il lui fit le récit de l'embuscade dont il avait été victime et elle se rassit, livide.

— Je te jure que je n'étais au courant de rien, fit-elle. Ils ont dû écouter notre conversation, au standard. Ils le font pour tout le monde. Mais jamais...

Au regard de Malko, elle sentit qu'il ne la croyait pas entièrement. Ouvrant alors un tiroir de la coiffeuse, elle lui tendit son Beretta doré.

— Tiens, dit-elle simplement, le chargeur est plein et il y a une balle dans le canon.

Malko prit l'arme, la vérifia et la glissa dans sa ceinture. Apparemment Sharnilar était de bonne foi. Ce qui ne répondait pas à toutes ses questions...

— Tu sais qui est ton hôte ? demanda-t-il. Macropoulos. Le propriétaire de l'*Ormouz*.

— Oui, avoua-t-elle dans un souffle.

— Pourquoi m'as-tu menti ? En me remettant des documents pratiquement sans valeur.

— Je ne pouvais pas faire autrement, ils m'ont terrorisée.

— Qui ?

— Les Iraniens, Cyrus Abali, surtout. Il m'a expliqué que les documents que je détenais pouvaient nuire grandement à la Révolution iranienne s'ils tombaient entre les mains du Grand Satan.

Qu'il fallait donc faire semblant de céder aux Américains et donner autre chose. Qu'à ce prix, ils me laisseraient en paix avec mon argent.

Malko la regarda, incrédule. Elle aussi, avait été manipulée.

— Mais tu n'as jamais lu les vrais documents ?

— Non, avoua-t-elle, je les ai aperçus quelquefois. Beaucoup sont en persan d'ailleurs. Ça ne m'intéressait pas.

Malko crut recevoir le ciel sur la tête.

— Tu les leur a remis alors ?

— Non, dit-elle, je ne suis pas folle. Je leur ai seulement promis de ne jamais les remettre à personne. J'ai dû leur avouer aussi qu'avec la carte Unidel que je t'avais donnée, tu ne pouvais pas avoir accès au coffre.

Brutalement, le meurtre de John Birch prenait un autre éclairage ! Les scrupules de Malko proposant de ne pas remettre à la CIA les documents fabriqués dans ce but et offerts avec la complicité de Sharnilar risquaient de faire échouer toute la manip irano-britannique. Si John Birch les acceptait, l'opération tombait à l'eau, s'il les refusait, Malko allait sentir quelque chose de louche ! Donc, le businessman devait disparaître !

On frappa à la porte. Elle mit son doigt sur ses lèvres.

— Oui ! cria-t-elle.

— Sharnilar, vous êtes prête ? demanda une voix d'homme.

— Dans un moment, dit-elle.

— Pourquoi es-tu venue à Marbella ?

— Cyrus Abali m'a dit d'accepter l'invitation de son ami. Qu'ils seraient plus tranquilles, si, pendant un moment, je restais à l'abri des Américains.

Malko secoua la tête, abasourdi de tant de crédulité.

— Ils te tueront. Ils sont simplement en train d'acheter les gens de ta banque pour que ces documents soient détruits si tu meurs. Tu es au milieu d'une bande d'assassins. Et, en plus, pas ceux que tu crois... Ce ne sont pas les Iraniens qui ont tout manigancé, mais les Anglais. Je suis aujourd'hui le seul à le savoir. Aussi, vont-ils tout faire pour me liquider avant que je reparte d'ici...

Il lui expliqua la manip des Britanniques et le contenu probable des documents.

— Ton beau-père était l'agent de liaison entre les Anglais et Khomeiny. Il a dû apprendre des tas de choses que les Britanniques ne veulent à aucun prix voir sortir. Je vais essayer de m'emparer d'une voiture et de regagner Marbella. Veux-tu venir avec moi ?

Sharnilar secoua la tête.

— Tu n'y arriveras pas. La grille de la villa est commandée électroniquement. Mais tu peux téléphoner... Regarde.

Elle lui montrait un appareil à touches...

— Je croyais qu'on écoutait toutes les communications ?
— À l'entrée. Pas à la sortie. En composant le zéro, tu as une ligne.
— On peut appeler les USA ?
— Le monde entier. Où veux-tu appeler ?
— Washington, dit Malko. Au cas où il m'arriverait quelque chose.
Ensuite, nous essaierons de filer par les bois.
— Non, dit Sharnilar. J'ai peur. Je crois ce que tu me dis.
J'essaierai de me dégager de ces gens dès que possible, mais je ne veux pas entrer en guerre contre eux.

— Ils te tueront de toute façon.
Elle haussa les épaules.
— J'espère que tu te trompes. Maintenant, je vais aller faire un tour au salon. Pendant ce temps, essaie de téléphoner. Ensuite, je reviendrai te dire ce qui se passe. Je vais fermer à clef.

— Très bien, dit Malko. Fais attention.
Elle acheva de s'habiller, passa une tunique et un pantalon de soie et l'enlaça.
— Je suis si heureuse de te revoir, murmura-t-elle. Mon Dieu, je n'arrive pas à croire à tout ce que tu me racontes...

Elle sortit et Malko entendit la clef tourner dans la serrure. Il eut un petit pincement au cœur en réalisant qu'il était entièrement entre les mains de Sharnilar. Mais, il n'y avait pas une minute à perdre : il se rua sur le téléphone.

* *
*

Les secondes s'écoulaient, interminables. Il avait fallu cinq essais à Malko pour obtenir la CIA à Langley. Découvrant que Ron Fitzpatrick était en meeting et qu'on ne pouvait pas le déranger !

— Rappelez dans une heure, avait conseillé la secrétaire.
Malko bouillait.
— Sortez-le de son meeting, dit-il. Si je ne lui parle pas maintenant, il va le regretter toute sa vie il s'était montré si violent que la secrétaire avait cédé et envoyé chercher le directeur des Opérations. Malko comptait les secondes, le cœur battant, bercé par le chuintement du bruit de fond, craignant à chaque seconde que la communication ne soit coupée.

Enfin, il entendit la voix de l'Irlandais.
— Bon Dieu, Malko, qu'est-ce qui se passe ! Le DG était fou furieux. J'ai dû lui raconter une blague... Ça ne pouvait pas attendre ?

— Non, dit Malko. Asseyez-vous et prenez des notes.
Il entreprit de démonter pour l'Américain toute l'opération Sharnilar. L'autre ponctuait d'une bordée de jurons ses révélations. Ne

les mettant pas une seconde en doute. Quand il eut terminé, l'Américain lui dit :

— Je prévois tout de suite notre station de Madrid. Qu'ils se mettent en rapport avec la Garde Civile pour qu'on vienne vous chercher...

— Ils auront eu le temps de me découper en morceaux, dit Malko. Je vais me débrouiller tout seul. Mais s'il m'arrive malheur, je ne voulais pas que cela soit perdu pour la postérité.

— Salauds d'Anglais ! explosa Ron Fitzpatrick. J'ai hâte de mettre la main sur ces trucs...

— Moi aussi, dit Malko, mais ce n'est pas au programme d'aujourd'hui. Je ne sais même pas si nous les aurons un jour. Cela dépend de Sharnilar. Et de ma survie.

— Écoutez, dit le directeur des Opérations. Sortez-vous de ce merdier et rappelez-moi. Je vous donnerai tous les moyens que vous désirez. Dès que j'ai votre feu vert, je vous expédie vos deux amis Chris et Milton, pour commencer. Et s'il en faut d'autres, vous les aurez. Je vais mettre le DG au courant, c'est tout. Personne d'autre dans la Company ne saura à quoi l'opération se réfère. Aucune fuite possible au bénéfice des « cousins ». Mais bon sang, faites attention ! Appelez la police locale puisque vous avez un téléphone.

— Ils ne viendront pas, dit Malko. Ici, c'est déjà le monde arabe. Les milliardaires font ce qu'ils veulent chez eux. Enfin, s'il y a un problème, souvenez-vous que je veux une place au soleil à Arlington...

— *Bullshit !* explosa l'Irlandais. C'est vous qui m'enterrez ! Mais dites à Mrs Khasani que je lui donnerai n'importe quoi pour ces documents.

— À plus tard, dit Malko.

Il raccrocha et écouta. Aucun bruit suspect. Il pesa alors le pour et le contre : s'il appelait les Gardes Civils, ceux-ci commenceraient par téléphoner à la Résidence et poseraient courtoisement quelques questions au propriétaire des lieux. Ce dernier aurait donc tout le temps de liquider Malko avant leur arrivée. Son espoir reposait sur Sharnilar...

Vingt minutes se passèrent avant que la clef ne tourne dans la serrure. Sharnilar apparut, essoufflée, les traits tirés et ferma la porte, s'appuyant au battant.

— Mon Dieu, dit-elle, j'ai vu des hommes armés partout. On nous a dit qu'il y avait des cambrioleurs sur le domaine et que les gardes les cherchaient. Toutes les routes d'accès sont barrées. Tu as pu parler à Washington ?

— Oui, dit Malko, mais cela ne résout pas le problème immédiat... Si je prenais une voiture avec toi ?

— Impossible, ils vérifient tout. Et puis, il y a un homme armé ici,

dans le couloir. S'il te voit, il risque de signaler ta présence. Tu ne pourras même pas sortir de la maison... Moi, je vais être obligée de rejoindre les autres. Dès que Macropoulos arrive avec son hélicoptère, on se met à table.

— Où se pose l'hélicoptère ?

— Sur un terrain au sommet d'une colline, à trois cents mètres d'ici environ. Pourquoi ?

— C'est un moyen de fuir, dit Malko. Quand il va se poser, il faut que je gagne cette zone et que je monte dans l'appareil. Avec ton pistolet, c'est faisable. Les gardes n'oseront pas tirer devant les autres invités. Tu ne sais pas quand il arrive ?

— Non.

— Bon, dit-il, je l'entendrai. Tu vas rejoindre tes amis. Bien entendu, tu ne sais rien de ma présence ici. Fais-moi un plan de la maison.

— Tout de suite.

Elle prit un papier et entreprit de dessiner le plan de la villa. Quand elle eut terminé, elle lui dit :

— Demain, je vais chez le coiffeur, à Porto Banus. Juste à côté du bar *Sinatra*. Vers midi.

— J'y serai, promet Malko.

— Je m'en vais. Je te laisse la clef.

Le temps d'un bref baiser, elle était partie. Malko referma et attendit, prêtant l'oreille. Vingt minutes s'écoulèrent et soudain, il entendit le vrombissement caractéristique d'un hélicoptère... Il tourna alors la clef dans la serrure et, calmement, sortit dans le couloir, le pistolet dissimulé sous sa chemise.

Tout de suite, il vit le garde sur sa droite. Un gros moustachu à la panse rebondie, un colt 45 au côté. Son regard se posa aussitôt sur Malko. Celui-ci passa devant lui en disant *Buenos noches*, et se dirigea vers le salon, ce qui rassura le vigile.

Malko traversa le salon en biais, évitant la partie où se trouvaient des invités, il ouvrit alors une porte-fenêtre et se retrouva dehors, devant la piscine. Il repéra tout de suite le sentier qui la contournait et filait vers une petite butte au sommet de laquelle on voyait scintiller le balisage du terrain pour l'hélicoptère. Ce dernier approchait. Malko aperçut ses feux à une centaine de mètres. Il vit aussi plusieurs silhouettes sur la pelouse entourant la maison : des hommes armés, à la limite de la zone d'ombre.

D'un pas tranquille, il emprunta le sentier, sans regarder derrière lui. Il avait parcouru la moitié du chemin quand un homme armé d'un fusil se détacha soudain de l'ombre et lui barra le passage.

— Où allez-vous, *Señor* ?

— Je vais chercher un ami qui arrive, dit Malko.

— Impossible, *Señor*. Il y a des gens dangereux qui rôdent par ici ce soir. Il pourrait vous arriver malheur. Votre ami ne va pas tarder. Retournez à l'intérieur.

Il était poli, mais ferme. L'hélicoptère avait presque touché le sol. Il restait moins de deux minutes à Malko, si l'appareil repartait immédiatement... En revenant sur ses pas il se condamnait à mort. Il sourit.

— Bien, dit-il, vous pouvez remettre quelque chose au pilote de l'hélicoptère ?

— *Claro que si, señor !* fit le garde. Quoi donc ?

— Ceci, dit Malko.

Il plongea la main dans sa ceinture et braqua de la main gauche le Beretta doré sur le visage du garde. Celui-ci resta médusé, la bouche ouverte. Malko le délesta de son arme qu'il jeta à terre et lui dit :

— Venez avec moi. Ne criez pas ou je vous tue.

Déjà il le poussait sur le sentier. Le garde devenu docile se laissa faire. L'hélicoptère venait de se poser dans un nuage de poussière. Il n'y avait plus que quelques mètres à faire. Soudain, Malko entendit un cri derrière lui. Il se retourna. Trois hommes gesticulant avec des armes couraient dans sa direction. L'un d'eux tira en l'air.

Jamais il n'aurait le temps d'atteindre l'hélicoptère.

Un coup de feu claqua derrière Malko et une balle ricocha en miaulant contre une pierre. Ils s'étaient décidés à tirer, au risque de blesser son otage. D'une bourrade, il écarta ce dernier et se retourna. Au jugé, il lâcha trois coups de feu pour forcer ses poursuivants à se mettre à couvert, puis reprit sa course vers l'hélicoptère. La machine venait de se poser et le bruit des rotors avait masqué celui des coups de feu. Trois personnes en descendaient. Parmi eux, le petit chauve moustachu propriétaire des lieux, Evaristos Macropoulos. Le pilote était resté aux commandes et l'appareil allait repartir.

Malko se retourna. Les gardes n'osaient plus tirer, de peur de blesser leur patron.

Sous les regards effarés des trois passagers, il grimpa à la volée à côté du pilote. Ce dernier se retourna :

— Que se passe-t-il ?

— Décollez ! dit Malko. Tout de suite ou je vous mets une balle dans la tête.

L'homme regarda le Beretta doré, puis les yeux de Malko et n'essaya pas de discuter. Malko fit coulisser la porte. Ses poursuivants n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres. La turbine prit un son plus aigu, le rotor accéléra et il s'éleva. Quelques secondes de suspense, puis la lourde machine s'éleva lentement. Pourvu que personne ne tire !

Presque aussitôt, l'hélico glissa de côté, plongeant vers la vallée et Marbella.

Malko se détendit et baissa son arme.

— Je suis désolé, dit-il au pilote. Je n'avais pas d'autre moyen de m'en sortir.

— Qui êtes-vous ?

— Peu importe. Des gens voulaient me tuer, c'est tout. Vous allez vous poser à Porto Banus. Je vous montrerai où et vous pourrez repartir. Vous travaillez pour Mr Macropoulos ?

— Oui.

Malko, la veille, avait repéré un terrain vague en face d'un cinéma juste derrière les constructions du port. De là, il se perdrait dans la foule et regagnerait à pied le *Marbella Club*. Ensuite, ce serait une autre histoire...

Les collines défilaient à toute vitesse sous l'appareil. Ils survolèrent la route nationale et le pilote commença à se concentrer sur son atterrissage. Ils glissèrent entre deux buildings en construction et le pilote atterrit au beau milieu d'un espace vide. Malko sauta à terre et

se retourna.

— Redécolliez immédiatement ! ordonna-t-il.

Le pilote ne discuta pas. Malko vit l'engin s'élever verticalement puis prendre la direction du nord. Il n'avait plus une minute à perdre. Longeant les immeubles, il passa devant le poste de douane à l'entrée du port et se lança dans le terrain vague le séparant du *Marbella Club*, un kilomètre plus loin. Il avait hâte de déclencher la contre-offensive. Maintenant c'était une lutte à mort entre les Britanniques, leurs alliés iraniens et lui... La seule inconnue au problème demeurait Sharnilar. Arriverait-il à la mettre dans son camp ?

* *

*

La salle à manger du *Marbella Club* était bondée, aussi Malko avait-il dû attendre dans le bar, après avoir appelé Washington. La CIA était sens dessus dessous et les renforts en route... Milton et Chris étaient déjà dans l'avion. Ils arriveraient à Malaga dans l'après-midi du lendemain.

— La table de Votre Altesse Sérénissime est prête, annonça le maître d'hôtel avec componction.

En traversant le hall, Malko aperçut soudain deux jeunes femmes qui entraient. L'une d'elles tomba en arrêt devant lui.

— Malko !

Elle se précipita sur lui et l'embrassa sur les deux joues. C'était une grande fille dégingandée, aux cheveux blondasses, la comtesse Victoria Bassewitz, une Viennoise qu'il connaissait depuis des années. Comme elle préférait de loin les dames aux messieurs, ils s'étaient parfois rencontrés sur les mêmes proies...

— Que fais-tu ici ? demanda-t-elle. Tu es seul ?

— Eh oui ! avoua-t-il. Je me suis disputé avec Alexandra. Et toi ?

— Oh, moi, dit-elle, je suis avec une copine, Ingrid, je suis sûre qu'elle pourra te consoler. Elle adore les hommes dans ton genre. Viens, je vais te présenter. On l'appelle aussi « The Great Dane ».

Ils firent trois pas dans le hall et Malko s'inclina sur la main qu'on lui tendait. Époustouflé la copine de Victoria devait mesurer un mètre quatre-vingt-cinq, sans talons ! Sculpturale, avec une jupe en cuir noir entravée qui moulait une croupe callipyge, et un pull tendu à craquer par deux seins en obus pointant à l'horizontale. Les yeux bleu pâle et les cheveux blonds étaient assortis à une grande bouche maquillée.

— Vous dînez avec moi ? proposa-t-il.

Pour l'instant, il avait tout son temps. Il ne craignait pas trop une attaque dans le *Marbella Club* qui regorgeait des gardes du corps de ses clients arabes. D'ailleurs, il s'était muni du Beretta doré.

À peine assise, The Great Dane s'enfila un verre d'aquavit à assommer un renne, puis on la demanda au téléphone, et elle partit, hiératique, ondulant entre les tables... Le cuisinier qui officiait sur le grill, au milieu de la salle à manger, en resta le couteau en l'air. Victoria pouffa :

— Celui-là, il ne faudrait pas lui demander deux fois... C'est un authentique obsédé sexuel. Il a violé une petite fille de quatorze ans l'année dernière. On s'est débrouillé pour le faire relâcher en dédommageant la famille : impossible de trouver un type qui fasse le churrasco comme lui...

— Apparemment, il ne faut pas lui demander trois fois à ta copine, remarqua Malko, d'après la façon dont elle regarde les hommes...

Victoria eut une moue amusée.

— Tu sais, c'est surtout du cinéma. Bien sûr, de temps en temps, elle flambe comme une folle pour un mec, mais sinon...

— ... tu es là, compléta Malko, mi-figue, mi-raisin.

Elle lui envoya un coup de pied sous la table.

— Méchant ! Tu as fini de dire des horreurs ?

D'abord, elle est beaucoup trop dominatrice pour moi.

Ingrid, The Great Dane, revenait, s'arrêtant pratiquement à toutes les tables occupées par des hommes. Malko lança perfidement :

— Elle aime quand même bien les hommes.

— Business, laissa tomber Victoria. Marbella est plein de types qui se font chier et ont plein de fric. Une fille comme Ingrid, ça les branche à mort, surtout qu'elle s'habille toujours en cuir, avec des ceintures énormes, des bottes, des clous partout, un vrai rocker. Avec sa gueule de princesse de Clèves, ça en jette. Comme elle a besoin de beaucoup d'argent pour vivre...

— Je vois, dit Malko, elle a des goûts dispendieux.

Victoria eut un geste expressif, approchant son index de sa narine.

— Elle n'aime que la colombienne bien craquante.

The Great Dane venait de se rasseoir à leur table, l'œil allumé.

— C'était Samir, dit-elle, il veut que je vienne, il y a une soirée chez lui...

Victoria pouffa :

— Tu sais ce qu'elle lui a fait à Samir ? dit-elle. Ingrid a un pantalon en cuir noir à faire bander un mort, un truc super ajusté. Elle s'est amusée à passer une nuit dans le lit de ce mec qui s'est excité comme un fou, sans se faire sauter. Impossible de lui retirer son truc, elle était plus forte que lui...

Ingrid, en train de lamper son second aquavit, sourit aux anges, puis son regard dérapa sur Malko et s'y fixa. Il se dit qu'elle n'aurait peut-être pas été aussi farouche avec lui.

— Viens avec nous, proposa Victoria, on s'ennuiera moins.

— Qui est Samir ?
— Oh, un Arabe. Presque un pauvre pour ici. Sa maison ne vaut que six millions de dollars.

* *

*

La propriété de Samir se trouvait juste derrière celle où Malko avait failli être tué... En plein désert montagneux. La vieille Porsche poussive de Victoria était péniblement arrivée à grimper jusque-là. Une maison tape-à-l'œil, pleine de faux ivoires et de vraies putes. Samir, le profil aquilin, l'œil charbonneux et le sourire avide s'était immédiatement enroulé autour d'Ingrid et l'avait emmenée visiter ses appartements particuliers. Plantant là une trentaine d'invités. Encore un maso.

Malko, en compagnie de Victoria, commença à explorer les lieux, tombant dans une chambre où deux brunes à la peau très blanche étaient en train de faire l'amour. En face du lit se trouvait un ensemble hi-fi magnétoscope Akaï lié à un écran de contrôle où se déroulait un film très en rapport avec ce qui se passait dans la pièce. Victoria désigna à Malko une caméra tapie dans un coin du plafond.

— Chaque chambre est équipée de la même façon. Magnétoscope Akaï et caméra vidéo. Le pupitre central se trouve dans l'appartement de Samir. Comme ça, il peut suivre les ébats de tous ses invités...

Charmant. Cela évitait les dépenses inutiles de vidéo-club. Malko avait la tête ailleurs. Il regrettait de s'être laissé entraîner à cette soirée. Victoria le sentit et lui proposa, lorsqu'ils revinrent dans le lounge :

— Prends ma Porsche, si tu veux rentrer et laisse-la au *Marbella Club*. Donne les clefs au concierge. À moins que tu n'aies envie de goûter à Ingrid quand elle ne sera plus en main.

— Pas ce soir, dit Malko.

À peine au volant de la Porsche, il dévala en trombe la route déserte jusqu'à Marbella. Il avait hâte d'être au lendemain pour revoir Sharnilar.

* *

*

Une heure et demie. Le soleil chauffait agréablement la terrasse du bar *Sinatra* et Malko en était à son troisième expresso. Pas de Sharnilar. Il s'était renseigné chez le coiffeur voisin. Elle avait bien un rendez-vous.

Pour tromper son attente, Malko se mit à faire les cent pas sur le

quai, face aux dizaines de restaurants alignés les uns à côté des autres, allant jusqu'au *Mandchou* et revenant.

Vers deux heures, il dut se rendre à l'évidence : Sharnilar ne viendrait pas. Ou il y avait eu un impondérable, ou elle était retenue contre son gré. Il n'avait plus qu'à aller chercher les gorilles. Au moment où il partait, une tête blonde apparut à la porte du coiffeur, lui faisant signe. Il se précipita.

La caissière lui tendit le téléphone.

— C'est la Señora Khasani, *Señor*.

Malko aurait embrassé l'ébonite.

— Sharnilar ? Où es-tu ?

— Je ne peux pas te parler, répondit la jeune femme d'une voix très basse, tendue. Ils m'empêchent de sortir. Je suis...

La communication fut brusquement interrompue.

Malko posa le récepteur et sortit. Ainsi, ils avaient kidnappé Sharnilar. À moins que cela ne soit un nouveau piège...

* *

*

Après son rendez-vous manqué avec Sharnilar, Malko était retourné au *Marbella Club*. Un coup de fil à l'agence Budget et on lui livra une nouvelle Seat. Il avait prétendu que la précédente, abandonnée la veille à l'entrée de la propriété de Macropoulos, était tombée en panne... Sans doute pour se faire pardonner, l'employé avait apporté une doc annonçant que désormais, en France, on pouvait remplir toutes les formalités de location d'un Budget dans certains TGV après l'avoir retenu d'un simple coup de fil. L'Espagne n'en était pas encore là...

Le temps de filer sur l'aéroport de Malaga où il accueillit les deux gorilles, il repartit aussitôt vers Marbella.

Ceux-ci, devant les multiples inscriptions en arabe bordant la route ouvrirent des grands yeux.

— On s'est trompé de pays ! s'écria Chris Jones. On est en Afrique.

— C'est presque aussi laid que la Floride, ajouta Milton Brabeck, devant les alignements de HLM d'un blanc sale.

Durant l'heure du trajet, Malko leur expliqua la situation. La clef en était Sharnilar, il fallait donc remettre la main sur elle.

— On va aller la chercher, suggéra Milton.

— Cela risqué d'être une bataille rangée, dit Malko.

Au Marbella Club, il n'y avait aucun message.

Malko laissa les gorilles s'installer et composa le numéro d'Evaristos Macropoulos. Il compta quinze sonneries. Enfin, un domestique qui ne parlait qu'espagnol lui répondit que la maison était

fermée, que tout le monde était parti.

Malko raccrocha, perplexe. Où se trouvait la jeune femme ?

Si elle était encore vivante, il était encore peut-être temps de la sauver. Pour cela, Malko avait besoin de gens sûrs. Sans hésiter, il demanda son numéro à Liezen. C'est Elko Krisantem qui répondit.

— Elko, dit Malko, je voudrais que vous veniez ici. Je vais avoir besoin de vous.

Il crut voir le sourire du Turc.

— Votre Altesse est trop bonne, dit Elko Krisantem. J'arrive le plus vite possible.

Avec Elko et les deux Américains, il pouvait faire pas mal de choses. Mais il lui manquait une source d'information. Repensant à sa rencontre de la veille, il se dit que la comtesse Victoria ne pourrait pas lui refuser un petit service. D'autant que, comme tout Vienne, elle n'ignorait pas sa vie parallèle.

Il fonça à la réception. Victoria n'était pas encore venue récupérer sa Porsche. Il se fit expliquer par le concierge l'adresse de sa villa, prit Milton et Chris et se mit au volant. Ils mirent une demi-heure à repérer la charmante petite maison perdue en pleine nature au pied des collines. Malko fit le tour du jardin, et trouva une porte-fenêtre ouverte. Elle donnait sur une chambre avec un immense lit, où Victoria et Ingrid dormaient étroitement emmêlées. Victoria se réveilla en sursaut et sourit en reconnaissant Malko.

— Tu viens prendre le petit déjeuner avec nous ? Ou seulement Ingrid. Elle est très en forme...

Les notions de temps lui semblaient totalement étrangères.

— Je viens te parler, dit Malko. Sors de ce lit et viens.

Intriguée, elle le suivit dans un living, pieds nus et stoppa devant les deux gorilles, entrés par la cuisine.

— *Mein Gott !* dit-elle. Tout ça pour moi !

Chris et Milton, malgré leur intermède aux Caraïbes, étaient encore très fleur bleue : ils rougirent affreusement.

— Alors qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Victoria.

Sans entrer dans les détails, il lui expliqua qu'on avait kidnappé Sharnilar, et ce qu'elle risquait.

— Pourquoi ne pas prévenir la police ? suggéra la jeune comtesse autrichienne.

— Je préfère agir seul, dit Malko.

— Ah oui, toujours tes trucs mystérieux, fit Victoria avec un sourire entendu. C'est donc vrai, tout ce qu'on raconte sur toi...

— Peu importe, dit Malko. D'abord, je dois savoir où se trouve Sharnilar. Puisqu'il n'y a plus personne dans la maison de Macropoulos.

Victoria sourit.

— Dans *cette* maison-là. Parce qu'il y en a deux. Celle où tu es allé c'est la petite, l'ancienne. Il est en train d'emménager dans la nouvelle, un vrai palais de quatre mille mètres carrés au sol. C'est probablement là qu'il se trouve. Il est passé hier soir, chez Samir. Mais c'est Ingrid qui peut te renseigner, elle le connaît mieux que moi.

— Est-ce qu'on peut lui faire confiance ?

— En quoi ?

— Pour qu'elle n'ébruïte pas une histoire sérieuse.

— Elle ne parle que de cul.

— Si elle m'aide, elle risque des problèmes avec Macropoulos...

Victoria haussa les épaules.

— Je pense qu'elle est assez folle pour s'en foutre. Surtout, si tu la motives...

En souriant, elle frotta son pouce contre son index, en un geste expressif, puis se leva.

— Je vais lui parler.

Un instant plus tard, elle ressortit de la chambre, accompagnée de la Danoise, en peignoir transparent. Les deux gorilles manquèrent s'évanouir en voyant ses seins. Les yeux chiffonnés de sommeil, Ingrid s'assit et dit à Malko :

— Victoria m'a expliqué. Que voulez-vous savoir ?

— D'abord, dit Malko, est-ce que cette maison est gardée ?

Ingrid éclata de rire :

— Gardée ! Mais c'est pire que ça, on ne voit que des types en armes. Macropoulos est un grand marchand d'armes et j'ai l'impression qu'il n'a pas que des amis. En plus, c'est bourré de bidules électroniques. Même un rat ne passerait pas. Je ne parle pas des caméras, des projecteurs et des infra-rouges...

— Avez-vous une idée de l'endroit où mon amie pourrait se trouver ?

— Aucune ! (La Danoise passa les doigts dans ses cheveux emmêlés). Il doit y avoir cinquante pièces. Pendant les réceptions, une douzaine seulement sont ouvertes aux invités. Des gardes veillent à l'entrée des couloirs, pour que personne ne se perde. Ah, j'oubliais, il y a même un portique électronique à l'entrée pour déceler les armes que pourraient avoir les visiteurs.

Elle sourit.

— Par contre, il donne des soirées somptueuses. Demain, je suis invitée, il nous a promis un feu d'artifice !...

Malko entrevit soudain une possibilité de forcer les défenses de Macropoulos.

— Victoria et vous pourriez venir avec vos cavaliers...

La Danoise secoua la tête.

— Pas question. C'est Macropoulos qui choisit les invités masculins.

Je peux arriver avec cinquante nanas qu'il ne connaît pas, mais pas un mec, s'il ne l'a pas accepté... Vos deux copains ne sont pas très féminins...

Elle se leva et bâilla.

— Laissez tomber et téléphonez aux flics. Ou alors arrivez avec des parachutistes. Salut, je vais prendre ma douche.

Elle sortit de la pièce, emportant un espoir de sauver Sharnilar.

Pendant de longues minutes, on n'entendit plus que le pépiement des oiseaux à l'extérieur et le bruit de la douche. Tous, consternés, méditaient l'analyse de la Danoise. Victoria rompit soudain le silence.

— Il y a une seule personne dont Macropoulos accepte les invités sans problème. C'est Andrew Marcus, un milliardaire américain, propriétaire de casinos, qui vit sur une des collines. Seulement, il ne fait que ce qu'il veut...

— Un Américain ! firent Chris et Milton en chœur.

Ils avaient tous deux un accréditif du FBI en poche.

Aucun citoyen américain ne tenait à déplaire au FBI, surtout s'il était dans le *gambling business*... Malko et Chris échangèrent un regard appuyé. Malko demanda à Victoria :

— Tu le connais ?

— Bien sûr, tout le monde se connaît ici, c'est un village. Je suis allée chez lui trois ou quatre fois, c'est un grand costaud, avec un estomac comme une outre distendue ; il peut être charmant mais en fait, c'est un dur. Il adore Ingrid, lui aussi. Encore un qu'elle fait fantasmer.

Malko écoutait attentivement. Le FBI, pour les Américains, ce n'était pas le KGB pour les Soviétiques. Marcus risquait de les envoyer promener. Encore heureux s'il n'avertissait pas Macropoulos : la solidarité des milliardaires était autre chose que celle des prolétaires.

— Il faut trouver une autre méthode, dit-il. Est-ce qu'il aime beaucoup notre amie The Great Dane... ?

— É-nor-mé-ment, martela Victoria. Chaque fois que je le vois, il me demande de ses nouvelles...

— Il vient en ville, quelquefois ?

— Tous les jours, il déjeune chez *Antonio*, au premier étage, à Porto Banus. Il se fait chier à mourir dans ses deux mille hectares.

— Bien, dit Malko, si Ingrid est d'accord, j'ai une idée. Seulement, il faut que nous puissions entrer à l'intérieur de ce palais avec des armes.

— Tous les arrivants passent sous le portique, remarqua Victoria, il n'y a pas d'exception. Même Marcus.

C'est le moment que choisit Ingrid pour revenir, ses deux obus pointant à travers la serviette mouillée. Elle se laissa tomber près de Malko et commença de se gratter distraitement l'entre-cuisse.

— Vous avez trouvé ? demanda-t-elle.

— Peut-être, dit Malko.

Lorsqu'il lui expliqua son plan, elle fit la moue.

— Ça peut marcher. Mais il faut que tes copains soient crédibles. Et puis, ça risque de me griller ma saison.

Elle repartit vers la salle de bains. Victoria l'y suivit aussitôt, après avoir échangé un regard éloquent avec Malko. Elle en ressortit cinq minutes plus tard et vint se pencher à son oreille.

— Vingt mille dollars. Avant demain soir.

— Elle les aura, dit Malko.

Il savait que pour ce genre d'action, Ron Fitzpatrick, le directeur des Opérations, ne négocierait pas. L'enjeu était trop important.

Ingrid réapparut, et commença à se faire les mains.

— Il faudrait introduire l'artillerie avant suggéra Milton Brabeck. Ils se font bien livrer des trucs, de la bouffe, je ne sais pas moi, des fleurs, des meubles. On pourrait planquer tout ça dedans...

La Danoise leva ses yeux bleus, délavés et inexpressifs et laissa tomber :

— Je ne sais pas ce que vous feriez sans moi... Hier, j'ai vu Macropoulos, il était au *Rastro*, en train de marchander à un gitan des jarres à huile pour décorer son palais. Vous savez, ces énormes trucs où les villageois mettaient l'huile pour toute une saison. On peut y planquer tout ce qu'on veut. Ils doivent les livrer ce soir ou demain... On pourrait parler au gitan.

— C'est José ? demanda Victoria.

— Oui.

— Alors, on peut s'arranger, je le connais, affirma Victoria, il m'en a vendu pour cinquante mille pesetas.

— Tu sais où le trouver ? demanda Malko.

— Oui, tous les jours au *Rastro*, il doit y être.

— Il saura se taire ?

— Si tu le paies assez, oui. Mais il faut que je lui parle, moi. Il ne fera pas un deal avec un inconnu.

— Pas de problème, dit Malko.

Cela commençait à s'organiser. Les gorilles introduits chez Macropoulos, munis de leur artillerie, faisaient basculer le rapport de forces. Évidemment, il y avait encore beaucoup de « si ». Comment Malko allait-il entrer ? Et Krisantem ? Mais à chaque jour suffisait sa peine.

— Allons au *Rastro*, proposa-t-il. Je rejoindrais ensuite Ingrid chez Antonio. Chris et Milton, faites ce qu'elle vous dira.

* *

*

De superbes bas noirs à faire rêver toutes les salopes d'Espagne et de Navarre pendaient en plein air, accrochés à des fils tendus entre

des meubles qui semblaient rescapés de la guerre d'Espagne, offerts à des prix d'enfer. Le *Rastro* était un invraisemblable bric-à-brac, allant des cassettes pirates aux vieux bronzes, installé à l'ombre de la Plaza de Toros de Marbella. La folie des étrangers qui y achetaient au poids de l'or d'innombrables croûtes et des meubles anciens vieux de trois semaines. Les gitans malins qui y faisaient régner leur loi seraient bientôt plus riches que ceux à qui ils vendaient.

Suivi de Malko, Victoria se faufila jusqu'à un moustachu émacié écrasé sous un chapeau de feutre gris, avec une chaîne de montre grosse comme une amarre de transatlantique. Planté devant un assortiment de tableaux à faire se retourner même Picasso dans sa tombe et de meubles d'époque approximative ; derrière lui, une rangée de gigantesques jarres hautes d'un mètre. Le seul objet valable était une superbe balance de boucher en cuivre qui, elle au moins, ne prétendait pas être du XVII^e...

À la vue de Victoria, le gitan balaya le sol de son feutre, avec un sourire de renard.

— *Hola, que tal ?* fit la jeune comtesse.

— *Buenas dias, Señora*, répliqua le gitan d'une belle voix grave, avec un regard en coin à Malko.

Victoria s'approcha de lui tandis que Malko feignait de s'intéresser à son bric-à-brac. Il entendit le début de la conversation.

— Elles sont superbes, tes jarres ! dit-elle.

— Elles sont vendues. Au señor Macropoulos, pour cinquante mille chacune. Ce sont les plus belles de toute l'Andalousie...

Elles étaient probablement fabriquées au Japon-Tous les propriétaires de villas passaient leur journée au *Rastro*, persuadés de faire de bonnes affaires. Victoria attira José à l'écart et commença à lui parler à voix basse. D'après les coups d'œil furtifs qu'il jeta à Malko, le sujet de la conversation était clair...

Elle revint vers Malko, l'air ennuyé.

— Il a peur. Macropoulos est un homme très puissant à Marbella.

— Offre-lui un million de pesetas, dit simplement Malko.

Nouvelle négociation. Victoria revint.

— Il va en parler à son frère. Allons faire un tour...

Ils s'éloignèrent, harcelés par les chineurs, jusqu'au bout des remparts. Au passage, Malko acheta un superbe chemisier en dentelles pour Victoria, qui l'essaya séance tenante, sans soutien-gorge, à la grande joie du marchand. Quand ils revinrent, la balance en cuivre était vendue. Discrètement, Malko se posta à l'écart, devant une commode à la marqueterie écaillée. Victoria retourna vers lui, radieuse.

— Il accepte. À une condition. Il veut l'argent avant ce soir. Les jarres seront chargées demain matin sur la camionnette qui les

déposera chez Macropoulos. Quand je lui remettrai l'argent, il me dira où elles se trouvent.

— Et le portique électronique ?

— Il n'est utilisé que pour les invités. Les jarres ne pénétreront pas dans la maison. C'est pour le grand patio derrière. Cela doit marcher.

— Bien, dit Malko, je n'ai plus qu'à passer à la banque.

Il remonta vers le haut du *Rastro* tandis que Victoria retournait mettre au point avec le gitan les détails de l'opération. Pourvu qu'il n'aille pas tout raconter à Macropoulos. Dans ces opérations montées à la va-vite, on ne pouvait, hélas, baliser comme il le fallait. Il aurait fallu quinze jours. Il n'avait que quelques heures.

Maintenant, il fallait compléter l'opération « jarres » par celle « cheval de Troie ». Pour cela, il devait se reposer entièrement sur The Great Dane. Il était quatre heures et demie, l'heure du déjeuner à Marbella et il mourait de faim.

* *

*

Quand Ingrid déboucha au premier étage de chez *Antonio*, le brouhaha des conversations s'arrêta d'un coup. Il faut dire qu'elle avait mis le paquet : le haut de soie noire semblait accroché aux seins en obus, ouvert dans le dos jusqu'à la ceinture afin que personne ne puisse soupçonner la présence d'un soutien-gorge. Elle s'était dessiné une bouche immense et rouge qui semblait prête à avaler tous les membres virils de l'assistance. Sa large ceinture de cuir noir clouté serrait une jupe, fantasma à l'état pur. En cuir noir, bien entendu, mais lacée derrière de façon à rester ouverte jusqu'en haut des cuisses. Les bas à couture et les escarpins de quatorze centimètres étaient presque superflus. Il ne manquait que la cravache. La Danoise s'arrêta près de l'entrée, balayant la salle comble de ses grands yeux bleus innocents. Aussitôt, une montagne de chair se dressa à une table et fonce, son énorme panse en avant pour étreindre Ingrid avec un grand rire heureux.

— Ingrid ! *Holy cow*, ce que tu es sexy !

Ingrid laissa tomber un regard de marbre sur Andrew Marcus.

— Tu n'as pas vu la bande de Samir ? J'avais rendez-vous avec eux.

— Viens à ma table, proposa l'Américain. On va se serrer.

Antonio qui avait détrôné *Pepito* et *Manchu* ne désemplissait plus.

Ils étaient déjà six à une table de quatre... Majestueusement, la Danoise suivit Andrew Marcus. Ce dernier, d'un ordre bref, comprima ses cinq invités contre les plantes vertes. Ingrid, droite comme un I, les seins pointés sur lui, se laissa installer et commanda des *anguilas*. Trois minutes plus tard, Andrew Marcus demanda :

— Qu'est-ce que tu fais demain pour dîner ? Je vais chez Macropoulos. Tu veux venir avec moi ?

Ingrid se donna le temps d'avaler quelques *anguilas* avant de laisser tomber :

— Je voudrais bien, mais je suis pas seule...

— Ah bon, fit l'Américain, visiblement déçu. Tu as un nouveau Jules ?

— Non, non. Des copains.

— Amène-les.

— Je ne sais pas s'ils te plairont. Ce sont des Américains...

L'œil de Marcus brilla.

— *So what ?* Qu'est-ce qu'ils font... ?

— Business, fit la Danoise. Ils sont entre les Bahamas et Miami. Ici, je crois qu'ils voudraient monter un casino...

— Je vois.

Cela sentait la Mafia à plein nez... À ce moment, la porte s'ouvrit sur Chris et Milton. Pour en rajouter, ils avaient mis des lunettes noires. À leur allure, ce ne pouvait être que des flics ou des voyous.

— Tiens, les voilà, fit Ingrid.

Bien mis en condition, Andrew Marcus plongeait.

— Invite-les, suggéra-t-il.

Une table venait juste de se libérer, à côté d'eux.

— Sais pas s'ils vont vouloir, objecta Ingrid.

Elle se leva et refit son show à travers la salle. Bref conciliabule, puis Chris et Milton lui emboîtèrent le pas. Leur poignée de main fut parfaite : vigoureuse, amicale, mais un peu distante.

Au second J & B, Andrew Marcus était fixé : il avait en face de lui deux financiers de la Mafia, en mission exploratoire. Ils ne parlaient presque pas, immobiles derrière leurs lunettes noires, massifs, redoutables et mystérieux. Négligemment, Chris posa une grande main sur la cuisse d'Ingrid :

— On sort ce soir, baby ?

Andrew Marcus avala l'hameçon, la ligne et la canne.

— Je vous invite tous demain chez un ami, proposait-il. Super party : filles superbes, booze et même coke...

Chris ne broncha pas. Se tournant vers Milton Brabeck, il demanda :

— Ça te dit, ça ?

Milton eut une moue blasée mais sans excès.

— On peut toujours faire un tour...

Marcus ne se sentait plus.

— *That's great*, dit-il. Ingrid n'a qu'à vous amener, on partira de chez moi.

Malko, assis à deux tables de là, buvait du petit lait. Il était arrivé

quelques minutes avant la Danoise et avait dû donner cinq mille pesetas pour avoir une table.

Pour l'instant, il n'avait plus qu'à foncer à Malaga chercher Elko Krisantem. Et, en chemin, trouver une astuce pour faire entrer le Turc dans le palais d'Evaristos Macropoulos.

* *

*

Elko Krisantem faillit périr étouffé sous les étreintes de Chris et Milton. Il en avait l'œil humide. C'était toujours bon de retrouver de vieux amis qui avaient failli l'envoyer à *ad patres* vingt ans plus tôt...

— Beau pays, hein ? fit Chris. On se croirait chez les Arabes.

Les cocotiers et l'architecture du *Marbella Club* évoquaient plus l'Afrique que l'Andalousie.

Malko regarda sa Seiko-quartz.

— Venez, il faut porter les armes dans les jarres...

Les deux gorilles avaient préparé un petit paquet cadeau avec trois mini-Uzi super-courtes, dont une munie d'un silencieux et trois revolvers, dont un 357 Magnum pour les cas difficiles... Ils partirent dans la Seat de Budget, gagnant San Pedro, le village indiqué par le gitan. Victoria avait versé deux heures plus tôt le million de pesetas. Ce qui ne faisait guère plus de cinq mille dollars. À la sortie de San Pedro, ils trouvèrent facilement une sorte de cimetière de voitures. La camionnette de José le Gitan était là, gardée par un jeune garçon. Il tourna la tête quand Chris alla déposer son sac dans une des jarres. Ils s'éloignèrent : les dés étaient jetés. Mais il restait encore le problème Krisantem à régler.

Victoria les attendait au *Marbella Club*. L'air mystérieux.

— J'ai appris un truc intéressant, dit-elle. Un des garçons d'ici va apporter demain la viande pour la soirée Macropoulos. Ça peut peut-être nous être utile.

— À quelle heure part-il ?

— Je vais essayer de le savoir, en laissant le cuisinier me tripoter un peu...

— C'est pour la bonne cause, dit Malko, qui connaissait le peu de goût de Victoria pour les hommes.

Il restait moins de vingt-quatre heures avant l'assaut final pour récupérer Sharnilar. Malko ignorait même si elle était encore vivante et dans quelles dispositions d'esprit elle était maintenant Bien sûr, d'après le coup de fil chez le coiffeur, elle semblait terrorisée par les Iraniens. Mais ceux-ci pouvaient l'avoir retournée une fois de plus...

* *

Après le village de San Pedro, la route filait tout droit avant d'attaquer la montagne, bordée de champs des deux côtés. Malko et Elko Krisantem attendaient depuis vingt minutes. Malko dans la Seat le Turc embusqué derrière un transformateur. Le son aigu du klaxon deux tons de la Porsche de Victoria les fit sursauter.

— Le voilà, dit Malko.

La Porsche surgit du virage trente secondes plus tard. Vingt mètres derrière, il y avait un petit tricycle Piaggio. Malko laissa passer la Porsche, puis démarra bloquant le milieu de la chaussée, sous le nez du tricycle. Le conducteur eut juste le temps de freiner et jaillit de son siège, vociférant des injures.

Ses invectives se turent d'un coup. Krisantem, surgi de l'ombre, venait de passer son lacet autour du cou de l'Espagnol et serrait...

Gargouillis dégoûtant, un petit coup de genou dans les reins et le coursier s'effondra dans le fossé. Elko serra encore un petit peu, puis stoppa : sa victime avait perdu connaissance. Pendant ce temps, Malko avait garé le tricycle au bord de la route. Il ouvrit le coffre de sa voiture, y prit le sparadrap et les cordelettes préparées à cet usage, et ils transformèrent en saucisson le coursier qui trouva sa place dans le coffre.

Elko Krisantem était déjà sur le tricycle.

— Bonne chance ! dit Malko. À tout à l'heure.

Pourvu que le Turc passe... À part son lacet, il n'avait aucune arme... Malko le regarda s'éloigner puis reprit la route du *Marbella Club*, et gara sa voiture dans le parking. Il chercha le concierge pour lui annoncer :

— Ma voiture est en panne. Appelez-moi un taxi dans une heure pour me conduire chez le señor Macropoulos.

Il alla prendre une vodka au bar. Se demandant si les deux gorilles et The Great Dane étaient déjà arrivés chez le Grec. À la moindre anicroche, son excursion chez Evaristos Macropoulos risquait d'être un voyage sans retour.

Un vent chargé d'humidité soufflait du sud, où on devinait dans la nuit claire la masse plus sombre du rocher de Gibraltar, comme une gigantesque baleine, immobile au milieu de la Méditerranée. Malko frissonna : sur les hauteurs, il faisait nettement plus frais qu'à Marbella. Il laissa un billet de cinq mille pesetas au taxi et s'avança vers l'entrée principale du palais d'Evaristos Macropoulos. Un hall carré surmonté d'une sorte de tour de château fort... Une demi-douzaine d'hommes en chemise blanche et pantalon noir étaient agglutinés près de la porte. L'un d'eux s'approcha avec un sourire poli et froid, une liste à la main.

— *Señor ?* Votre nom, *por favor ?*

De la musique filtrait du patio, mais d'où il était, Malko ne voyait aucun invité.

— Dites au *señor* Macropoulos que le prince Malko Linge désire lui parler.

Le titre parut impressionna : les gorilles. Après une conversation à voix basse, leur chef fit passer Malko à travers un portique magnétique surveillé par un autre cerbère. Ensuite, on lui désigna une banquette sous une gigantesque tête de buffle. Tous les murs du hall, sur cinq mètres de haut, étaient tapissés de trophées. Malko observa les entrées. Chaque invité se pliait au rite du portique et son invitation était soigneusement vérifiée et pointée. Pas question de frauder. Il était en train de se demander si Krisantem, Chris et Milton avaient pu passer lorsque deux hommes surgirent du patio. L'un était le petit chauve corpulent qu'il avait vu la première fois avec Sharnilar tout de blanc vêtu, chemise mexicaine et pantalon de lin : Evaristos Macropoulos, marchand d'armes et Honorable Correspondant du MI 6 britannique, grosse moustache noire surmontant la blancheur d'un sourire carnassier.

L'autre était Ardechir Nassiri, le chef du commando chargé de traquer Sharnilar, son visage en lame de couteau plus sombre que jamais, ses petits yeux noirs enfoncés fixés méchamment sur Malko.

Ce dernier s'avança, souriant, vers Macropoulos.

— Mr Linge, demanda ce dernier, que désirez-vous ?

— Je viens chercher une de mes amies que vous retenez ici contre son gré, dit calmement Malko. Sharnilar Khasani.

Ardechir Nassiri lui expédia un regard meurtrier, mais Macropoulos ne se démonta pas.

— C'est ridicule, dit-il, je ne retiens personne ici. Nous recevons seulement quelques amis dont, malheureusement, vous ne faites pas

partie. Aussi, je...

— Je peux repartir comme je suis venu, dit Malko. Mais, dans ce cas, je dois vous avertir que le représentant a Madrid du gouvernement pour lequel je travaille prendra aussitôt contact avec le ministre de l'Intérieur de ce pays, afin d'exiger qu'une opération de police soit immédiatement montée par la Guardia Civil. J'ai toutes raisons de croire qu'il ne refusera pas...

Evaristos Macropoulos frotta nerveusement sa moustache.

— C'est grotesque... Vous...

Malko pointa le doigt sur Ardechir Nassiri.

— Vous ignorez probablement que Mr Nassiri est recherché par le FBI pour meurtre aggravé, tortures et conspiration. Un mandat d'arrêt international a été lancé contre lui.

Le Grec n'eut pas le temps de répondre. Une femme qui paraissait à peine ses cent ans, une plume sur la tête, boudinée dans un fourreau rose et vert, se précipita sur Macropoulos avec des gloussements de joie pour le serrer sur ses seins fripés.

— Evaristos ! *Querido ! Que casa maravillosa !*

À peine eut-il réussi à se dégager que le Grec se tourna vers Malko. Ce n'était pas le moment de faire un scandale.

— *Señor*, dit-il, tout ceci est sûrement un regrettable malentendu. Je n'ai hélas pas le temps de vous parler maintenant. Venez prendre un verre, nous discuterons plus tard.

Il entraîna Malko par le bras. Celui-ci dissimulait sa joie : son bluff avait réussi. Même des gens aussi puissants que Macropoulos savaient que quand un gouvernement se fâche, les individus ont peu d'importance. Mais on devait déjà être en train de creuser sa tombe... D'ailleurs, sur un signe d'Ardechir Nassiri, deux des cerbères lui emboîtèrent le pas. Il traversa le patio et son cœur battit plus vite en découvrant au fond la rangée de jarres géantes. Il pénétra dans un salon gigantesque dont le centre était occupé par un socle supportant un lion empaillé. Ses côtés, en gradins, garnis de coussins, servaient de canapés. En face les portes-fenêtres étaient ouvertes sur une terrasse où jouait un orchestre. Il y avait déjà une centaine de personnes : les femmes en robe longue, les hommes en chemise. Il s'approcha du bar où trônaient deux saladiers en argent pleins de caviar Béluga sans cesse renouvelé et se fit servir une vodka. Ses deux anges gardiens ne le lâchaient pas d'une semelle.

Il partit à l'aventure, explorant d'abord la piste de danse, puis un hall menant à un second salon et à une salle à manger décorée de portraits d'animaux où était dressé un buffet ahurissant. Au pied d'un escalier majestueux, il découvrit un garde dissimulant mal un shotgun. *Off limits...*

En face s'ouvrait un salon noir et blanc, avec des canapés Roméo en

velours et en écaille blanche, prêts à accueillir des créatures de rêve. Un faucon d'or perché sur un faux arbre doré venait sûrement du même décorateur. Une musique classique d'une pureté étonnante sortait de haut-parleurs invisibles. Derrière un panneau de laque, Malko découvrit toute une installation Akaï dont un lecteur de disques compacts en marche. Il se serait bien attardé dans cette oasis de calme, mais le devoir l'appelait...

C'est en se retournant qu'il l'aperçut. D'abord, il crut qu'il s'agissait d'une danseuse professionnelle, puis il reconnut le profil inimitable des seins en obus. Ingrid, the Great Dane, avait troqué sa tenue de cuir pour une robe de flamenco rouge vif, pleine de volants, découvrant son dos jusqu'à la naissance de sa croupe, fendue sur une cuisse, jusqu'à l'aîne. Ses escarpins de danseuse la menaient facilement à un mètre quatre-vingt-dix...

Andrew Marcus la suivait comme un petit chien.

Dans son sillage, Malko repéra enfin Chris et Milton. Parfaits. Verre de J & 6 à la main, les lunettes noires sur le nez, massifs, inexpressifs, effrayants. Malko les aurait embrassés.

Ingrid l'avait vu. Lorsqu'il repartit vers le bar, elle le suivit, entraînant ses trois cavaliers. Andrew l'enlaça, le nez dans ses seins, pour un tango cochon qui le mit dans tous ses états. Détendu, Chris s'approcha du bar et commanda un J & B. À voix basse, il interrogea Malko :

— Vous avez vu Elko ?

Dans le brouhaha, personne ne pouvait surprendre leur conversation. Ses deux cerbères s'étaient un peu éloignés, rassurés par l'attitude décontractée de Malko.

— Pas encore, dit Malko, ne me lâchez pas...

Ingrid avait fini son tango, il l'invita à danser. Ses seins avaient la dureté du diamant.

— Bravo, fit-il à mi-voix.

— Jusqu'ici, c'est facile, dit-elle. J'espère que le reste se passera bien.

— Moi aussi ! pria Malko se demandant comment il allait prendre contact avec Krisantem. Plus il laisserait à ses adversaires le temps de s'organiser, moins il aurait de chance de réussir.

— Si nous allions flirter dehors ? proposa Malko.

Les cuisines donnaient sur le patio.

Ingrid commença à danser sur la piste, s'incrutant contre lui, ondulant, une jambe entre les siennes. Puis, ils traversèrent le salon, débouchant dans le patio.

Malko regarda autour de lui, sans voir Krisantem, mais aperçut quelque chose qui le glaça : la silhouette d'un homme armé au fond du patio, près des jarres...

Impossible de récupérer les armes. Il prit Ingrid par la main.

— Rentrons.

Les problèmes commençaient.

* *

*

Elko Krisantem grignotait un bout de poulet, debout dans un coin de l'immense cuisine, perdu dans le va-et-vient des serveurs. Sa livraison effectuée, on l'avait abandonné à son sort. À tout hasard, il avait récupéré une veste blanche, afin de se fondre encore mieux dans le personnel. Dans cette partie-là, il n'y avait pas de gardes, sauf entre la cuisine et la salle à manger, mais il ne s'y était pas risqué... Il avait vu arriver Malko et les gorilles et avait réalisé qu'il était le seul à pouvoir s'approcher des jarres sans attirer l'attention.

Par la porte donnant au fond du patio, il sortit, son aile de poulet toujours à la main, et se dirigea vers les jarres en flânant. Arrivé à la première, il se pencha à l'intérieur et envoya le bras. Rien. Il continua, sans plus de succès, avec une angoisse grandissante. Et si quelqu'un avait découvert les armes ? Ou si le gitan les avait doublés ? Il s'apprêtait à explorer la septième lorsqu'il entendit près de lui un froissement de buisson. Quelqu'un qui ne se cachait pas. Il se figea et se trouva nez à nez avec un jeune homme, Kalachnikov à l'épaule, en train de reboutonner sa braguette. Tout aussi surpris que Krisantem. Il eut le temps de pousser un grognement bref avant que le Turc ne lui saute littéralement à la gorge. Son lacet s'enroula comme un fouet et des deux mains le Turc se mit à serrer de toutes ses forces, maintenant la tête de son adversaire contre le gazon tout neuf. Le garde, surpris, avait laissé échapper sa Kalach et tentait d'arracher le lacet. Il eut enfin quelques spasmes et resta immobile... Krisantem se redressa, essoufflé. Ce genre d'exercice n'était plus de son âge... Il regarda autour de lui. Heureusement, personne ne semblait s'être aperçu de l'intermède.

Il fit basculer le corps, la tête la première, dans une des jarres qu'il avait déjà visitée. Puis, il prit la Kalach et alla la planquer derrière un arbre, près de la porte donnant sur les tennis.

Cela pouvait toujours servir...

Il reprit ses recherches et à la jarre suivante, sentit sous ses doigts le papier huilé enveloppant les armes ! Fou de joie, il sortit d'abord les deux pistolets Walther et le 357 Magnum et les enfourna dans sa ceinture. Cela l'épaississait un peu, mais sa veste blanche de serveur était bien utile. Il bourra ses poches de chargeurs et de cartouches. Il restait les Uzi !

Il les enleva de la jarre, mit les chargeurs en place, chacun en

comportant un autre plein, tête-bêche et les transporta dans la première jarre. Il fallait maintenant faire parvenir les armes à leurs légitimes destinataires...

À peine était-il revenu dans la cuisine qu'un chef de rang lui tendit un plateau vide :

— Toi, va chercher les verres sales.

Krisantem ne se le fit pas dire deux fois. Il entra dans le salon et se mit à errer, entassant des verres sur son plateau. Jusqu'à ce qu'il aperçoive Chris Jones, qui le repéra également. Elko se dirigea vers la piste de danse plongée dans la pénombre. Chris et Milton sur ses talons... Il contourna les couples, trouvant enfin un coin tranquille. Cela se passa très vite. Krisantem se baissa et déposa discrètement deux Walther derrière un canapé, avec quatre chargeurs. Trente secondes plus tard, Chris s'asseyait sur le canapé et récupérait les armes.

Elko continua son périple. Malko et lui se virent en même temps. En passant derrière un pilier, Elko sortit le 357 Magnum de sa veste et le coinça sous son plateau. Puis il s'approcha du bar et glissa à Malko :

— Les PM sont dans la première jarre près de la cuisine. J'ai un revolver pour vous.

Malko regarda autour de lui : ses deux cerbères se noyaient dans le Gaston de Lagrange, ce qui les changeait de l'infâme cognac espagnol, mais ne le quittaient pas des yeux.

— Venez, dit Malko.

Il se dirigea vers un divan, dans un coin à l'écart et s'y assit. Krisantem s'approcha et Malko lui tendit son verre vide. Tout en le prenant, le plateau en équilibre sur le dossier du canapé, le Turc laissa glisser le 357 Magnum entre le dos de Malko et les coussins, puis s'éloigna.

Malko se fit servir une nouvelle vodka. Le poids de l'arme à sa ceinture le rassurait. Il échangea un regard avec Chris et, à son discret sourire, en conclut qu'eux aussi avaient été « ravitaillés »...

Il ne restait plus qu'à coordonner l'attaque. Problème : il ignorait totalement où se trouvait Sharnilar. Il vit soudain Ardechir Nassiri avec sa figure d'enterrement fendre la foule dans sa direction.

— Venez, lui dit l'Iranien. M. Macropoulos veut vous voir.

Ils traversèrent le salon sous les yeux inquiets des deux gorilles pour s'engager dans le couloir menant à l'escalier monumental. Au passage, Malko aperçut Elko Krisantem le guettant de la salle à manger. Sur un signe de Nassiri, le garde en faction au pied de l'escalier s'effaça.

Malko se dit qu'il n'avait que quelques secondes pour agir. À peine furent-ils hors de vue qu'il tira le 357 Magnum et le braqua sur l'Iranien.

— Où est Sharnilar ?
Nassiri devint livide.
— Je... vous...
— Où est-elle ?
L'Iranien secoua la tête.
— Vous êtes fou, vous ne sortirez jamais d'ici... Il y a des dizaines de gardes.
— Répondez, insista Malko, ou je vous tue.

* *

*

Elko Krisantem tournait comme un rat en cage dans la salle à manger. Il fallait à tout prix qu'il aide Malko... Mais comment ? Soudain, il eut une idée. Il plongea dans la cuisine, attrapa un plateau avec plusieurs coupes de champagne.

Malko venait de disparaître dans l'escalier. Il prit la même direction. Aussitôt, le garde au shot-gun lui barra la route. Avec un regard meurtrier, Krisantem lui jeta en turc :

— Va te faire foutre, connard.

Il avait l'air si décidé que l'autre le prit pour un des serviteurs grecs de Macropoulos et s'écarta. Dignement, Krisantem commença à grimper les marches avec son plateau. Au premier palier, il le posa et continua au hasard le long d'un couloir tendu de soie verte. Pour tomber, vingt mètres plus loin, sur Malko, le canon du 357 Magnum enfoncé dans la bouche d'Ardechir Nassiri. L'Iranien, pâle comme un mort, refusait de parler. Krisantem fouilla l'Iranien. Aucune arme. Dommage. Avec son lacet, il se sentait un peu nu.

— Allez explorer dans cette direction, Elko ! demanda Malko. Sharnilar doit être par là.

Krisantem suivit le couloir et au bout, à droite, trouva un dressing grand comme un garage, le traversa, déboucha dans une salle de bains ; puis dans un second dressing inachevé, plein de planches et d'outils. Soudain, il perçut une présence derrière lui et se retourna. Face à face avec un monstre : un homme aussi large que haut, le crâne rasé, avec un tricot de corps qui accentuait sa musculature monstrueuse, menaçant Krisantem d'un couteau à large lame. Il lui jeta une phrase en persan et, comme Elko ne répondait pas, il marcha sur lui, s'apprêtant à l'éventrer avec un plaisir évident...

Krisantem, toute retraite coupée, réalisa qu'il n'allait pas s'en sortir. Si seulement il avait eu son vieil Astra... L'autre avançait avec une sorte de grognement et Elko dut se plier en deux pour ne pas être touché. Malko, occupé par Nassiri, ne pourrait pas intervenir... Soudain, son regard tomba sur les outils abandonnés par les menuisiers. Parmi eux,

presque sous les pieds de son adversaire, il y avait une perceuse, encore branchée.

Krisantem se dit qu'il fallait jouer le tout pour le tout. D'un bond, il plongea en roulé-boulé, atterrissait dans les jambes de l'Iranien.

Celui-ci, étonné de cette curieuse attaque, esquiva facilement et lui envoya un coup de pied sur l'oreille qui assourdit Elko aux trois quarts. Il se releva avec l'agilité d'un chat, la perceuse au poing, à quelques centimètres de son adversaire. Son pouce chercha le contact, l'engin vrombit et d'un seul élan Krisantem appuya la mèche sur l'estomac du tueur.

La mèche était déjà enfoncée d'un centimètre lorsque l'Iranien hurla comme une bête. Il recula, et Krisantem le suivit. Lorsqu'il arriva au mur, elle pénétrait de quinze centimètres dans son ventre, il avait la bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau et le sang jaillissait comme d'une fontaine. Le Turc retira la mèche, l'autre se plia en deux, tomba à genoux, se tordant sous la douleur atroce. Consciencieusement, Elko arrêta la perceuse et jaillit du dressing pour se trouver nez à nez avec Malko, tenant toujours Nassiri en respect.

— Qu'est-ce que... ?

— Elle est peut-être dans cette chambre, au fond, dit le Turc.

Malko poussa Nassiri vers Krisantem.

— Gardez-le...

L'Iranien avait déjà le lacet autour du cou. Malko prit son élan de trois mètres et envoya un coup de pied dans la porte qui s'arracha pratiquement du battant ! Il photographia la scène. Un grand lit à baldaquin où Sharnilar était en train de regarder un film sur un magnétoscope et deux gardes, assis, des pistolets-mitrailleurs sur les genoux, eux aussi tellement absorbés par le film qu'ils n'avaient pas entendu leur copain hurler.

Ils tournèrent la tête une seconde trop tard, face au revolver de Malko et, instinctivement, levèrent les bras. De deux coups de pied précis, Malko fit valser leurs armes à l'autre bout de la pièce. Sharnilar se dressa sur le lit.

— Malko !

Elle semblait stupéfaite.

— Vite, dit Malko, nous partons...

Il y eut un bruit de lutte dans le couloir, une masse indistincte formée d'Ardechir Nassiri et de Krisantem franchit la porte, puis l'Iranien se dégagea, regarda Malko, les yeux fous, avant de plonger vers la fenêtre, à travers les vitres et disparut dans le vide !

* *

*

Ardechir Nassiri atterrit droit sur la verrière du jardin d'hiver jouxtant la salle de danse, arrêtant net les festivités. Il se releva, couvert de sang, et fonça à travers la foule des invités médusés en vociférant dans sa langue, vers l'appartement de Macropoulos. Affolés, des gardes armés brandirent leurs shot-guns, interdisant aux gens de bouger.

Les cris de l'Iranien avaient alerté tous ceux du jardin, des projecteurs s'allumèrent, des grilles se fermèrent. Chris, Milton et Ingrid se dirigèrent discrètement vers l'escalier. Les deux Américains étaient encore dans le couloir y menant lorsque quatre gardes surgirent du grand salon, les bousculèrent et les dépassèrent, filant vers le premier étage.

Le premier avait déjà franchi quatre marches quand Chris Jones le rattrapa d'une balle dans le dos. Les trois autres se retournèrent d'un bloc. Pour se trouver face aux deux gorilles, bien campés sur leurs jambes écartées, pistolets à bout de bras.

— *Drop your shot-guns !* hurla Chris Jones.

Un des gardes ne comprenait sûrement pas bien l'anglais. Il épaula. Une balle en plein front l'arrêta net. Ce fâcheux malentendu linguistique dissipé, les autres lâchèrent leurs armes, puis levèrent lentement les bras... Les invités tentaient de fuir dans toutes les directions, refoulés par les gardes affolés. Chris grommela :

— Il nous faut les « grease guns », sinon, ça va barder... Ingrid, va les chercher.

Dans un froissement de volants rouges, Ingrid fila vers le patio. Médusés, les gardes la laissèrent passer. Elle réapparut, par la porte de la cuisine, une minute plus tard, deux mini-Uzi dans une main, une troisième dans l'autre... Juste comme Malko, Sharnilar et Krisantem redescendaient. Chris se fendit d'un large sourire, empoignant son Uzi.

— Ça y est, on peut faire la guerre !

De joie, il tira trois ou quatre balles dans le plafond qui firent reculer les invités.

— Vite ! dit Malko. Aux voitures !

Ils filèrent dans le patio, le long des cuisines vers la porte au fond donnant sur les tennis. Ingrid riait hystériquement, visible comme un phare avec sa robe rouge.

— Tu vas nous faire repérer, dit Malko.

Tranquillement, elle défit sa fermeture éclair et apparut nue comme un ver, à l'exception de son string et de ses escarpins.

— Ça va comme ça ?

Ce n'était pas, hélas, le moment de batifoler. Des rafales claquèrent derrière eux, brisant plusieurs des précieuses jarres. Elko, qui venait de récupérer la Kalach, riposta d'une longue giclée de balles qui pulvérisa la plupart des vitres du rez-de-chaussée.

Au moment où ils arrivaient dans le parking, deux hommes surgirent de l'ombre. Milton Brabeck les rafala d'une moitié de chargeur d'Uzi. C'était Stalingrad. Sharnilar piqua une crise d'hystérie.

— Ils vont nous tuer ! cria-t-elle. Ils vont nous tuer !

Malko essaya de la calmer.

— Dans cinq minutes, nous sommes partis.

Chris Jones fut le premier à sauter dans la Rolls qui les avait amenés. Sharnilar et Ingrid s'aplatirent sur le plancher à l'arrière, Milton et Elko assurant la protection latérale. Malko, au volant, démarra en trombe, pleins phares, et freina aussitôt. Une énorme grille venait d'être tirée, barrant l'unique route de sortie. Même la puissante Rolls ne passerait pas au travers.

Malko jura et recula pour ne pas se trouver dans le faisceau d'un projecteur qui venait de les cueillir. Une grêle de coups de feu partit du perron. Ils étaient coincés.

Malko recula et ses phares éclairèrent plusieurs engins près du tennis en construction : scrapers, rouleau-compresseur, bulldozer.

— Le bulldozer ! cria-t-il.

Chris Jones sautait déjà de la Rolls. Il fonça vers les engins et grimpa en voltige sur le bulldozer. Quelques secondes d'angoisse, puis un pet puissant, suivi d'un teuf-teuf rassurant. Des grincements horribles de pignons martyrisés et le lourd bulldozer s'ébranla, marchant en crabe, à cause de l'inexpérience de Chris Jones. Il doubla la Rolls arrêtée et se dirigea vers la grille. Ils entendirent quelqu'un hurler des ordres, un projecteur prit l'engin dans son faisceau et une grêle de balles ricocha sur ses tôles. Prudent, Chris Jones s'était accroché de l'autre côté.

Le bulldozer arriva à la grille, pesa quelques secondes et les barreaux d'acier cédèrent sous sa masse. Il continua tout droit, avant de basculer dans le précipice quelques instants après que Chris Jones eut sauté.

— Attention ! cria Malko.

Il passa en « low », écrasa l'accélérateur de la Rolls. Le turbo mit une seconde à réagir, mais quand il franchit l'entrée du palais, il roulait déjà à 70... Des balles claquèrent sur la carrosserie, une glace arrière devint opaque, Ingrid hurla de terreur, mais ils passèrent. Coup de frein sanglant pour récupérer Chris Jones et de nouveau la lourde voiture dévala la route étroite et sinueuse. Sharnilar se releva, blême, pleurant convulsivement. Malko annonça :

— Nous « démontons ». Filons directement sur Malaga. Cette histoire va faire du bruit.

Il regrettait sincèrement de ne pas avoir tué Ardechir Nassiri. Sharnilar surgit du siège arrière, échevelée, noua les bras autour de son cou :

— Ils allaient me tuer, je le sais.

* *

*

Un brouillard glacial prenait à la gorge dès l'aéroport de Zurich-Kloten. Malko, malgré sa pelisse, frissonna. Emmitouflée dans une zibeline, Sharnilar ne semblait pas sentir le froid. Deux hommes venaient de les accueillir dans une Mercedes 600 noire et blindée, hérissée d'antennes. Courtoisie de la station de Berne...

À l'intérieur, il y avait tout ce qu'il fallait pour rééquiper Chris et Milton, dépouillés de leur artillerie depuis Marbella.

Pour une fois, la Company avait bien fait les choses. Malko, du *Marbella Club* avait appelé Langley où il n'était que cinq heures du soir ; faisant un récit détaillé de la récupération de Sharnilar et le prix payé. Il y avait eu des morts, scandale public. Les Espagnols étaient pointilleux, il fallait un « démontage » en catastrophe...

À dix heures du soir, un Falcon 50 appartenant à un HC de la Company se posait à Malaga. Le pilote était au mieux avec le chef de la police de l'air. La Rolls de Marcus fut conduite jusqu'à l'appareil et ils embarquèrent sans, aucune formalité, trouvant à bord une bouteille de Dom Pérignon et cinq verres.

Deux heures plus tard, ils étaient à Genève, première étape. Ingrid les quitta là et fila au *Hilton* prendre un peu de repos.

La Mercedes 600 s'ébranla doucement et prit la direction de Zurich. Malko se pencha à l'oreille de Sharnilar :

— Tu es certaine de ne pas vouloir changer d'avis ?

— Certaine.

— Très bien, dit-il, nous ferons l'impossible pour que tout se passe bien.

Une heure après, ils étaient dans un petit salon cosu d'une banque de la Bahnhof Strasse. Un grand chauve au regard d'oiseau vint les chercher pour les conduire dans une salle où se trouvaient quelques coffres équipés Unidel. Devant chacun, il y avait un boîtier électronique relié à la serrure comportant un écran et un clavier. Sharnilar introduisit sa carte magnétique dans la fente du boîtier et tapa sur le clavier les six chiffres de son code. Aussitôt une inscription s'imprima sur l'écran.

« Porteur accepté. Contrôle accès. »

Tout s'effaça et une question apparut : « Âge de votre mère quand décédée. »

Sharnilar tapa : 72.

Une autre question vint aussitôt :

« Date premier rôle. »

15.06.1976.

« Poids optimum. »

Elle tapa : « 140 livres ».

Tout s'effaça, deux mots apparurent en vert sur l'écran. Accès autorisé. Il y eut un ronronnement et la porte du coffre s'ouvrit. Sharnilar prit à l'intérieur une enveloppe épaisse bardée de cachets, et la tendit à Malko.

— Tiens. Cette fois ce sont les vrais.

Quand ils sortirent de la banque, à vue de nez, Malko compta une douzaine d'agents de la CIA... Plus ceux qui étaient invisibles. À peine

dans la Mercedes, celle-ci bondit en avant. Les glaces et la carrosserie étaient tellement épaisses qu'ils n'entendaient aucun des bruits de la circulation.

— Dans une heure, nous serons à Berne, dit Malko.

Ron Fitzpatrick, le directeur des Opérations, était venu en personne de Washington les accueillir.

Les autorités espagnoles avaient jeté un voile pudique sur les événements de Marbella après une mise en garde très ferme du State Department. Macropoulos et Nassiri avaient quitté l'Espagne pour une destination inconnue... La volte-face de Sharnilar avait résisté à tous les arguments de Malko, se faisant l'avocat du diable. Depuis son kidnapping, Sharnilar avait compris que les Iraniens et leurs alliés voulaient se débarrasser d'elle... sachant que sa mort permettrait au gouvernement iranien de faire pression sur les autorités helvétiques pour que les documents soient détruits.

Elle espérait que les documents, une fois remis aux Américains et susceptibles d'être publiés, ceux qui avaient intérêt à sa disparition n'oseraient plus bouger.

* *

*

Ron Fitzpatrick mâchonnait son cigare avec tant de rage qu'il n'en restait plus qu'une chique informe : assez toutefois pour empester l'atmosphère du bureau. Malko, qui avait laissé Sharnilar au *Bellevue* une heure plus tôt, trouva une lueur sombre dans son regard bleu.

— Les « cousins » sont des enculés, laissa-t-il tomber. Je comprends maintenant pourquoi ils ont tout fait pour que ces trucs ne tombent pas entre nos mains... D'abord il y a ici la preuve que c'est eux qui ont financé Khomeiny, qui l'ont materné, dressé, qu'il leur mangeait dans la main. Tout ça par l'intermédiaire de Mustapha Khasani. Regardez ce document.

Il montra à Malko la photo noir et blanc de trois hommes assis à la terrasse d'un restaurant en train de manger des brochettes : l'ayatollah Khomeiny, Khasani et un troisième personnage, un Européen. L'Irlandais posa son pouce dessus :

— Celui-là, c'est un agent de sa très Gracieuse Majesté... Le nouveau Lawrence d'Arabie. Le numéro deux du MI 6 à l'époque.

— Vous ne vous doutiez de rien ?

— Si, mais nous ne pensions pas que ça allait si loin. Ici, il y a trace de versements dans les banques, des gens achetés, des traîtres, de tout. De Cyrus Abali entre autres. La « taupe » des « cousins »... Mais ce n'est rien. Voilà la bombe...

Il brandissait une liasse de rapports, qu'il jeta sur la table.

— Ces salauds nous ont balancé sciemment de fausses évaluations de la situation à la fin du régime du shah. Nous nous reposons en grande partie sur eux pour nos analyses. Ils nous ont convaincus qu'il fallait larguer le shah, qu'il était fini. Que la carte à jouer était Khomeiny... Comme des connards, nous avons marché, il est vrai qu'à cette époque – celle de Carter – la Company était en berne.

— Vous voulez dire, dit Malko que si vous aviez su cela, Khomeiny ne serait pas au pouvoir ?

— On ne refait pas l'histoire, soupira l'Irlandais. Mais si nous avions eu la véritable évaluation, nous aurions continué à soutenir le shah et son régime ne se serait pas effondré... C'est plus fort qu'eux : ils haïssaient le shah parce qu'il avait pris le pouvoir sans leur bénédiction : ils l'ont eu. Je peux vous dire que ça va barder méchamment.

« Le vieux Casey va en avaler son dentier.

Il fit face à Malko.

— Bravo. Foutrement bravo ! Parole d'Irlandais. Je vous estime. Le plus beau succès de l'année. Dommage que ce soit pour découvrir la saloperie d'un allié. Si les Ivans savent ça, ils doivent bien se marrer.

— Et ces agents anglais ne seraient pas des taupes de l'Est ? demanda Malko.

— Ça, c'est un truc qu'on va creuser, fit le chef des Opérations.

— Et Sharnilar ? Vous allez vraiment la protéger ?

Ron Fitzpatrick lui jeta un regard noir.

— Juré. Dès qu'elle a récupéré ses affaires à Londres, on la prend en main : on la gardera au frais un an et on la remettra dans la nature avec une fausse identité. En prévenant les « cousins » qu'il vaut mieux pour eux que rien ne lui arrive.

Malko sentit une main glacée lui serrer la poitrine.

— Comment ! Elle est partie ?

— Elle avait dix millions de dollars de bijoux à sa banque londonienne dans un coffre, plus des trucs auxquels elle tient. Ne craignez rien. Deux de nos hommes l'attendent à Heathrow et ne la lâcheront pas d'une semelle. Elle savait que vous n'aimeriez pas cela et m'a chargé de vous rassurer. Vous pouvez repartir en Autriche tranquille.

* *

*

La neige tombait sur Liezen. Un manteau blanc qui noyait les formes et étouffait les bruits. Malko, assis à côté du téléphone, attendait depuis son retour quatre heures plus tôt. Pour la énième fois, il composa le numéro de Sharnilar à Londres. Pas de réponse. Il laissa

sonner longtemps, raccrocha et composa un numéro à Berne. Ron Fitzpatrick devait être lui aussi près du téléphone. Il décrocha aussitôt.

— Toujours rien, annonça Malko.

— *My God*, ne soyez pas aussi nerveux !

— Je suis inquiet, dit Malko, elle a disparu. Vous m'aviez juré de la protéger.

Le directeur des Opérations eut un soupir bruyant :

— Je sais, je sais... Bon, son avion a été détourné sur Gatwick à cause du brouillard, mes gars se sont perdus, ils sont arrivés trop tard. Elle n'est pas perdue, puisqu'elle a fait demander son chauffeur et sa Rolls... Elle a dû filer à la campagne.

— Elle m'aurait appelée. Vous avez parlé aux Anglais ?

— J'ai téléphoné moi-même à mon homologue pour lui dire sans explication que s'il arrivait malheur à Mrs Khasani, je le considèrerais comme responsable. Qu'il garde ses *spooks* en laisse. Je crois qu'il a compris... Notre station de Londres est sur les dents. Ils planquent devant sa maison, ils font tout ce qu'ils peuvent.

— Macropoulos ? Et Ardechir Nassiri ?

— Disparus.

— Bien, se résigna Malko. Si vous avez du nouveau, appelez-moi. Je ne bouge pas.

Il essaya de se concentrer sur sa lecture puis il ferma les yeux, revoyant le visage délicat de Sharnilar, sa silhouette de rêve. Cherchant à chasser de son esprit les pensées qui l'assaillaient. Alexandra passa la tête par la porte et devant son expression, n'osa rien dire.

Quand la nuit tomba, le téléphone n'avait toujours pas sonné. Il appela Krisantem.

— Je pars demain matin pour Londres. Par le premier vol.

* *

*

Le temps était presque aussi mauvais à Heathrow qu'à Vienne. Des rafales de neige, un blizzard glacial. Malko n'avait pratiquement pas dormi de la nuit, se relevant périodiquement pour appeler le numéro de Sharnilar. Sans plus de résultat.

À peine l'appareil fut-il immobilisé qu'une Bentley noire avec fanion américain s'arrêta au pied de la passerelle. Malko fut accueilli par le chef de station de Londres, un homme fin et grisonnant. Son attitude compassée inquiéta Malko qui demanda, à peine installée dans la limousine :

— Vous avez du nouveau ?

— Nous ne pas savons encore, dit l'Américain, mais il se pourrait

qu'il y ait une mauvaise nouvelle.

Sans en dire plus, il tendit le *Daily Mail* à Malko. Un article avait été encadré de rouge.

Half-body found. La police a trouvé ce matin dans le coffre d'une Rolls-Royce bleue abandonnée en stationnement interdit dans Leicester Square la partie inférieure du corps d'une femme, enveloppée dans un sac en plastique. La voiture appartient à Mrs Sharnilar Khasani, la riche veuve d'un ayatollah iranien. En l'absence de la partie supérieure du corps, il est impossible de procéder à une identification certaine.

Malko posa le journal et tourna la tête vers l'Américain. La Bentley se traînait dans la circulation de la M1.

— Vous appelez cela simplement une mauvaise nouvelle ? demanda-t-il d'une voix blanche.

Le chef de station remarqua :

— Ce n'est pas encore une certitude. Il n'y a pas d'identification.

— *Himmel !* explosa Malko, froissant le journal. Vous savez très bien que c'est elle.

L'autre ne répondit pas. Malko sentit des larmes de rage lui monter aux yeux. Il se sentait déshonoré, sali. Et terriblement impuissant. Il connaissait assez le monde des Services Secrets pour être certain qu'on ne saurait probablement jamais si l'ordre d'assassiner Sharnilar était venu d'un ayatollah fou furieux ou d'un haut fonctionnaire britannique en train de déguster en ce moment même son *morning tea*.

Il ferma les yeux et il lui sembla entendre claquer dans la brise tiède un spinaker noir.

Achevé d'imprimer sur les presses de
BUSSIÈRE
GROUPE CPI
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en juillet 2008

Mise en pages : Bussière
ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS
14, rue Léonce Reynaud – 75116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57
— N° d'imp. : 80965. —
Dépôt légal : août 2008.
Imprimé en France

-
- 1 : Taxi new-yorkais.
 - 2 : Foutons le camps d'ici.
 - 3 : Baise-moi maintenant ! Baise-moi comme un fou !
 - 4 : tire-toi connard.
 - 5 : Appelez une ambulance aussi rapidement que possible. Appelez le Groupe d'intervention. Il y a une urgence !
 - 6 : Loterie clandestine très populaire.
 - 7 : Appelez-loi le bureau de la CIA à New York.
 - 8 : Voir *La Blonde de Pretoria* SAS n° 77.
 - 9 : Partie sud-ouest de Manhattan.
 - 10 : Planquez-vous !
 - 11 : Gardes du corps.
 - 12 : Voir *SAS à Istanbul*, SAS n° 1.
 - 13 : Ferme ta grande gueule.
 - 14 : Voir *Opération Matador*. SAS n° 56.
 - 15 : Voir *Carnage à Abu-Dhabi*. SAS n° 59.
 - 16 : Salopes californiennes.
 - 17 : De la merde, quoi !
 - 18 : Je suis désolée, je suis en retard.
 - 19 : À terre.
 - 20 : Monsieur Hormouz Sangsar.
 - 21 : Oui, oui.
 - 22 : C'est drôle !
 - 23 : C'est très drôle.
 - 24 : Mitrailleuse
 - 25 : Bognoules.
 - 26 : Raccourci de *motherfucker* : Enculé de ta mère.
 - 27 : Honorable Correspondant.
 - 28 : L'Iran fait chier.
 - 29 : Voir *SAS contre CIA a° 2*.
 - 30 : Police politique du shah.